Rq 231

Lt. Heiney Md Physician

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s17id13413920

[illegible] der Kangl Hof-Steindr in Magdeburg

LARREY.

Wm. Larrey

Medicinische

Unterhaltungs-Bibliothek

oder

Collectiv-Blätter

von heiterem und ernstem Colorite

für alte und junge Aerzte.

Inhalt:

1. Charakteristiken:
2. Novellen und Skizzen.
3. Medicinische Länder- und Völkerkunde.
4. Poesieen.
5. Miscellen.
6. Aphorismen.
7. Curiosa und Anekdoten.

Zehntes Bändchen.

Mit Baron Larrey's Bildniß.

Leipzig, **1843.**

Verlag von Wilhelm Engelmann.

305973

Inhalt des zehnten Bändchens.

Seite

I. Charakteristiken:

Jean Dominique Larrey.
1) Dessen Biographie von einem Ungenannten . . 3
2) Dessen Nekrolog von Breschet 23
C. F. v. Pommer 34
Ein Besuch bei Alexander v. Humboldt; v. K. Melgunoff 51

II. Novellen und Skizzen:

Abernethy oder eine Consultation 69
Irdisches Elend praktischer Aerzte; von Kornfeger (pseudonym, Dr. Siebert in Bamberg) 93
Doctor Engel und der Grenadier Stark; von Fr. Zöll 113
Der Arzt im Irrenhause 134

III. Medicinische Länder- und Völkerkunde:

Briefe aus London im Jahre 1841; von Marx . . . 139
Portugal; von Dr. Keßler 154

IV. Poesieen:

Die medicinische Schule von Salerno; metrisch übersetzt von Dr. Hörner 166
Suavis cantilena; von Dr. Krieg 200
Probe aus Dr. Martins Paraphrase des Gedichts der Schule von Salerno 202

Seite

Wasserkur 204
Natur 205
Hygea 214
Dr. Eisenmann auf Oberhaus 216

V. Miscellen:

Psychologische Erscheinungen 221
Latinität in Jena 237
Medicinische Gymnastik 239
Ueber das Opium-Rauchen bei den Chinesen . . . 241

VI. Aphorismen 251

VII. Curiosa und Anekdoten 257

I.

Charakteristiken.

Jean Dominique Larrey.

Gestorben zu Lyon den 25. Juli 1842.

Um diesem berühmten Wundarzte, auf den Frankreich mit Recht stolz sein konnte, und von dem Napoleon in seinem Testamente sagte: C'est l'homme le plus vertueux que j'aie connu," auch unsererseits in dieser Bibliothek den letzten Tribut innigster Hochachtung abzutragen, folge hier zur vollständigen Skizzirung desselben dessen Biographie in der anziehenden Original-Sprache, aus dem im Jahre vor seinem Dahintritte erschienenen „Célébrités médicales et chirurgicales contemporaines par un Docteur inconnu. Paris (bei Desloges) 1841 Livr. I. 2. die Grabrede Breschet's, welche in der Gazette médicale de Paris 1842 Nr. 33. unter den bei dessen Leichenbegängniß gehaltenen im Namen der Akademien der Wissenschaften, der Medicin, des alten Instituts von Aegypten ꝛc. als die beste bezeichnet ist, in der Uebersetzung:

I. Larrey's Biographie.

Larrey! qui sera long-temps béni par les armées françaises, dit M. de Norvins, dans son *Histoire de Napoléon.*

S'il est dans la tâche ardue des biographes quelque

chose qui satisfasse le coeur, c'est sans contredit de rencontrer de tels noms.

On est connu à bien des titres, plus d'une voie mène à la célébrité; mais pouvoir louer un homme hautement et sans arrière-pensée, sans rien ressentir de cet embarras que cause toujours un éloge à celui qui le donne; raconter simplement une existence, et trouver dans les faits seuls la plus belle louange, c'est un de ces bonheurs qu'une plume impartiale sait apprécier.

Oui, il y a plaisir à scalper des actions toutes de mérite et de pureté.

Larrey! quel vieux soldat ne s'arrêterait devant toi! Pas un de ces grognards, morcelés par les balles, qui ne découvre sa tête blanche et sillonnée devant celui qui fut trente ans son compagnon, son sauveur, son ami. Allez sur les bords de la Seine, sous ce grand dôme doré qui abrite tant de glorieux débris, interrogez ces serviteurs fidèles qui gardent le dernier sommeil de leur maître, combien vous diront qu'ils doivent au savant vénérable qui nous occupe, la joie de revoir encore celui pour lequel ils eussent tout donné!

Larrey, que le plus grand homme de l'univers appelait le plus vertueux!

La physionomie de ce respectable chirurgien reflète admirablement son noble caractère. C'est un ensemble de bienveillance et de force, de douceur calme et d'énergie. De longs cheveux donnent à sa face un air de bonté qui ne trompe pas, car on affirme que nul plus que lui n'accueille avec une touchante complaisance ceux qui ont besoin de ses services. Il a surtout la réputation d'être tout de coeur pour les jeunes praticiens qui commencent et viennent solliciter ses conseils ou son appui; renommée précieuse en ces temps où les hauts placés tranchent du seigneur, et se font difficiles à approcher.

Que si M. Larrey lit ces lignes, il ne repousse pas ces quelques éloges d'un vieillard inconnu, mais indépendant, et qui n'est mû par d'autre passion que l'amour de la vérité.

Et si la modestie, inséparable du vrai mérite, l'empêche de se reconnaître dans ce portrait que je trace, qu'il en croie seulement ceux qui ont le bonheur de l'approcher; tous lui diront qu'il est ressemblant.

Dans le département des Hautes-Pyrénées, à une lieue de Bagnères-de-Bigorre, existe un petit village de **7** à **800** âmes; ce fut là, à Beaudéant, que naquit, en année **1766**, *Jean Dominique* Larrey.

Tout jeune encore, il perdit ses parens, et passa ses premières années près de son oncle Larrey (*Alexis*), fondateur et directeur de l'Ecole spéciale de Chirurgie de Toulouse, et chirurgien en chef de l'hôpital de cette ville. Il y puisa les premiers principes de l'art dans lequel il devait plus tard s'illustrer.

Les leçons de son oncle, de Viguerie et de Frizac, le mirent en état de disputer, à Paris, en **1787**, une des places peu nombreuses de médecins militaires au service de la marine royale de Brest. Il fut nommé. C'était le premier pás dans une carrière qu'il allait parcourir rapidement.

Il reçut son ordre de départ, et peu de temps après son arrivée à Brest: une expédition dans l'Amérique septentrionale était résolue, et l'on armait la frégate *la Vigilante*. On mit au concours le poste de chirurgien-major à bord de ce bâtiment: Larrey l'obtint et s'embarqua. Pendant ce voyage, le jeune chirurgien ne perdit pas un seul homme, bien que a l traversée eût été longue et difficile; un matelot seul périt dans un naufrage*).

*) Ce fut dans cette campagne qu'il vit les Esquimaux envelopper le corps de matelots contus et brisés par le naufrage,

La frègate, revenue en France, M. Larrey fut licencié ainsi que ses collègues: libre de tout service, il partit pour Paris, se proposant d'y continuer ses études. Un nouveau concours s'ouvrit pour une place de chirurgien interne aux Invalides. Il obtint les suffrages de ses juges, mais non la place; un ordre du ministère la donna à un autre canditat.

Déçu, mais non découragé, il était retourné à Brest, quand un dernier concours le ramenant à Paris, lui valut le titre de deuxième chirurgien des Invalides. Ce fut dans ce poste qu'il put compléter la masse de ses connaissances médicales. Ici une nouvelle existence va s'ouvrir pour le jeune chirurgien, existence double de savoir et de dangers, de science et de mitraille.

Nous avons vu jusqu'ici le travailleur, le jeune homme qui pâlit sur les livres, interroge le cadavre, recueille l'art et les préceptes partout où il en peut rencontrer. Voyons-le maintenant au feu, calme, opérant sous le canon ennemi, montrant sa bravoure par ses talens, ses talens par ses succès, et oubliant ses propres périls pour ne songer qu'à ses blessés.

Comme on le sait, en l'année **1792**, trois armées volaient aux frontières. Le vieux général Rochambeau commandait les troupes du Nord, Lafayette était à la tête de l'armée du centre, et le brave Luckner campait en Alsace. A cette époque terrible et glorieuse, chacun payait avec enthousiasme sa dette au pays. Larrey ne fut pas le dernier à l'acquitter.

Il partit aux armées*) avec un brevet de chirurgien de

---

dans la peau encore chaude et sanglante d'un animal écorché vivant. Il se servit plus tard de ce moyen pour le duc de Montebello, je le dirai en son lieu.

*) En 1792 et non en 1798, comme le dit la Biographie nouvelle des Contemporains.

première classe, et fut dirigé sur la division que commandait le général Luckner.

Son maître Sabatier avait été envoyé à l'armée du Nord.

A peine M. Larrey fut-il à l'oeuvre, que le système défectueux du service de santé le frappa. Il vit qu'un grand nombre de soldats périssaient faute de promptitude dans les secours, car, dit-il, dans sa *Clinique chirurgicale*: „Il arrive très souvent chez les hommes atteints de blessures avec perte de substance et déchirures profondes, que quelques gros vaisseaux offrant des ruptures incomplètes, il se produit des hémorrhagies telles qu'elles font périr en peu d'heures les blessés.

Il fallait donc trouver les moyens de les enlever, et de les transporter promptement et peu loin, dans un lieu, pourtant, où il fût possible de leur donner aussitôt tous les secours nécessaires pour arrêter ces funestes hémorrhagies. Le génie de l'humanité inspira Larrey. Il créa les ambulances volantes qui devaient changer entièrement la face du service chirurgical des armées. Son plan fut soumis à l'examen du général en chef Custines et du commissaire-général Villemanzy, qui l'approuvèrent. Cette belle et philantropique innovation, valut à son auteur le grade de chirurgien principal, et il fut décidé que les ambulances volantes seraient attachées aux avant-gardes de l'armée que Desaix commandait alors. De là naquit entre l'illustre général et le brave chirurgien, cette amitié qui les honora l'un et l'autre, et que la mort seule put trancher. Pendant toute cette campagne, M. Larrey se distingua à la tête du service qu'il avait organisé en allant enlever des blessés jusque sous la mitraille ennemie.

Cependant, au milieu de la vie agitée et dangereuse des batailles, ce courageux savant trouva le temps encore de se livrer à d'importantes recherches sur quelques points de chirurgie peu éclairés avant lui. Il s'agissait entre autre

de fixer l'opinion sur la manière dont agissaient les projectiles qui tuaient le soldat, en causant souvent d'horribles délabremens intérieurs, sans que les tégumens parussent altérés, ni qu'on pût, par la plus minutieuse inspection, reconnaître aucune lésion extérieure.

On trouvait un homme mort sur le champ de bataille, et il était impossible, à l'examen du cadavre, de découvrir la moindre blessure.

M. Larrey expliqua ces étranges accidens faussement interprétés jusqu'alors.

En récompense de ses divers travaux, il reçut de l'Académie de chirurgie un accessit au grand prix.

Déjà le nom de Larrey commençait à être connu, il préludait à sa célébrité future.

En **1794**, l'expédition en Corse se préparait. Toujours inépuisable, la France faisait appel à ses enfans, et une quatorziême armée surgissait à sa voix. Larrey bien qu'il n'eût encore que vingt-huit ans, en fut nommé chirurgien en chef. A cette époque aussi un homme commençait à Toulon une carrière immense, dont il n'était donné à personne de prévoir la fin. Général de brigade, Napoléon commandait l'artillerie du corps d'armée confié aux soins de Larrey; et dès lors les deux destinées du guerrier, et du chirurgien marchérent presque constamment côte à côte, pendant vingt années consécutives. Après la tentative infructueusement essayée contre la Corse, Larrey passa à l'armée des Pyrénées orientales, avec le même grade, et il assista aux siéges de Rose et Figuières, mais la paix conclue avec l'Espagne le ramena à Toulon, et de là en Corse, où nos armes subirent un second échec. Son retour qui, pour tout autre, eût été un précieux moment de repos, ne fit que fournir à M. Larrey l'occasion de dévélopper sa laborieuse activité. Toulon dut à ses soins la fondation d'une école d'anatomie et de chirurgie, qui a donné à la marine plu

sieurs chirurgiens distingués; en même temps il dirigeait et inspectait, les hôpitaux militaires de cette place ainsi que ceux de Nice et d'Antibes. L'an 1796 lui fit abandonner ces travaux pour l'appeler au nombre des professeurs de l'école militaire de santé au Val-de-Grâce. Il y resta jusqu'au moment où le général Bonaparte, qui déjà avait su l'apprécier, le manda à l'armée d'Italie, avec mission d'y organiser le service si utile des *ambulances volantes*, dont on a vu qu'il était l'inventeur.

La paix qui survint n'arrêta pas son zèle, et là comme partout, comme toujours, il signala sa présence par des travaux également beaux et durables; les camps et les hôpitaux qu'il inspectait eurent des écoles de chirurgie; et, jugeant qu'aucune des branches de l'art de guérir n'était au-dessous du vrai savant, il étendit même aux animaux cette sollicitude qu'on lui connaissait pour les hommes. Une épizootie désolait le Frioul, Larrey vit le mal et l'arrêta. L'ordre de la Couronne-de-Fer, dont il est décoré, est un souvenir de cet acte et un gage de la reconnaissance locale. Tous ces divers événemens nous mènent en 1798. Larrey revoit Toulon, mais il n'y est plus seul; Desgenettes, son collègue de l'école du Val-de-Grâce, est avec lui; tous deux accompagneront, en qualité d'officiers de santé en chefs, cette armée d'Angleterre qui va s'embarquer, et dont tous ignorent la destination. C'est le moment des grandes choses et des grands hommes; c'est une belle époque pour M. Larrey. Napoléon pressent sa puissance, et prélude à ses grandes campagnes par l'immortelle expédition d'Egypte. On sait tout ce qu'a d'incroyable et, de presque fabuleux cet épisode unique dans nos annales: mais aussi quels hommes avaient concouru de concert à son accomplissement! Larrey peut hautement en révendiquer sa large part; et ce n'est, à coup sûr, ni la moins belle ni la moins glorieuse. Ce fut, pendant près de quatre années, un dévoûment de toutes

les heures et de tous les lieux. Sur chaque champ de bataille, et ils étaient nombreux alors, Larrey et ses ambulances sont toujours au premier rang; c'est sous le feu qu'il ramasse les blessés, et qu'il opère, risquant sa vie pour les sauver.

Mais un homme qui, lui aussi, aimait le soldat et savait ce que vaut son sang, un homme était là qui comprenait Larrey et le secondait de tout son pouvoir. Bonaparte, à Saint-Jean-d'Acre, témoin de ses efforts inouis pour sauver les malheureux mis hors de combat, tint à la disposition du chirurgien tous ses chevaux sans exception pour servir à les transporter, restant lui-même à pied jusqu'à ce que tous fussent en lieu sûr. Dans cette journée, Larrey s'exposa tellement qu'il fut blessé, et reçut, à cette occasion, de Bonaparte un don de deux mille francs, gage de sa haute satisfaction, plutôt que récompense de services qui ne peuvent se reconnaître ainsi. Plus tard, à Aboukir*), Bonaparte lui donna une épée d'honneur pour avoir opéré, au plus fort de l'action, le général Fugières. Frappé grièvement à l'épaule et n'espérant pas survivre, ce général avait remis son épée à Bonaparte en lui disant ces mots qui semblent une prophétie: „Général, un jour peut-être vous envierez mon sort.“ Sauvé, grâce à l'habileté de Larrey, on l'a vu pendant 17 ans encore à la tête des corps d'invalides d'Avignon; et cette épée, qu'il avait quittée à Aboukir, fut donnée à Larrey, comme on l'a vu plus haut. Elle

*) Ce fut aussi à Aboukir qu'il pansa le général Lannes, qui avait eu la jambe traversée par une balle, Murat, qui eut la mâchoire traversée de part en part d'un coup de feu. „J'étais fort près de lui, dit M. Larrey, je pus lui porter secours sur-le-champ; pendant quelques jours, le général fut privé de la parole, mais bientôt il fut en voie de guérison, et put s'embarquer à Alexandrie avec Bonaparte pour retourner en France.

porte gravés les mots *Aboukir et Larrey.* Vint le siège d'Alexandrie; Larrey, préoccupé de tout ce qui pouvait être utile à ses malades, et ne sachant quelle nourriture leur donner dans la détresse générale, sacrifia ses chevaux, et réussit à en faire un aliment supportable. Toutes les épreuves l'attendaient en Égypte, et la plus rude de toutes n'était pas encore arrivée; un mot seul, Jaffa, fait assez pressentir de terribles dangers. Quatorze chirurgiens, onze pharmaciens, trois médecins et tous les gens attachés au service de l'hôpital de Jaffa, succombèrent en deux mois aux atteintes de la peste. Mourir en se battant est peu de chose, alors que l'enthousiasme double les forces, exalte les âmes et rend le trépas facile, on ne sent pas qu'on meurt; mais affronter de sang-froid une mort hideuse, c'est un rare et admirable courage qu'il n'est donné qu'au médecin de déployer, c'est un saint dévouement qui laisse loin derrière lui le terrible énivrement de la poudre et de la mêlée, et la glorieuse, mais facile audace du soldat.

Cette fois, le sort fut juste: Larrey vivant au milieu d'une effrayante contagion, échappa comme par miracle, et conserva, pour le bonheur des armées, une vie déjà si remplie.

Que de faits se sont accumulés pendant cette mémorable campagne, et qui tous ont eu Larrey pour témoin et souvent pour héros! Aussi, sans parler de la relation chirurgicale qu'il a publiée lui-même à son retour d'Égypte, et qui est devenue de l'histoire, mille témoignages, également vrais et flatteurs, font foi de ce que lui a dû l'armée d'Égypte. Les mentions spéciales des trois généraux qui ont successivements gouverné le pays, du chef d'état-major-général Berthier, et surtout la préface écrite par M. Fourier, pour l'immortel ouvrage de nos savans français sur l'Égypte, diront assez éloquemment à nos fils ce qu'ils doivent avoir de respect et de reconnaissance pour un homme dont le nom

est buriné sur tous nos titres de gloire. D'ailleurs, ici comme dans toute sa vie, il a suffi de raconter.

En **1802**, Larrey revit sa patrie et fut appelé aux fonctions de chirurgien en chef de la garde des consuls. Deux ans après, à l'hôtel des Invalides, il fut un des premiers décorés de la croix d'officier de la Légion-d'Honneur, distinction bien méritée, ainsi que le lui dit le premier consul en lui remettant l'ordre. En **1805**, il reçut sa nomination d'inspecteur-général du service de santé des armées; mais, outre ces fonctions qui embrassaient une généralité fort étendue, il fut promu plus spécialement à la place de chirurgien en chef de la garde impériale qu'il remplit successivement en Allemagne, en Prusse, en Pologne et en Espagne. Pendant toutes ces campagnes, les occasions ne manquèrent pas à M. Larrey de prouver de nouveau sa sollicitude pour les soldats confiés à ses soins. A Eslingen, il partagea lui-même avec le maréchal Masséna le repas de ses malades; c'était du bouillon de cheval, dans lequel, à défaut de sel, il avait mis de la poudre à canon, repas militaire s'il en fut! A Austerlitz on le vit faire ses pansemens presque dans la mêlée; mais le danger pour lui était devenu si familier, que s'il s'en alarmait c'était pour ses blessés seulement. Ainsi, à Eylau, opérant par un froid très-rigoureux, il fut surpris par l'ennemi, et courut les plus grands périls. Cependant, il réussit à préserver ceux qu'il appelait ses enfans. La croix de commandant de la Légion-d'Honneur lui fut donnée à cette occasion. Plus tard, à Tilsitt, l'Empereur de Russie, Alexandre, voulut voir les ambulances volantes de Larrey, et lui laissa des souvenirs de sa satisfaction.

Un soldat quel qu'il fût, à quelque drapeau qu'il appartint, avait droit aux soins de Larrey qui ne reconnaissait plus d'ennemi dans un homme hors de combat. Ce

zèle pour tous faillit même lui être fatal, car en Espagne, il fut atteint du typhus en soignant des prisonniers anglais*).

A la suite de la bataille de Wagram, il obtint le titre de baron, auquel fut attaché une dotation de 5,000 fr.

En l'année 1812, il publia, à Paris, trois volumes de ses campagnes. On y voit assez quel affectueux respect il avait toujours professé pour la personne et les oeuvres de son maître Sabatier. Cette déférence d'un pareil élève pour un tel maître donne la mesure de leur mérite à tous deux; aussi M. le baron Percy, qui, cette même année 1812, faisait le discours annuel de rentrée de l'École-de-Médecine, adressa, en séance publique à M. Larrey, les paroles suivantes: „Vous aussi, vous que je n'ai pas besoin de nommer, l'honneur et l'exemple des chirurgiens militaires, qui,

---

*) Au millieu des innombrables faits intéressans dont fourmillent ses ouvrages, en voici un de la campagne de 1808, consigné dans sa clinique chirurgicale:

„Pendant notre première campagne d'Espagne en 1808, dit-il, son excellence le maréchal duc de Montebello, en suivant à franc étrier l'empereur Napoléon, fut renversé avec son cheval sur le Mont-Dragon, montagne très-escarpée et couverte de neige glacée. Cette chute lui fit éprouver une pression d'autant plus forte sur la poitrine et le basventre, que le cheval en se relevant était tombé sur lui. Lorsque le duc fut apporté à Vittoria, il était couvert d'ecchymoses, tout annonçait un commencement d'inflammation grave dans les organes intérieurs. Je me rappelai la cure que firent les Esquimaux sur les naufragés de *la Vigilante*, et, à leur exemple, je me déterminai à envelopper le corps du maréchal dans la peau d'un énorme mouton, que je fis écorcher tout vivant. Au même instant, le maréchal éprouva un mieux sensible, seulement il se plaignit d'un fourmillement douloureux et de la traction que la peau du mouton exerçait sur son corps. Cependant il s'endormit, fut mieux le lendemain, et avec la répétition de ce moyen, une saignée et quelques autres légers soins, le maréchal fut, cinq jours après, en état de se mettre en route."

dans toutes les régions où Napoléon porta ses armes triomphantes, joignit à l'utilité du talent, le zèle de la philantropie, vous acquîtes, encore adolescent, dans cette lice désormais fermée à l'émulation, le titre éternellement glorieux de disciple de Sabatier, et l'inappréciable avantage d'être compté parmi ses plus chers enfans."

Un décret de **1812** nomma M. Larrey premier chirurgien de la Grande-Armée, et lui ouvrit une nouvelle série de travaux et de fatigues. Quel Français oubliera la funeste campagne de Russie! Opérant en plein air, M. Larrey perdit une grande partie de ceux qui le secondaient, et dut suffire presque seul à d'immenses besoins. Ses Mémoires sur cette dèsastreuse époque constatent les étonnans succès de ses opérations chirurgicales, et de curieuses observations sur les effets du froid y sont consignées avec les faits à l'appui. Cette rude existence dura jusqu'à l'abdication de Napoléon en **1814**, mais le calme ne fut pas long: **1815** amena de nouveaux combats, et Waterloo trouva M. Larrey à son poste. Dans cette dernière affaire, il s'exposa tellement qu'il fut blessé et fait prisonnier.

Ici, M. Larrey trouva enfin ce repos dont il devait avoir tant besoin, après vingt-trois ans d'une vie aussi active. En jetant un coup d'oeil en arrière sur l'ensemble de cette existence si honorable, on est heureux de reconnaître que si les travaux en sont immenses, du moins la vénération publique, la reconnaissance de l'armée et la distinction de presque tous les souverains de l'Europe n'ont pas failli à M. Larrey. L'empereur de Russie, les rois de Prusse, de Saxe, ont donné les marques les plus flatteuses de leur grande estime pour le chirurgien courageux, et les académies du monde entier ont tenu à honneur d'ouvrir leurs portes au savant. Mais tous ces témoignages pâlissent devant l'opinion de l'homme le plus capable et le plus en po-

sition d'apprécier la belle conduite de Larrey, dans les occasions si nombreuses qu'il a eues de la déployer.

Je crois ne pouvoir mieux faire que de citer les paroles de l'Empereur, recueillies par M. de Las Cases, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* (octobre **1816**).

A la suite d'une foule d'objets, l'Empereur s'est arrêté sur le chirurgien baron Larrey, dont il a fait le plus grand éloge, disant qu'il avait laissé dans son esprit l'idée du véritable homme de bien; qu'à la science il joignait au dernier degré toute la vertu d'une philantropie effective: tous les blessés étaient de sa famille: il n'était plus pour lui aucune considération dès qu'il s'agissait de ses hôpitaux. „Dans nos premières campagnes républicaines tant calomniées, disait l'Empereur, le département de la chirurgie éprouva la plus heureuse des révolutions, laquelle s'est répandue depuis dans toutes les armées de l'Europe; or, c'est en grande partie à Larrey que l'humanité est endettée de ce bienfait. Aujourd'hui, les chirurgiens partagent les périls des soldats. C'est au milieu du feu même qu'ils viennent prodiguer leurs soins. Larrey a toute mon estime et ma reconnaissance, etc., etc."

N. B. Il paraît que cette impression si favorable sur Napoléon s'est évidemment retracée à son esprit dans ses derniers instans; car il a consacré à M. Larrey un souvenir de sa main avec cette apostille si glorieuse: *L'homme le plus vertueux que j'aie rencontré.* A la lecture de ces lignes, j'ai bien pensé que quelque circonstance toute particulière avait déterminé un aussi magnifique témoignage, et voici ce que j'ai recueilli:

Après les batailles de Lutzen, Wurchen et Bautzen *)

*) C'est à cette bataille que fut tué le brave Duroc; voici les détails que donne M. Larrey à ce sujet:

„Il est douloureux d'être contraint à se borner, dans certaines circonstances, à des moyens simples et qu'on sait ne

Napoléon victorieux fit appeler le chirurgien Larrey pour connaître, suivant sa coutume, l'état et le nombre des blessés. Or, ils se trouvaient dans cet instant en proportion extraordinairement supérieure à d'autres temps et à d'autres actions. L'Empereur en fut surpris, et cherchait à en expliquer la cause. M. Larrey la trouvait, indépendamment des circonstances locales, dans la masse des soldats qui, voyant le feu pour la première fois, se trouvaient plus gauches dans leurs mouvemens, et moins adroits contre le péril. L'Empereur peu satisfait et fort préoccupé de cette circonstance, questiona ailleurs; et comme il se trouvait en ce moment bien des personnes fort lasses de la guerre, qui eussent désiré la paix à tout prix, et n'eussent été nullement fâchées d'y voir l'Empereur amené par force, soit calcul, soit con-

---

pouvoir empêcher l'objet de sa sollicitude de terminer sa pénible existense. C'est ce qu'en particulier j'ai éprouvé vivement, lorsque j'ai été appelé par l'ordre de l'Empereur, quelques jours après la fameuse bataille de Bautzen, en 1813, pour donner mes soins à mon illustre ami, le maréchal Duroc, qui avait eu les parois du bas-ventre enlevées par un boulet de gros calibre, les intestins déchirés en plusieurs points et expulsés hors de l'abdomen. Ce général m'avait demandé plusieurs fois, et il était dans une impatience extrême de me voir arriver. On l'avait déposé dans la chaumière de l'un des habitans du village près lequel il avait été blessé. En entrant dans cette demeure, où je trouvai le maréchal étendu sur un tas de paille, et encore vêtu de son habit d'uniforme, je fus saisi de la crainte de le voir frappé d'un coup mortel. Mes sinistres pressentimens ne se réalisérent que trop; à peine pouvait-il se faire entendre; les effets de sa blessure se faisaient apercevoir à travers l'appareil qui la couvrait, et son visage était empreint d'une pâleur extrême. Aucun secours ne pouvait l'arracher à la mort prochaine et inévitable qui l'attendait. En effet, quelques heures après, cet officier général, l'un de mes compagnons d'Égypte, avait terminé sa brillante carrière."

viction, il lui fut répondu que l'immensité des blessés ne devait point étonner; que la grande partie l'était à la main, et que la blessure était de leur propre fait et pour n'avoir plus à se battre. Ce fut un coup de foudre pour l'Empereur; il répéta ses informations et reçut le même résultat; il en était au désespoir. „S'il en était ainsi, s'écriait-il. malgré nos succès, notre position serait sans remède; elle livrerait la France pieds et poings liés aux barbares;“ et cherchant dans son esprit comment arrêter une telle contagion, il fit mettre à l'écart tous les blessés d'une certaine nature, nomma une commission de chirurgiens présidée par Larrey, pour constater leurs blessures, résolu de sévir d'une manière exemplaire contre ceux qui auraient eu la lâcheté de se mutiler eux-mêmes. M. Larrey, toujours opposé à l'idée de la mutilation volontaire, qui, selon lui, compromettait l'honneur de l'armée et celui de la nation, se présenta devant l'Empereur pour renouveler ses observations. Napoléon, irrité de son obstination qu'on avait eu soin de faire ressortir encore, lui dit d'un front sévère: „Monsieur, vous me ferez vos observations officiellement; allez remplir votre devoir.“

Le baron Larrey se mit aussitôt au travail, mais avec solennité: et poursuivant les plus petits détails, il avançait lentement, tandis que divers motifs rendaient bien des gens impatiens: on savait que l'Empereur l'était beaucoup. On ne manqua pas de faire observer à M. Larrey que sa position était des plus délicates; il demeura sourd et imperturbable. Enfin, au bout de quelques jours il se rendit auprès de l'Empereur, insistant pour remettre lui-même son travail en personne.

„Eh bien, Monsieur, lui dit l'Empereur, persistez vous toujours dans votre opinion? — Je fais plus, Sire, je viens la prouver à votre Majesté; cette brave jeunesse était

indignement calomniée; je viens de passer beaucoup de temps à l'examen le plus rigoureux, et je n'ai pas trouvé un coupable. Il n'y a pas un de ces blessés qui n'ait son procès-verbal individuel; des ballots me suivent; Votre Majesté peut en ordonner l'examen." Cependant l'Empereur le considérait avec des regards sombres. „C'est bien, Monsieur, lui dit-il, en saisissant son rapport avec une espèce de contraction; je vais m'en occuper," et il se mit à marcher à grands pas dans son appartement, d'un air agité et combattu; puis, revenant bientôt à M. Larrey avec un visage tout-à-fait dégagé, il lui prend affectueusement la main, et lui dit d'une voix émue, „Adieu, M. Larrey, un souverain est bien heureux d'avoir affaire à un homme tel que vous! On vous portera mes ordres." M. Larrey reçut, le soir même, de la part de Napoléon, son portrait enrichi de diamans, six mille francs en or, et une pension sur l'Etat de trois mille francs, „exclusive, est-il dit au décret, de tout autre récompense méritée par ses grades, son ancienneté et ses services futurs"*).

Un pareil trait est précieux pour l'histoire, en ce qu'il fait connaître un homme de bien, qui n'hésite pas à défendre la vérité contre un monarque prévenu, irrité; et en ce qu'il fait ressortir toute la grande âme de celui-ci, dans le bonheur, la reconnaissance qu'il éprouve de se voir détrompé.

Disgracié en quelque sorte, sous la restauration, mais plutôt par sa propre volonté que par celle du pouvoir, M. Larrey avait passé de nombreuses années dans le paisible exercice de chirurgie civile, quand vinrent les révolutions de France et de Belgique. Il appartenait de droit au doyen de nos chirurgiens militaires de commander le service sani-

*) La loi de finances de 1817 lui retira cette pension, qu'une loi spéciale lui rendit en 1818.

taire de notre jeune armée. M. Larrey a consigné, dans son dernier ouvrage, tous les faits chirurgicaux qu'il a observés depuis **1815** jusqu'en **1840**, ainsi que le nom des officiers opérés par lui dans ses dernières campagnes. Son fils fit aussi la campagne d'Anvers.

Lors du choléra, M. Larrey fut chargé d'aller l'observer à Marseille. A la mort de Dupuytren, il fut choisi pour prononcer sur sa tombe des paroles qui trouvèrent écho dans le coeur de ceux qui avaient admiré ce grand chirurgien. Qui plus que M. Larrey pouvait comprendre la perte d'un pareil homme?

Enfin, l'on pense qu'aux funérailles de l'empereur, son vieux compagnon ne manqua pas à l'appel, pour rendre à son ancien chef un pieux et dernier devoir.

Quelle carrière plus remplie que celle de M. Larrey! Heureux les hommes qui peuvent, ainsi que lui, jeter sans crainte un regard sur le passé, sans trouver un seul jour, une seule action à vouer à l'oubli!

Et quand les populations auront compris ce qu'elles doivent à ceux qui passent leur vie à faire le bien, et qu'un monument sera élevé avec cette inscription: *Aux hommes utiles la Patrie reconnaissante*; Larrey pourra se dire sans orgueil: ma place est marquée là!

Parmi les premiers ouvrages que nous devons à M. Larrey, se distinguent:

Sa Relation chirurgicale de l'armée d'Orient (**1804**).

Son travail sur les Amputations des membres, à la suite des coups de feu (**1808**).

Il a publié encore de nombreux Mémoires qui ont été insérés plus tard dans le grand Dictionnaire des Sciences médicales.

En **1812**, il fit paraître comme nous l'avons dit, trois

volumes, sous le titre de: *Campagnes et Mémoires de Chirurgie militaire*, dans lesquels il rendit compte de ses travaux, depuis **1792** jusqu'à la fin de la campagne d'Autriche. L'analyse en fut donnée dans le *Journal des Débats*, par le docteur Pariset. Le quatrième volume ne parut qu'en **1817**, il contient une relation des campagnes de Prusse, de Saxe, de France, et il s'y trouve un très grand nombre de faits chirurgicaux.

Voici comment s'exprimaient (**1819**) sur M. Larrey, les rédacteurs du *Journal universel des Sciences médicales*, dans l'article où ils faisaient l'analyse de l'ouvrage cité ci-dessus.

„Parmi les chefs de la chirurgie des armées, M. Larrey est un de ceux qui se sont distingués davantage par l'habileté dans les opérations, le zèle et le courage sur les champs de bataille, et le dévoûment le plus complet à la cause de l'humanité. Pour donner une idée des services qu'il a rendus aux armées, il suffira de dire que, d'après les faits rapportès dans ses Mémoires, il est peu de maréchaux de France et d'officiers-généraux dont ses mains habiles n'aient étanché le sang et guéri les blessures, etc., etc., etc.“

Puis suit l'analyse du quatrième volume des Campagnes et Mémoires.

La science lui doit encore; *des Considérations sur la fièvre Jaune*;

Quatre volumes d'excellens préceptes, sous le titre de: *Clinique chirurgicale*;

Des Mémoires et Campagnes, depuis **1815** jusqu'à **1840**, qu'il vient tout dernièrement de livrer à la presse (**1** vol. in-8.), et beaucoup d'autres travaux moins importans.

Tous ces ouvrages sont remarquables par ce qu'ils di-

sent, sans l'être autant par la manière dont ils le disent. M. Larrey manie mieux le bistouri que la plume. Son style sent le négligé du champ de bataille, tout cela est un peu écrit à franc étrier; mais si l'on est en droit de demander davantage à l'écrivain, le praticien est si prodigue qu'il y a plus que compensation.

Je termine ici cette notice en donnant les titres de M. Larrey. Les voici:

Ex-chirurgien en chef de l'hôpital militaire de l'ex-garde royale; chirurgien consultant du roi; ex-inspecteur-général du service de santé militaire; ex-premier chirurgien de la grande armée en Russie, Saxe etc., etc. Commandeur de l'ordre royale de la Légion-d'Honneur; chevalier de l'ordre de la Couronne-de-Fer; membre de l'Institut de France, membre de l'académie royale de Médecine; de l'Institut d'Égypte; des académies de Vienne, Berlin, Munich, Wurzbourg, Jena, Stockolm, Madrid, Turin, Naples, Bruxelles, Louvain, Dublin, Edimbourg, la Nouvelle-Orléans, et de plusieurs autres sociétés savantes, nationales et étrangères.

L'on voit, qu'ainsi que je l'ai dit, aucune distinction n'a manqué à la bravoure, au savoir et à l'activité du doyen de nos chirurgiens militaires; mais il est peut-être un témoignage qui à ses yeux a plus de prix encore que tout cela, c'est l'estime de ses concitoyens et la vénération de tout un peuple.

Si de pareils sentimens lui paraissent une récompense suffisante de ses philantropiques travaux, nul plus que lui n'aura été récompensé, car il n'est qu'une voix pour le proclamer le plus honorable et le plus méritant de tous les hommes.

Et pour tout résumer enfin, je dirai: Gloire de la chirurgie militaire, joignant aux vastes connaissances du savant

l'intrépidité du soldat, l'urbanité de l'homme du monde et la modestie du vrai mérite, M. Larrey a tellement honoré sa carriére et son pays, que l'empereur a dit de lui, pour qu'on ne pût rien ajouter:

„Il a laissé dans mon esprit l'idée du véritable homme de bien.“

Larrey's Grabrede von Breschet.

Wenn schon der Tod des Gerechten für seine Familie und seine Freunde ein Unglück ist, so ist er dies für das ganze Land eben so sehr, wenn er einen großen Staatsbürger hinwegrafft, der als Muster dasteht unter den Menschen, welche ihrem Stande am meisten Ehre machen, sich dem Vaterlande opfern und der Menschheit nützend, große Beispiele von Muth und Tugend an den Tag legen. — Der Verlust des Baron v. Larrey trägt alle diese Charaktere an sich; die Geschichte seines Lebens ist eine lange Reihe von ehrenvollen Handlungen, Wohlthaten und Aufopferung für sein Vaterland und für die gesammte Menschheit. — Jean-Dominique Larrey wurde 1766, in dem Städtchen Baudeau, bei Bagneres de Bigorre, geboren. Schon als Kind verlor er seine Eltern und verdankte dem edelmüthigen Interesse des Abbé Grasset seine erste Erziehung. Aber bald berief ihn ein väterlicher Onkel, der in Toulouse Wundarzt war, zu sich, um seine classischen Studien zu leiten und ihn der mediciniſchen Carriere zu übergeben. Larrey war erst 15 Jahre alt, als er Schüler seines Onkels wurde. Sieben Jahre widmete er seinen mediciniſchen Elementarstudien, worauf er sich um einen Platz als Chirurg auf der militairiſchen Marine bewarb; er wurde

ernannt und segelte 1787, am Bord der Fregatte la Vigilante, von Brest aus nach den Colonien. Von seinem Eintritt in die chirurgische Carriere an gab er sogleich Proben seines Eifers, seiner überlegten Vorsicht und seiner Aufopferung. — Bald darauf kam er nach Paris zurück, war Zeuge jenes Revolutionssturmes, welcher Alles zerstören sollte, um zu gleicher Zeit Alles neu zu schaffen, auf neuern und breitern Grundlagen. Er wurde als Chirurgien interne am Invalidenhospital angestellt, und nach mehreren Jahren reiste er, mit einem Brevet als Chirurgien-aide-major versehen, zur Rheinarmee. Larrey nahm sogleich lebhaften Antheil an den Verbesserungen, welche in den Feldlazarethen der Armee vorgenommen wurden; überall, wo er hingerufen wurde, erkannte man an glücklichen Veränderungen seine Thätigkeit und seine Liebe fürs öffentliche Wohl. Er ließ die fliegenden Feldlazarethe einrichten, durch welche unsere Soldaten einige Augenblicke nach ihrer Verwundung schon Hülfe erhalten konnten. Die Dienste, welche Herr Larrey hierdurch leistete, waren unermeßlich, und schon 1793 war unser berühmter Mitbruder zur öffentlichen Anerkennung bezeichnet. Man liest im Berichte des Generals Beauharnais, nach einer vor Mainz gelieferten Schlacht, den 22. Juli 1793: „Unter denjenigen Braven, welche durch ihren Geist und ihre Thätigkeit der Republik am meisten an jenem Tage gedient haben, darf ich nicht unerwähnt lassen den General-Adjutanten Bailly, Abatucci von der leichten Artillerie und den Chirurgien-Major Larrey, mit allen seinen Gefährten vom fliegenden Lazareth, deren unermüdliche Sorgfalt im Verbinden der Verwundeten das Betrübende eines solchen Tages verringert und der Menschheit überhaupt durch die Rettung braver Vaterlandsvertheidiger wichtige Dienste geleistet hat.“ Auf den Vorschlag des Herrn Larrey wurden die fliegenden Lazarethe zur Avantgarde der Armee verlegt, welche sein Freund, der brave und

tugendhafte General Desaix, commandirte. Wenn wir unserm Mitbruder nach Egypten in die lybischen Wüsten folgen, wo die französische Armee täglich durch die Hitze, durch alle Arten von Entbehrungen decimirt wurde, und wo der Soldat nur in großen Entfernungen ein wenig schlammiges Wasser fand, seinen Durst zu stillen, werden wir finden, daß Herr Larrey, anstatt sich mit Chokolade und Bisquit zu versehen, wie es ihm der Ober-General empfohlen, lieber Wäsche, Charpie, heroische Arzneien und einige stärkende Liqueure mitnahm. Er verband die Soldaten, belebte ihren Muth, fachte an oder hielt ihre Kräfte aufrecht durch ein wenig Alkohol, den er stets bei sich führte. — Hören wir das größte Genie der neuern Zeiten, den ersten Heerführer unseres Jahrhunderts und der vergangenen Jahrhunderte von Herrn Larrey sprechen; bei einer merkwürdigen Gelegenheit sagte nämlich Napoleon zu einer Deputation der Pyrenées: Ihr Landsmann Larrey ehrt die Menschheit durch seine Uneigennützigkeit und seinen Muth; er hat eine große Zahl unserer Soldaten in den Wüsten Lybiens gerettet, indem er ihnen das Wenige von süßem Wasser und geistiger Flüssigkeit spendete, das er selbst am meisten brauchte. — Herr Larrey hat hintereinander in allen Ländern, wohin unsere siegreichen Soldaten die Nationalfahne trugen, seine unermüdliche Thätigkeit bewährt; Deutschland, Holland, Italien, Corsika, Spanien, Polen, Rußland haben seinen Eifer, seine Dienste bewundert und von seiner Philanthropie Beweise empfangen. — Im Jahre 1794 wurde Herr Larrey zum Chirurgien en chef ernannt; er kommt nach Toulon, knüpft mit einem jungen Artillerieoffizier, dessen Ruhm später die Welt in Erstaunen setzen sollte, ein Freundschaftsbündniß, und bis zum Tode dieses Helden ist Herr Larrey dieser Freundschaft treu geblieben. — Die militairische Medicin- und Chirurgenschule war am Val-de-Grace errichtet worden; Larrey

wurde als Professor dahin berufen. Die Schule wäre groß geworden und hätte wichtige Dienste geleistet, aber in kurzer Zeit wurden Professoren und Schüler zur Armee berufen. Später wurde sie wieder hergestellt, und noch heute strahlt sie in allem Glanze, den sie damals zu werfen versprach. 1798 reiste Larrey nach Egypten und man weiß, welche Ernten von Ruhm, welche Schätze von Wissen diese Armee zu uns zurückgebracht hat. Larrey hat uns von diesem Feldzuge einen Bericht geliefert, welcher gleich den Berichten des Ambroise Paré dauern wird, mit dem Larrey überhaupt mehr als eine Aehnlichkeit hatte. — 1802 wurde Larrey Chirurgien en chef der Consuln-Garde, und zwei Jahre später finden wir ihn unter den Ersten, die zu Offizieren der Ehrenlegion ernannt wurden. — Nach und nach wurde er Inspecteur-General der Ehrenlegion, des Gesundheitsdienstes und Chirurgien en chef der kaiserlichen Garde. Endlich, 1812, erhielt er den Titel Chirurgien en chef der großen Armee. — In den 100 Tagen trat Herr Larrey seinen Dienst bei den großen Armeen wieder an, ging nach Waterloo, wo er verwundet und gefangen wurde; er sollte über die Klinge springen, als ein junger Chirurg, der ihm die Binde vor die Augen befestigte, in ihm seinen alten Herrn erkannte. Da Larrey von allen seinen Diensten und von seiner fortwährenden Aufopferung Nichts als die hohe Achtung vor jenen Trümmern unserer Armeen zurückgebracht hatte, durchlebte er schmerzlich die Periode der Restauration. Aber die Regierung von 1830 fand ihn mit demselben Eifer für das Gute, mit derselben Aufopferung für seine Pflichten und sein Vaterland, den er zu Egypten im Lager von Abukir und am Fuße der Pyramiden gezeigt hatte, wieder. Diesen unaufhörlichen Eifer müssen wir anklagen, daß er uns diesen tugendhaften, für das Menschenwohl mit kräftiger Liebe entbrannten Menschen geraubt hat. Larrey ist zu Lyon, auf seiner Rückkehr von Algier, wohin

er mit Aufträgen gesandt worden war, gestorben. — Wir könnten hier nicht Alles herzählen, was die Menschheit der Menschenliebe des Herrn Larrey während der traurigsten Begebenheiten verdankt, seit der Revolution von 1830, und vorzüglich während des Ueberfalls der Cholera, aber nur Folgendes werde von uns hervorgehoben. Nachdem er diese Landplage in der Hauptstadt bekämpft hatte, trug er 1835 seine Erfahrung und die Befreiung von derselben mitten unter die Bevölkerung des mittäglichen Frankreichs. — Wir werden nicht von seinem Titel als Baron, nicht von seinen zahlreichen Orden, die er in seiner langen Carriere erhalten hat, sprechen, weil er schönere, unvergänglichere Titel hatte; wir meinen seinen Namen und seine Tugenden. Diese sind das einzige Erbtheil, das er seinem würdigen Sohne läßt, der unter den zahlreichen Freunden seines Vaters Stützen, Tröster und eine neue Familie findet. — Verwundert fragt man sich, meine Herren, wie hat Herr Larrey bei einem so bewegten Leben die wichtigen Werke schreiben können, welche er uns hinterläßt, und die ihm den Titel eines correspondirenden Mitgliedes fast aller gelehrten Gesellschaften Europas und den eines Titularmitgliedes des Instituts verschafft haben! Im December 1829 kam er nämlich in die Akademie der Wissenschaften, wo er Herrn Pelletan ersetzte. Man weiß nicht, was am meisten in Erstaunen setzen soll, ob die unbegrenzte Thätigkeit des Herrn Larrey in seinem militairischen Dienste, oder dieselbe Thätigkeit, um Beobachtungen zu sammeln und Werke zu verfassen, die, wie die Geschichte seiner Feldzüge und wissenschaftliche Memoiren, vom höchsten Interesse sind. Diese Werke sind auch noch anziehend, weil der Verfasser sie dramatisch zu machen verstanden hat, durch die Namen und die Verhältnisse der Personen, die er erwähnt, durch die Erzählung der Gefechte und Schlachten, endlich durch die malerische Beschreibung der Localitäten. Im Jahre 1803 hat Herr

Larrey publicirt: Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient en Egypte et en Syrie. Im Jahre 1812, 3 Bände: Mémoires de chirurgie militaire et campagnes (der vierte Band dieses Werkes ist erst 1831 erschienen). Früher 1808 hatte er eine sehr wichtige Denkschrift: Sur les amputations des membres à la suite de coups de feu, abgefaßt. Er unterstützt mit Recht die Lehre der immediaten Amputationen, welche Boucher so schlecht vertheidigt hat, und seine Ansicht findet heute keinen Gegner mehr. 1812 ließ er erscheinen: Recueil de mémoires de Chirurgie, deren erster Band fast ganz von den Vortheilen der Anwendung des Feuers oder des Cauter. actuale handelt, vorzüglich von den glücklichen Resultaten der Anwendung eines den Chinesen und Japanesen entlehnten Mittels, ich meine die Moxa, die Larrey sehr häufig angewendet hat. Er beweist durch zahlreiche Beobachtungen die glücklichen Wirkungen dieses Agens in den chirurgischen Krankheiten, vorzüglich in der Sacrocoxalgie und der Femoro-coxalgie. — Von 1829—1832 hat Larrey 4 Bände Clinique chirurgicale exercée particulièrement dans les camps et les hôpitaux militaires, depuis 1792 jusqu'en 1832, drucken lassen. — Man findet theils in den vorzüglichen Werken, die ich eben angeführt habe, theils in den besonders publicirten Aufsätzen, sehr weise und besonnene Betrachtungen über die wichtigsten Fragen der Chirurgie. Es genüge, einige derselben anzuführen: 1) Un mémoire surla fièvre jaune; 1822. 2) Un mémoire sur le tétanus traumatique. 3) Wichtige Lehren sur les plaies pénétrantes de la poitrine et de l'abdomen, et sur la nécessité de les fermer sans recourir au débridement. 4) Die operative Medicin verdankt Herrn Larrey eine Menge neuer Proceduren zur Ausführung größerer chirurgischer Operationen. Vor allen führen wir an seinen: Procédé pour l'exarticulation du bras dans son union avec le scapulum. Diese Verfahrungsweise ist heute überall angenommen. 5) Die alte Akademie

der Chirurgie hatte kaum die Möglichkeit der Amputation des Schenkels in der Coxofemoral-Articulation bemerkt. Larrey hat eine gute Methode zur Ausführung dieser Operation angegeben, die er mehrere Male und mit Erfolg in der Armee ausgeführt hat. Man darf behaupten, daß er die Chirurgie mit dieser Operation bereichert hat. 6) Seine „Betrachtungen über die Vortheile der unmittelbaren Vereinigung der einfachen, und der bei den Operationen gemachten Wunden" haben in der Chirurgie einen wahrhaften Fortschritt begründet. 7) Er war der Erste, welcher die Natur und Ursachen der purulenten Ophthalmie oder der egyptischen Augenentzündung, welche seit unserem egyptischen Feldzuge so viele Opfer in den englischen, belgischen, preußischen, russischen Armeen hinraffte, bezeichnet hatte. 8) Eben so hat er zuerst alle Vortheile kennen gelehrt, welche man theils in der Armeepraxis, theils in der Civilpraxis, von den „unbeweglichen Verbänden" bei der Behandlung von Fracturen, vorzüglich von complicirten Fracturen, erreichen könnte. Der Verband, von dem Moscati eine sehr unvollkommne Indication gegeben hatte in den Mémoires de l'Académie de chirurgie, verdankt seine genauere Bekanntwerdung dem Herrn Larrey. Seitdem ist diese Erfindung von Herrn Seutin und vielen andern französischen Chirurgen verbessert worden. Ich sehe, meine Herren, daß ich die Grenzen einer einfachen Notiz überschreiten würde, wollte ich alle wissenschaftliche Arbeiten des Herrn Larrey über verschiedene Stoffe der Chirurgie, der Medicin, der öffentlichen Hygieine ꝛc., aufzählen. Sie sind durchdrungen, ich sehe es, meine Herren, von einer tiefen Achtung für den Eifer und das Talent, welches Herr Larrey, sowohl in seiner wissenschaftlichen, als auch in seiner militairisch-chirurgischen Carriere entfaltete, aber diese Achtung wird sich zur Verehrung steigern, wenn Sie sein moralisches Leben kennen werden,

welches eine lange Aufopferung für den Staat und die Menschheit darstellt. Wahrlich, meine Herren, es giebt ein Verdienst, welches alle anderen überragt, das der Muth, das hohe Wissenschaft geben, es ist das Verdienst der Tugend. Durch dieses Verdienst strahlt das Leben Larrey's noch im schönsten Glanze. Hören wir darüber einen neueren Geschichtsschreiber: „Nach den Schlachten bei Bautzen und Wurschen (1813) wagten es Einige, welche Napoleon den Hof machten, die Zahl der Verwundeten zu verringern, indem sie angaben, daß viele Verwundete sich selbst verstümmelt hätten, um sich dem Dienste zu entziehen, daß alle Verwundeten, welche die Finger verstümmelt, oder die Hände von Kugeln durchbohrt hätten, in diesem Falle wären. Auf diese verläumderischen und gräßlichen Beschuldigungen gab Napoleon den Befehl, sie alle nach Dresden kommen zu lassen, und sie in dem verschanzten Lager, welches für die Douane eingerichtet war, einzuschließen; es waren ihrer ungefähr 1200; eine Commission, aus mehreren der vorzüglichsten Chirurgen bestehend, sollte Jeden einzeln prüfen. — Ein Kriegsrath war errichtet worden, um die schuldig Befundenen auf der Stelle erschießen zu lassen. Larrey war zum Präsidenten der Gesundheits-Commission ernannt worden. Am Tage vor der Zusammenkunft der Commission befahl eine Person, welche dabei interessirt war, Schuldige zu finden, Larrey folgenden Tages in jeder Division 4 Schuldige zu erkennen, damit sie vor das Kriegsgericht gestellt und zur Stunde erschossen würden. Voll Abscheu und Unwillen beim Anblick eines solchen Befehls, reichte Larrey seine Entlassung ein, und wollte schon die Armee verlassen, als eine vertraute Person, der er seinen Entschluß mittheilte, ihn davon zurückbrachte und ihm zu bemerken gab, daß er durch Freimüthigkeit und Standhaftigkeit jenen Unglücklichen helfen könnte. Larrey schwankte keinen Augenblick. Die Untersuchung dauerte vier volle

Tage und war sehr streng. Larrey bewies durch die Kraft seines Raisonnements und den Charakter der Wunden, daß alle Angeklagten unschuldig wären. Er wandte den größten Widerstand an, rettete alle Verwundete und ließ sie freisprechen. Darauf schickte er einen Bericht an Napoleon, und in der Meinung ihm in diesem Umstande mißfallen zu haben, erwartete er ruhig seine Ungnade. Aber Napoleon hatte einen himmlischen Instinct, und große und gute Thaten übten auf ihn eine gewaltige Macht aus. Mitten in der Nacht desselben Tages noch überbrachte der Baron Fain an Larrey einen sehr schmeichelhaften Brief von Seiten des Kaisers, worin dieser ihm zu seinem festen, ehrenvollen und menschenfreundlichen Betragen Glück wünschte. Diesen Brief begleitete ein Geschenk von 6000 Fr. und das Brevet einer Pension von 300 Fr. Rente auf seine Chatulle; dabei war bemerkt, daß sie von aller Besoldung unabhängig sein solle. Diese Pension, die einen so schönen Ursprung hatte, wurde durch ein Gesetz (Moniteur, v. 18. April 1818) beibehalten. Auch die Zeilen, welche Napoleon in seinem Testament in Betreff des Herrn Larrey aufgezeichnet hat, werden im Andenken der Jahrhunderte bleiben." — „Sein Leben," sagt ein anderer Schriftsteller, „ist mit dem Ruhm und der Dankbarkeit der Armee verbunden. Die Schlachtfelder und Hospitäler waren in allen unsern Kriegen der Schauplatz seiner unermüdlichen Thätigkeit und die Schule eines der größten Talente, deren Frankreich in der chirurgischen Kunst sich rühmen kann. — Bei St. Jean d'Acre bewunderte Napoleon die Anstrengungen, welche unser Mitbruder machte, um die Verwundeten zu retten. Auf die Bitte Larrey's stellte er alle seine Pferde, ohne Ausnahme, zu seiner Verfügung, um alle Verwundeten an einen sicheren Ort zu bringen. Bei der Belagerung von Alexandrien ließ Larrey, der sich, wie immer, mit der Erhaltung der Verwundeten beschäftigte, und bei dem absolu-

ten Mangel an Allem nicht wußte, womit er sie ernähren sollte, seine Pferde tödten, um Brühen daraus zu machen. Dasselbe Opfer brachte er nach der Schlacht bei Eßlingen, und man sah den General Massena, welcher das allgemeine Elend theilte, an dem traurigen Mahle unserer Soldaten Theil nehmen. — Auf Jaffa, mitten unter der schrecklichen Pestepidemie, erschreckte und hinderte keine Gefahr Herrn Larrey; 14 Chirurgen, 11 Pharmazeuten, 3 Aerzte und alle Leute, welche zur Bedienung des Hospitals gehörten, unterlagen den schrecklichen Leiden der Pest. Herr Larrey verachtete die Gefahr, stets ruhig und seinen Pflichten ergeben, beschäftigte er sich nur damit, seine Verwundeten zu retten. Ich habe es schon einmal irgendwo ausgesprochen, bei Epidemien muß man den Arzt beobachten, um sagen zu können, wie weit sein Eifer für das öffentliche Wohl und die Selbstvergessenheit in der Erfüllung seiner Pflicht gehen kann. In der Epidemie theilt er alle Gefahren, tödtliche Dünste mischen sich der Luft, die er athmet, von allen Seiten umgiebt ihn die Ansteckung, sie erreicht ihn, er stirbt und man vergißt ihn! — „Kennen Sie Larrey," fragte eines Tages der Kaiser Napoleon den Dr. Arnott, bei einem der Besuche desselben auf St. Helena? — „Ich kenne ihn nur den Namen nach," antwortete dieser. — Diese Frage kam in Folge einer Unterhaltung, in welcher der Kaiser zu erfahren suchte, ob die Engländer nach Schlachten mehr Verluste an Verwundeten hätten, als die Franzosen. Arnott antwortete, daß die französischen Wundärzte sehr unterrichtet wären, daß er aber die Verluste der Franzosen für größer halte. — Der Kaiser schien das Gegentheil zu glauben und gab als Gründe die Sorgfalt und Talente Larrey's an, welche er mit folgenden Worten lobte: „Welcher Mann, welcher brave und würdige Mann ist Larrey! Welche Pflege wandte er der egyptischen Armee zu, sowohl beim Marsch durch die Wüste,

als auch nach der Schlacht bei St. Jean d'Acre, zuletzt auch in Europa! Ich hege vor ihm eine Achtung, die sich nie verleugnet hat! Wenn die Armee eine Denksäule errichtet, so muß sie sie Larrey errichten." (Relation de Ch. Marchand.) — Halten wir hier inne, meine Herren! ich bemerke aber zu spät, daß mein ganzes Erzählen unnütz war, ein einziges Wort mußte genügen; es ist ganz und gar ein Lob, und trifft Larrey mit dem Siegel der Unsterblichkeit; dieses Wort ist durch das größte Genie der neueren Zeiten ausgesprochen worden. Napoleon hat, von unserem berühmten Todten sprechend, gesagt: Er ist der tugendhafteste Mensch, den ich gekannt habe! — Errichten wir, meine Herren, dem Ruhme Larrey's und dem Ruhme unserer Kunst jene Säule, von welcher der Kaiser gesprochen hat, und schreiben wir darauf die Worte Napoleon's! Die Nachwelt wird, zweifeln Sie nicht, an ihr den entschlafenen Menschen wieder erkennen, dem wir heute die letzte Ehre erweisen."

Ch. Fr. v. Pommer*).

Den 11. Februar 1841 starb zu Zürich der Doctor der Medicin, Christoph Friedrich v. Pommer, Professor der Physiologie und Pathologie an der dortigen Hochschule, Mitglied des Gesundheitsrathes, Ritter des Ordens der königlich würtembergischen Krone, Mitglied mehrerer Akademien, ärztlicher Gesellschaften und Vereine. Der sonst früher kräftige Mann hatte sich im Sommer 1840 beträchtlichen geistigen und körperlichen Anstrengungen unterzogen, da er neben seinen übrigen Lehrvorträgen provisorisch die medicinische Klinik und die specielle Pathologie übernommen hatte. Schon zu Anfange desselben Jahres hatte er einige Male während des Spitalbesuches Anwandlungen von Uebelkeit; im August wurde er nun plötzlich ohne entsprechende Ursachen von heftigen Schmerzen im Unterleibe, Ohnmachten, Schluchzen und Brechen von grasgrünen, sehr scharf schmeckenden Stoffen befallen. Im September und October kehrte dieser Anfall, jedoch jedesmal hartnäckiger auf ganz ähnliche Weise wieder, mit unüberwindlicher Stuhlverstopfung und meteoristischer Auftreibung des Unterleibes.

*) Aus der medicinisch-chirurg. Zeitung 1842. Nr. 45. 46.

Von diesem dritten Anfalle an konnte Pommer das Bett nur selten, das Haus gar nicht mehr verlassen. Die Stühle waren von da an nur durch Klystiere zu erzwingen, und zeigten eine abweichende plattgedrückte Form. Der Kranke, der sich selbst die strengste Diät aufgelegt hatte, magerte nun rasch ab, während sich von Zeit zu Zeit kolikartige Schmerzen, häufig Schluchzen, ein sehr übelriechendes Erbrechen und nach und nach ein Oedem der Füße einstellten. Der Marasmus gedieh auf immer größere Höhe, und der Kranke verschied den 11. Februar nach oft wiederholten Ohnmachten an völliger Erschöpfung sanft, ohne allen Todeskampf, nachdem er sich noch am Abende zuvor mit großer Heiterkeit und vollkommener Geistesfrische neuer Lebenshoffnung, die ihn auch im Verlaufe der Krankheit nie ganz verließ, hingegeben hatte.

Bei der Eröffnung der Brusthöhle fand sich, außer einigen weißen Flecken auf dem sonst normalen Herzen nichts Krankhaftes; gleich bei Eröffnung der Bauchhöhle dagegen drängte sich der Queergrimmdarm sehr stark hervor, dessen Volumen noch einmal so groß, als im normalen Zustande war; er enthielt viel Gas und flüssigen, gelben Koth in sehr großer Menge. Gerade am Winkel, welchen der Queergrimmdarm mit dem absteigenden Kolon macht, waren die Häute des Darmes in eine ungefähr borsdorferapfelgroße Masse degenerirt, welche beim Durchschnitte ein glänzendes Faserknorpelgewebe zeigte, und nach dem Dafürhalten des obducirenden Herrn Professor Pfeufer einen wahren Skirrhus darstellte. Durch dieses Pseudoplasma war der Durchmesser des Darmes so verengt, daß man nur mit Mühe die Spitze des kleinen Fingers durch denselben zwängen konnte; die Schleimhaut erschien mit oberflächlichen Geschwüren bedeckt, die ganze Geschwulst aber so weit nach oben in das linke Hypochondrium gedrängt und von der Milz bedeckt, daß man sie im Leben nicht fühlen konnte. Gleich

unterhalb der Geschwulst war der Darm normal; die vergrößerte Leber enthielt vier Markschwämme von der Größe einer Wallnuß ohne Spuren von Erweichung; die Milz war klein, mürbe. Alle übrigen Organe gesund, jedoch in hohem Grade anämisch.

Pommer war in der würtembergischen Stadt Calw, wo sein Vater Wundarzt war, den 22. October 1787 geboren. Bis in sein 14. Jahr besuchte er die lateinische Schule seiner Vaterstadt, wo er sich früh durch ein richtiges Beurtheilungsvermögen, ein gutes Gedächtniß, einen eisernen Fleiß und den Trieb nach Besserem auszeichnete. Aus freier Neigung wählte er nach seiner Confirmation im Jahre 1801 die Chirurgie zu seinem Berufe. Einige Jahre später kam er nach Zürich, um die von Med. Dr. J. H. Rahn gegründete medicinisch-chirurgische Privatanstalt, welche um diese Zeit von der Regierung zu einem Cantonal-Institute erhoben wurde, mit unermüdetem Eifer zu benutzen. Bei seinem anhaltenden Bücherstudium zeigte er aber nie eine besondere Vorliebe für die operative Chirurgie, dagegen wagte er sich schon in seinem 15. bis 16. Jahre an das Studium der Kant'schen Philosophie.

In seinem sehnlichsten Wunsche lag es nun, die Universität beziehen zu können, wozu aber die nöthigen Mittel fehlten. Doch fanden sich bald einige edel denkende reiche Männer in Calw, mit deren Unterstützung er im Herbste 1806 die Universität Tübingen besuchen konnte. Er langte dort mit den solidesten Vorkenntnissen und einem solchen Schatze theoretischer, medicinischer und chirurgischer Kenntnisse an, daß der Kanzler v. Autenrieth versicherte: „daß noch nie ein junger Mann mit solchen Kenntnissen nach Tübingen gekommen wäre." Er verwandte drei Jahre auf das emsigste theils den philosophischen Studien, der theoretischen und Experimental-Physik unter Pfleuderer und

Bohnenberger, theils den medicinischen Studien unter Ploucquet, Autenrieth, Hiller, Kielmeyer, F. Gmelin und Froriep, von welchen letzteren Koryphäen er nur die drei erstern überlebte. Schon als Student zeichnete er sich durch einen, von keinerlei Schwierigkeit oder Erschwerung seines Studiums durch die beschränkten Mittel zu entmuthigenden unermüdeten Fleiß aus, der ihn hinsichtlich des geselligen Verkehrs frühzeitig an Entbehrung gewöhnt, ohne ihn für die Jugendfreuden des Universitätslebens unempfänglich zu machen. Doch war er zu jener Zeit schon etwas preciös bei der Wahl seines nähern Umganges und wie damals war es auch später schwierig, in sein näheres Vertrauen, in sein eigentlich Inneres Eingang zu finden; mir ist wenigstens kein Fachgenosse bekannt, an den er sich mit voller freundschaftlicher Hingebung und Intimität noch von dem Studienleben her angeschlossen gehabt hätte. Im Jahre 1808 nahm auch der Staat von den ausgezeichneten Erwartungen Kenntniß, zu denen Pommer's Fortschritte auf der Universität berechtigten, und verlieh ihm eine jährliche Unterstützung von 300 fl. bis zur Beendigung seiner Studien gegen die Verpflichtung, sich alsdann bei dem königlichen Militair anstellen zu lassen. Im Jahre 1809, als er gerade daran war, sich der rigorosen Prüfung für die Promotion zu unterziehen, brach der Krieg mit Oesterreich aus, der ihm unterm 14. Juni sogleich eine Oberarztstelle in den würtembergischen Truppen gewährte, mit denen er die Gefechte gegen die im Aufstande begriffenen Bewohner Vorarlbergs mitmachte.

Pommer als Militairarzt. Ungeachtet er die Feldzüge 1809, 1812 und 1815 als würtembergischer Regimentsarzt mitmachte, so war doch nicht das Schlachtfeld, sondern die Errichtung und Leitung der Militairspitäler das geeignetste Feld für seine rastlose Thätigkeit. Als im Jahre 1812 die französische Armee, wel-

cher das würtembergische 15,000 Mann starke Corps zugetheilt war, durch Polen nach Rußland vorrückte, traf sie schon in Polen die größte Noth und Entbehrung; die ganze Armee ging in Folge körperlichen und gemüthlichen Herabkommens schon damals dem Schicksale entgegen, das sie ein halbes Jahr später bei ihrem Rückmarsche erreichte. Die schon um diese Zeit sehr große Zahl der Erkrankungen und der Todesfälle an Diarrhöe, Ruhr und Typhus, und die vielen damals schon nöthig gewordenen Hospitäler für die kranken Würtemberger erheischten die Nachsendung einiger tüchtiger Oberärzte für den Spitaldienst zur Armee, unter denen auch Pommer war. Das Regiment Nr. 8 v. Scharfenstein nämlich, bei welchem Pommer stand und mit welchem er vom Jahre 1809 bis 1812 verschiedene Garnisonen des Landes getheilt hatte, war nicht zum Ausmarsche bestimmt. Er erhielt bei seinem Eintreffen in Wilna den 12. October die Weisung zur Errichtung eines eigenen Spitals für die Würtemberger in dieser Stadt, in welchem die in den dortigen französischen Lazarethen zerstreuten Kranken dieses Corps gesammelt werden sollten. Nur mit großer Schwierigkeit setzte er diese Maßregel durch, und brachte den Rest der noch halblebenden Landsleute in einem vor dem sogenannten heiligen Thore liegenden, für den Zweck eines Spitales nur schlecht geeigneten Hause unter, welches nur 13 niedere, theilweise nicht geräumige Zimmer enthielt und im höchsten Nothfalle kaum 200 Kranke schlecht unterzubringen im Stande war. Im Durchschnitte starben in diesem kleinen, jedoch stets überfüllten Spitale, aller ärztlichen Kunsthülfe unsers Freundes ungeachtet, in 24 Stunden drei bis vier Menschen, obwohl diese Mortalität mit der in andern, besonders französischen Krankenhäusern bei verhältnißmäßig gleicher Anzahl von Kranken verglichen, noch gering war, da man die in diesen Spitälern Wilnas von Juni bis December 1812 gestorbenen

Franzosen auf 40,000 berechnete. Pommer selbst erkrankte am putriden Typhus und entging nach einer sechswöchigen Krankheit nur mit Noth dem Schicksale so Vieler. Am 10. December rückten die Kosacken in Wilna ein, plünderten und mißhandelten Gesunde, wie Kranke, und Pommer, der eben die Arzneien für seine Kranken in der Apotheke besorgt hatte, wurde von ihnen auf offener Straße mißhandelt, geplündert und ausgezogen, und die Arzneigläser ihm vor die Füße geworfen.

Natürlich war nun Pommer mit seinem Spitale in die Gefangenschaft, zugleich aber auch bei der äußerst strengen Kälte in den höchsten Mangel aller Lebensbedürfnisse gerathen, bis späterhin durch anderweitige Unterstützung den Würtembergern noch ein besseres Loos würde, als den übrigen alliirten Truppen. Als einige Monate später sein Spital evacuirt wurde, transportirte man ihn nach Czernigow, wo er bis zum Frühjahre 1814 gefangen gehalten, und dann nach seiner Heimath entlassen wurde. Beinahe hätte er nach so viel überstandenen Gefahren und Mühseligkeiten an der Grenze des mit unaussprechlicher Freude betretenen Vaterlandes sein Leben durch einen Unglücksfall eingebüßt, indem bei Künzelsau die Pferde scheu wurden; er erlitt durch einen Sturz aus dem Wagen eine Hirnerschütterung, an der er drei Tage bewußtlos darniederlag, so, daß die Aerzte an seinem Aufkommen gänzlich zweifelten. Bald nach seiner Ankunft im Vaterlande wurde er nach dem Spitale in Mühlhausen im Elsaß, von da nach dem Militärspitale in Tettnang ins Vaterland zurückgesendet; den folgenden Winter wirkte er schon als Lehrer der Physiologie an dem militärärztlichen Lehrinstitute in Ludwigsburg, und im März 1815 ging er als Regimentsarzt des leichten Infanterie-Regimentes Nr. 10. mit unsern Truppen nach Frankreich. In dem Berichte über die Affäre bei Straßburg wurde seiner mit Auszeichnung erwähnt, und unterm 8. Juli des-

selben Jahres das Ritterkreuz des königl. Civil-Verdienst-Ordens verliehen. Im November wurde ihm die oberste Leitung des Sanitätswesens bei der in Frankreich auf Occupation stehen bleibenden würtembergischen Heeresabtheilung anvertraut, mit der er als functionirender Stabsarzt drei Jahre lang die Spitäler in Hagenau und Weißenburg im Elsaß unter seiner Oberaufsicht hatte.

Nach dem Rückmarsche der Truppen aus dem Elsaß im Jahr 1818 trat Pommer als Oberarzt bei einem in Heilbronn garnisonirenden Infanterie-Regimente ein, dessen unter seiner Leitung stehendes Militär-Spital ihm viel Stoff zu seiner literarischen Thätigkeit bot, und wo er sich bis zu seiner Anstellung in Zürich ununterbrochen aufhielt. Er wurde am 7. September 1829 gegen Abgabe des Civil-Verdienst-Ordens, Ritter der königl. würtembergischen Krone, erhielt den 13. Februar 1832 den Titel eines Stabsarztes definitiv, und am 9. September 1833 wegen seiner Uebersiedlung nach Zürich die erbetene Entlassung aus den königl. Militärdiensten, mit Vorbehalt des würtembergischen Staatsbürgerrechtes.

Faßt man die Dienstleistung Pommer's in seiner 24jährigen Militärdienstzeit zusammen, so hat er sich ohne alle Widerrede um das Wohl unserer vaterländischen Krieger unter den mißlichsten und gefährlichsten Verhältnissen, wie unter den günstigsten in hohem Maße verdient gemacht; er scheute keine Opfer, keine Mühe und keine Anstrengung, um seinem Berufe musterhaft vorzustehen. Selbst der Neid, dem Ausgezeichnetes selten entgeht, mußte, getroffen von den überwiegenden Fähigkeiten des rastlos thätigen Mannes, verstummen. So hat er sich in den Herzen Vieler, namentlich auch seiner vaterländischen Collegen, ein bleibendes Denkmal ungetheilter Achtung gesetzt, dem sich der militärärztliche Chef mit dem Zeugnisse anschließt: „Daß der Stabsarzt v. Pommer seinen Dienst bei einem stets wis-

senschaftlichen und erfolgreichen Streben mit unermüdetem Fleiße und Pünktlichkeit besorgt, und durch diese Eigenschaften sich die Achtung aller seiner höhern Vorgesetzten erworben habe."

Pommer als praktischer Arzt. Er gehörte an jedem Orte seines längern Aufenthalts zu den gesuchtern und beliebtern Aerzten. Schon sein gefälliges Aeußere, seine gefälligen Manieren und die ihm eigenthümliche Persuasionsgabe subigirten schnell und überzeugend die Ansichten des Kranken seiner eigenen, und gewannen ihm ein in der Regel unerschütterliches Vertrauen desselben. Schnell wußte er dem Kranken die Ueberzeugung von dem innigen Interesse und der wahrhaften Theilnahme an seinem Leiden beizubringen und sich so unauslöschlich darin fest zu halten, daß ich oft noch mit Verehrung Kranke davon rühmen hörte, die er schon vor sehr langer Zeit in ärztlicher Besorgung hatte. Auch war ihm wirklich die Gabe in nicht ganz gewöhnlichem Grade eigen, den verborgenen Zusammenhang der schwierigsten Krankheitsformen zu erfragen, und selbst im Widerspruche mit den Aussagen mit tiefem Forscherblicke zu durchschauen. Mag ihm hier zuweilen auch Menschliches begegnet sein, und das von ihm auf eigene Prämissen construirte ursächliche Verhältniß zum Einreihen des Krankheits bildes in einen nicht ganz passenden Rahmen verleitet haben, so war er doch ein zu gewissenhafter Beobachter, um das Handeln nicht sobald nach dem Bedürfnisse zu modificiren, und, wenn auch erst nach einigem Sträuben, die eigene Idee dem thatsächlichsten Widerspruche am Kranken zu unterordnen. Im Allgemeinen war ihm ein diagnostischer Scharfblick eigen, auf welchen auch häufig seine jüngern Collegen in schwierigen Krankheitsfällen recurrirten, in welchem consultirten Verhältnisse er sich stets in bescheidenen schonenden Formen bewegte.

Fortwährend hielt er sich au niveau der Wissenschaft, deren Fortschreiten er nicht nur als ein historisches Ereigniß betrachtete, sondern mit tieferem Studium und kritischem Auge verfolgte. Die mit so vielen neuen Mitteln prangende Jetztzeit konnte ihn jedoch nicht zum vorreifen Haschen nach Neuem verleiten, so lange auf älterem Wege auszukommen war; er hatte eine gewisse Abneigung gegen das Experimentiren, namentlich mit potentern Mitteln. Diesem conservativen Systeme mag es auch zuzuschreiben sein, daß er weniger einfach und überhaupt mehr verordnete, als dies die neuere Schule zuläßt.

Wie nur dem gewissenhaften Arzte lag ihm in der That das Wohl seiner Kranken am Herzen; er scheute keine Anstrengung, und die häufigen Besuche nicht, um über seine in Gefahr schwebenden Kranken die Segnungen der Kunst und den Trost des ärztlichen Freundes zu bringen. Auch für den Dritten konnte er mit einer aus der Tiefe des Herzens hervorquellenden Sprache höchst liebenswürdig erscheinen, während der Kranke selbst durch sie aufgerichtet und wahrhaft erquickt wurde. Seine eigene Stimmung ging mit dem Befinden wichtiger Krankheitsfälle Hand in Hand; er konnte auf der Höhe der Gefahr nur dann zur gemüthlichen Ruhe gelangen, wenn er sie in der Richtung zum Guten einwenden sah, — eine Eigenschaft des bessern Arztes, die, je seltener sie bei ältern Praktikern zu finden ist, desto mehr uns mit Achtung erfüllt. Mit Recht läßt sich daher behaupten, daß Pommer als ausübender Arzt eben so gediegen, als glücklich, eben so gewissenhaft, als unverdrossen, und von dem Interesse für seinen Kranken durch und durch beseelt war. Chirurgie und Geburtshülfe übte er nie aus.

Pommer als Professor und Medicinalbeamter in Zürich. Ueber sein Wirken als Lehrer an der mediciniſchen Facultät gebricht es uns an Mittheilungen,

die eine richtige Beurtheilung seiner Leistungen in dieser Beziehung gestatten würden. Seine unermüdliche Thätigkeit im Lehrfache, für welches er glänzende Eigenschaften besaß, hat er fast bis zur Todesstunde bewährt; nur in den letzten 14 Tagen vermochten die dringendsten Zureden, die Fortsetzung seiner Vorträge in eigener Wohnung einzustellen, für die er sich seiner großen Kraftlosigkeit ungeachtet täglich ankleiden, und die lange Dauer seiner Krankheit hindurch mit größter Aufopferung hinzugeben nicht abhalten ließ. Daher denn auch die Anhänglichkeit der Studierenden, denen er überhaupt mit liebevoller Hingabe entgegentrat, und die sich, worin alle Züricher Nachrichten jener Tage übereinstimmen, auf rührende Weise beim Leichenbegängnisse aussprach.

Bei der Mitleitung der Medicinal-Angelegenheiten Zürichs hat Pommer unleugbar viel Treffliches und Gutes geleistet. Mit Anfang des Jahres 1835 in den Gesundheitsrath gewählt, war er in den Staatsprüfungen Examinator über Anatomie, Physiologie, specielle Pathologie und Therapie der chronischen Krankheiten, und über gerichtliche Medicin; auch Mitglied der pharmazeutischen Section und der Vaccinations-Commission. Er entwarf die Medicinaltaxe für die ärztlichen, wundärztlichen und geburtshülflichen Verrichtungen, lieferte Beiträge zur Dienstordnung für die Bezirksärzte, arbeitete vom Verhöramte von Zeit zu Zeit verlangte medicinische Superarbitrien über wichtige Criminalfälle aus, welche sich nach dem Zeugnisse des ärztlichen Vorstandes jenes Collegiums, durch eine Gründlichkeit und Wissenschaftlichkeit, sich stützend auf eine vollständige Kenntniß des gesammten Umfanges der gerichtlichen Medicin, auszeichneten. Die drei für die Jahre 1836, 1837 und 1838 von ihm verfaßten und im Drucke erschienenen Jahresberichte des Gesundheitsrathes an die Regierung er-

hielten durch seine unermüdete Sorgfalt eine große Vollständigkeit und Ausführlichkeit.

Pommer als Gelehrter und Schriftsteller. Pommer besaß eine große Belesenheit, und verwendete viel auf seine ausgesuchte, beiläufig 6000 Bände starke Bibliothek; nicht nur hatte er das Talent, das Gelesene rasch und richtig aufzufassen, sondern auch die Gewohnheit, das von der Spreu gesiebte geistige Korn in wahrhafte Magazine eigenhändig geführter Notizen und Excerpten einzutragen, — ein nachahmungswerthes Verfahren, welches ihn über jeden besprochenen Gegenstand sogleich au fait mit der neuern Literatur, den Ansichten und dem Verfahren der Schriftsteller setzte, und ihm das literarische Arbeiten ungemein erleichterte. Schon vor mehr als 25 Jahren hatte ich diese alphabetisch geführten Notamina einzusehen Gelegenheit, so, daß ich die Riesenarbeit in der Absicht unternommen glaubte, eine Fortsetzung von Ploucquet's Initia Bibliothecae medico-practicae zu liefern, was Pommer aber widersprach. Vermöge dieser, wahrscheinlich bis zu seinem Tode fortgeführten Literatur-Notizen, an deren Bereicherung er wenigstens früher mit bienengleicher Emsigkeit arbeitete, konnte er auf jedem Felde schneller und reicher gerüstet auftreten, als es ohne sie andern Verfechtern möglich wird, woher es denn kommt, daß wir bei allen Arbeiten aus Pommer's gelehrter Hand einen erschöpfenden Reichthum an Literatur entfaltet sehen.

Mit wahrhaft philosophischem Blicke und mit eisernem Fleiße — nil actum credens, cum quid superesset agendum — musterte er die Geschichte der Medicin seiner Zeit; erkannte er die dem Frühtode anheim fallenden vorreifen Früchte jener durch ihre Neuheit reizenden Systeme und Methoden, und unterschied er die im Schatten der Einseitigkeit oder in Uebertreibung aufgewachsene von der im Lichte der Prüfung gezeitigten, gesunden und dauernden Frucht, — und daher

in dieser Richtung seine Hinneigung zum Stabilen, Conservativen. Selbst der logische und stylistische Gang seiner Schriften enthielt Reminiscenzen an die Dimensionen eines oder der andern seiner berühmten Universitätslehrer und die Diction der damaligen Zeit, — überall eine, wenn auch ausgefüllte, doch zu weite Peripherie. Aus allen seinen Schriften leuchtete jedoch ein hohes Streben nach Wahrheit und Deutlichkeit, und ein überall jugendlicher Eifer für die Wissenschaft hervor, die uns immer nachsichtig und dankbar über das breite Gewand hinweggleiten ließen, in welche fast durchgängig seine wichtigen und oft genialen praktischen Lehrsätze eingehüllt sind. Seinen schriftstellerischen Ruf gründete der uns Vorangegangene durch eine an der Stelle einer Inauguralschrift erschienene Abhandlung: „Beiträge zur nähern Kenntniß des sporadischen Typhus und einiger ihm verwandter Krankheiten, gegründet auf Leichenöffnungen. Tübingen 1821." So reichlich ihm schon weit früher, namentlich während seines Aufenthaltes in Wilna, die Gelegenheit zu Sectionen bei Typhus-Leichen geboten war, so gesteht er theils doch selbst dazumal noch von der allgemeinen Obductionsscheue dieser Zeit, besonders vor der Oeffnung der Bauchhöhle der an der Kriegspest Verstorbenen befangen gewesen zu sein, theils schwebte ihm, wie allen Aerzten der damaligen Generation Deutschlands, Hildenbrand's und Marcus's Lehre vor Augen, die den Sitz der Krankheit in der Hirnhöhle nachwiesen, und, wie der Letztere ausdrücklich, die Oeffnung der Unterleibshöhle für unnöthig erklärten. Doch wiesen schon bald Petit, Serres (1813) und Broussais (1816) in Frankreich, Horn, Jörg und Nasse in Deutschland (1818) auf krankhafte Metamorphosen im Darmcanale bei Typhus-Leichen hin, ohne daß es bei dem präsumirten Entzündungsprocesse auf der innern Darmwandung zu Construirung

eines getreuen anatomisch-pathologischen Sectionsbildes und seines pathognomonischen Werthes gekommen wäre.

Bald nach Pommer's Domicilirung in Heilbronn benutzte er die Militär-Typhusleichen zu einer sämmtliche Höhlen umfassenden und so genauen Untersuchung, wie sie vor ihm an Leichen dieser Kategorie noch nie vorgenommen war. Durch diese musterhaften Untersuchungen kamen Ergebnisse zum Vorscheine, nach welchen dem sporadischen Typhus weder Gehirn- oder Nervenentzündung zu Grunde liegt, vielmehr eine krankhafte Veränderung im Krummdarme, im Magen, in den Lungen und Luftröhrenästen als der constanteste Fund sich hervorstellte. Wenngleich Pommer das Wesen der Krankheit einseitig, und wie Broussais als offene Gastro-entèrite, so als occulte Entzündung der beim Typhus idiopathisch ergriffenen Brust- und Bauch-eingeweide auffaßte; — so gebührt ihm dennoch unstreitig das Verdienst, die krankhafte Darm-Metamorphose auf deutschem Boden zuerst treu geschildert und gewürdigt, die Aufmerksamkeit in bestimmter Richtung auf die Abdominalprovinz geleitet, und der Lehre vom Nervenfieber eine naturgemäßere Gestalt verliehen zu haben. Gewiß nicht mit Unrecht würde sich behaupten lassen, daß im Kapitel des Typhus die Pommer'sche Schrift zur richtigern Intuition und Deduction die Bahn gebrochen, und schon vor mehr als 20 Jahren den Grund zu Verhandlungen gelegt habe, die bis zur Stunde noch nicht abgeschlossen sind. Dieses Lieblingsthema verfolgte er noch in spätern Schriften, so in seinen Aufsätzen: „Zur Pathologie des Verdauungscanales," in den Heidelberger klinischen Annalen Bd. II. Heft 1. 1826; in der Innsbrucker medicinisch-chirurgischen Zeitung Nr. 30 — 33. 1826, und in seinen „Beiträgen zur Natur- und Heilkunde, Heilbronn 1831," Bd. I. Seite 259 — 606.

Die übrigen Abhandlungen des aus warmem Eifer für sein Fach unablässig Voranstrebenden, welche er in medicinischen Zeitschriften niederlegte, sind folgende:

1) Zur Experimental-Physiologie: „Ueber den Einfluß der Verdauungssäfte, insbesondere des Magen- und Darmsaftes auf die Wandungen des Magens und Dünndarmes der Thiere im lebenden und todten Zustande." In der Innsbrucker medicinisch-chirurgischen Zeitung Bd. I. Nr. 4—7. 1828. — „Ueber den Einfluß der gleichzeitigen Unterbindung beider gemeinschaftlicher Hirnpulsadern auf die Gesundheit und das Leben der Thiere." Ebendas. Bd. III. Nr. 71—72. 1827. — „Ueber die künstliche Berauschung pflanzen- und fleischfressender Säugethiere und die physiologisch- und pathologisch-toxikologischen Wirkungen derselben." In der schweizerischen Zeitschrift Bd. I. St. 1. 1834.

2) Zur Experimental-Pathologie: „Ueber die Aehnlichkeit der dem Nerven- und Faulfieber des Menschen zu Grunde liegenden körperlichen Vorgänge mit denjenigen, welche auf künstliche Weise bei Thieren hervorgebracht werden." In den Heidelberger klinischen Annalen Bd. III. St. 4. 1828. — „Ueber die Wirkung geistiger Pflanzensäuren auf die lebendige Blutmasse der Thiere." In der Innsbrucker medicinisch-chirurgischen Zeitung Bd. II. Nr. 38—40. 1828.

3) Zur praktischen Medicin: „Uebersicht der im Jahr 1827 und im Winter 1827—1828 zu Heilbronn herrschend gewesenen Volkskrankheiten." Ebendas. Bd. II. Nr. 28—33. 1828. — „Kurze Bemerkungen über den epidemischen Genius des Winters $18^{31}/_{32}$ in Heilbronn." Im Correspbl. des würtemb. ärztl. Ver. Bd. I. Nr. 2—6. 1832." — „Ueber die vorjährige und gegenwärtige Krankheitsconstitution und die Aehnlichkeit der europäischen und indischen Cholera." In Radius' allgemeiner Cholera-Zeitung Bd. IV. Nr. 81. 1832. — „Ueber die Heilung der Wechselfieber durch Einreibungen der Brechweinsteinsalbe

auf den Unterleib." In Hufeland's Journal Januar 1823. — „Erfahrungen über die Wirksamkeit des innerlichen Gebrauches des Terpentinöles gegen den Bandwurm." Ebendas. Bd. LX. Mai und Juni 1825. — „Theils schädliche, theils tödtliche Wirkung eingeathmeter mineralsaurer Dämpfe, nebst Leichenöffnung und einigen Bemerkungen." Im würtemb. Correspbl. Bd. II. Nr. 8—10. 1833. — „Plötzlicher Tod bei theilweiser Entzündung der Spinnweb- und Gefäßhaut des Gehirns, so wie des Herzbeutels und der Außenfläche des Herzens ohne vorhergegangene Krankheitserscheinungen." Ebend. Bd. II. Nr. 1—2. 1833. — „Ueber den Nutzen des salzsauren Eisenoxyds in der gallertartigen Magenerweichung der Kinder." In den Heidelb. klinischen Annalen Bd. II. St. 2. 1826. — „Bemerkungen und Erfahrungen über die Anwendung der Moxa und künstlicher Geschwüre zur Heilung eingewurzelter Epilepsie bei ältern Personen." Ebendas. Bd. III. St. 1. 1827. — „Ueber die Folgen der Fingerverletzung bei pathologischen Leichenöffnungen, als Beitrag zu den Erfahrungen englischer Aerzte über diesen Gegenstand." In Froriep's Notizen Bd. XIV. Nr. 6. 1826. 4) Zur Staatsarzneikunde: „Einige Blicke auf die medicinische Culturgeschichte Würtembergs in den letzten 50 Jahren, mit besonderer Rücksicht auf medicinische Vereine in Würtemberg." Erster Zeitraum. In den Mittheilungen des würtemb. ärztl. Vereines Bd. I. Heft 1. Stuttg. 1833. Fortsetzung dieser Abhandlung. Zweiter Zeitraum. Ebendas. Bd. I. H. 2. 1833. — „Aufmunterung zur vorzugsweisen Bearbeitung einiger wissenschaftlicher Gegenstände durch Schweizer-Naturforscher und Aerzte." In der schweiz. Zeitschr. Bd. I. Heft 1. 1834. — „Historische Nachrichten über die Entstehung, Veränderungen und bisherigen Leistungen der medicinischen Gesellschaft des Cantons Zürich." Ebendas. Bd. I. H. 2. 1833. — „Zur Revaccination." In der

innsbrucker medicinisch-chirurgischen Zeitung Bd. I. Nr. 25. 1833. — „Einige Ideen über die prophylaktische Behandlung der Wasserscheu bei Menschen und Thieren." In Rust's Magazin für die gesammte Heilkunde Bd. XXII. Heft 1. 1826.

Auch sein kritisches Talent, von dem er ohne Leidenschaftlichkeit und mit tiefer Sachkenntniß in frühern Jahren häufiger, als in letzter Zeit Gebrauch machte, bekundete Pommer auf vielfache Weise; so recensirte er in der innsbrucker medicinisch-chirurgischen Zeitung: die Schriften von Burdach, Schneider, J. Müller, Arnold, Kilian, Wittmann, Laird, Cammerer, Albers, Spitta, Marx und Autenrieth; in dem berliner kritischen Repertorium: die Schriften von Wittmann und Louis; in den heidelberger Jahrbüchern der Literatur: Burserius, Kopp, Klein, Simon, Göden und Lallemand.

Ein besonderes Verdienst erwarb sich Pommer durch die Gründung der schweizerischen Zeitschrift für Natur- und Heilkunde, durch welche er die vereinzelten Kräfte für unsere Wissenschaft und Kunst in seinem neuen Vaterlande zu vereinigen, und ein freundschaftliches collegialisches Verhältniß zwischen sämmtlichen Naturforschern und Aerzten des Gesundheitsrathes und der Universität Zürich, so wie des auf dem Lande lebenden Personales der genannten Fächer herbeizuführen und zu befestigen strebte. Von der Entstehung dieser Zeitschrift im Jahre 1834 bis zu des Herausgebers Tode erschienen 5 Bände, wobei der Vorrath an Stoff gewiß eine weit stärkere Bändezahl gestattet haben würde, wenn der Herausgeber dieses gediegenen Journales bei seinen überhäuften Geschäften mehr Zeit hätte auf dasselbe verwenden können.

Pommer's Verdienste um die Wissenschaft haben auch nachfolgende Akademien und physikalisch-medicinische Gesellschaften durch Zusendung ihrer Diplome anerkannt:

die Leopoldinisch-Carolinische Akademie der Naturforscher, die Akademie der Wissenschaften in Dijon, die akademisch-mediciniſche Gesellschaft in Marseille; die allgemeine schweizerische Gesellschaft für die gesammte Naturwissenschaft; die naturforschende Gesellschaft in Zürich und Basel, und die Gesellschaft für Natur- und Heilkunde in Preußen, Würtemberg und Baden; die mediciniſchen Gesellschaften in Berlin, Bern, Dijon, Kopenhagen, Leipzig, Lyon, Stockholm und Zürich.

Mit Dedicationen beehrten ihn der III. Band 1829 der innsbrucker mediciniſch-chirurgiſchen Zeitung, der XXIX. Band 1834 von Hecker's wissenschaftlichen Annalen, und im Jahr 1835 das Werk von Dr. Eisenmann: „Die Krankheitsfamilie Typhus," — ein den unvertilgbaren Verdiensten des trefflichen Mannes gewidmeter Tribut der Hochachtung, welchem ich mich durch den auf sein Grab niedergelegten Denkstein anschließen zu können, mir zur eigenen Ehre rechne. Er deckt die Asche eines gewandten erfahrenen Arztes, eines im Kreise der feinern Gesellschaft, wie im Gebiete des Faches gleich hochgebildeten Mannes, eines biedern, nur Gutes wollenden Menschen, eines Vielen, wie mir, unvergeßlichen Freundes.

Ludwigsburg.

Prof. Heim.

Ein Besuch bei Alexander v. Humboldt.

Von N. Melgunoff*).

Bei meiner Anwesenheit in Berlin erhielt ich eines Morgens von Herrn Varnhagen von Ense folgendes Billet: „Da es mir sehr leid thäte, wenn Sie hier nicht auch Herrn v. Humboldt sähen, so mache ich, auf die Gefahr hin, Sie zu belästigen, den Versuch, durch das anliegende Billet Ihre schwankende Absicht zur Entscheidung zu bringen, indem ich Sie jedoch keinesfalls zur Ausführung verpflichte. Man darf niemals versäumen, einen so ausgezeichneten Mann zu sehen, und Ihnen besonders möchte ich von ganzer Seele diese Gelegenheit verschaffen. Erkennen Sie wenigstens die aufrichtige Bereitwilligkeit, Ihnen angenehm zu sein."

Diesem Billette lag, wie schon erwähnt, ein anderes bei „An Herrn Baron Alexander v. Humboldt." Schon früher und öfter hatte Herr v. Varnhagen mich aufgefordert, dem berühmten Reisenden meine Aufwartung zu machen; ich hatte mich jedoch bisher nicht dazu entschließen können, da ich einen besondern Anspruch auf des-

*) Nach der Russischen Zeitschrift Otetschestwennija Sapisski (Vaterländische Denkwürdigkeiten).

sen Aufmerksamkeit nicht machen konnte. Einige Abende, welche ich mit Herrn v. Humboldt in Moskau verlebt hatte, wo stets ein Haufe von Neugierigen den früher nie gesehenen Gast umlagerte, und er nicht wußte, nach welcher Seite hin er zuerst Rede stehen, mit wem er das Gespräch eigentlich führen sollte; ferner eine außerordentliche Sitzung in der Gesellschaft der Naturforscher, zu welcher er mit den ihn auf seiner Reise begleitenden beiden berliner Professoren Ehrenberg und Rose eingeladen war, und der ich als Mitglied beiwohnte; endlich ein großes Diner, welches ihm von den Verehrern seines Namens, zu denen ich mich ebenfalls zu zählen wagte, im Saale des Adeligen-Klubs gegeben worden war — dies Alles konnte mir noch nicht das Recht geben, mich ihm vorzustellen. Wie hätte er mich in dem zahlreichen Haufen der Moskauer Verehrer, wenn nicht der Wissenschaft und des Genies, wenigstens doch der Berühmtheit, wohl bemerken können? Da waren so viele Sterne, gestickte Uniformen und Excellenzen; da waren, wenngleich nur in geringer Anzahl, auf dem Gebiete der Wissenschaften geachtete Namen; wie hätte ich, der Unbekannte, der Laie, in Humboldt's Gedächtniß Raum finden sollen? — Varnhagen's Billet hob jedoch meine Zweifel; ich beschloß, dasselbe zu benutzen, in der Hoffnung, daß ich jetzt eine freundliche Aufnahme nicht bloß der gefälligen Zuvorkommenheit des Herrn v. Humboldt zu verdanken haben würde.

Sollte es nöthig sein, dem russischen Leser zu sagen, wer Alexander v. Humboldt sei? — Sein in Europa oder vielmehr in der ganzen Welt — sowohl in der neuen als in der alten — berühmter Name ist auch bei uns, und besonders seit der Zeit, wo Alexander v. Humboldt seine Reise nach Sibirien und dem Kaspischen Meere machte, noch bekannter geworden; denn diesem Umstande verdanken wir es, daß sogar die Isprawniks (d. h. Kreis-

Hauptleute — Landräthe) und Assessoren der entferntesten Provinzen Humboldt's Namen erfahren haben. Bei dieser unter uns allgemein verbreiteten Kenntniß von Humboldt's Namen und seinen Verdiensten dürfte es aber wohl überflüssig sein, dem Leser noch zu erzählen, daß ich eine gewisse unwillkürliche Zaghaftigkeit empfand, als ich Varnhagen's Billet zu Humboldt hintrug. Bis dahin hatte ich Humboldt stets nur in verschiedenen Salons, in einer gelehrten Gesellschaft, bei einem großen Diner gesehen — Humboldt, den officiellen, welcher eine ihm bekannte, durch die Umstände ihm auferlegte Rolle spielte; jetzt sollte ich Humboldt, den schlichten Privatmann im Hauskleide, sehen, Humboldt, wie er ist, und nicht, wie er sich vielleicht gerade zeigen muß. Jedermann wird mir aber beipflichten, daß es ein weit größeres Bedenken hat, einem hochberühmten Manne Aug' in Auge gegenüber zu stehen, als demselben im Salon, in der Menschenmasse zu begegnen. Hierzu kommt noch, daß Humboldt eine literarische Celebrität ist, und sogar die bedeutendste. Jede andere macht weniger Anforderungen an den Geist, besonders an dessen Form und Gewandtheit, bei allen denen, welche sich ihr nahen. Der Gelehrte oder der Literat begnügt sich keineswegs mit dem natürlichen Verstande bei dem, der sich mit ihm unterhält — nein, er fordert einen gebildeten, durch Lectüre, Lebenserfahrung und Nachdenken gebildeten Geist; außerdem aber verlangt er, nächst dem Schwung und der Originalität der Gedanken, auch Eigenthümlichkeit und Klarheit des Ausdrucks. Alles dies wußte ich und konnte daher meine Schüchternheit nicht gänzlich überwinden. Alsdann wußte ich auch, daß nächst der Schüchternheit nichts lächerlicher ist, als eine auswendig gelernte Rolle, und nichts seltsamer erscheint, als Affectation, welcher Art sie auch sei. Da ich nun Humboldt kennen zu lernen wünschte, wie er ist, so beschloß ich, auch mich ihm zu

zeigen, wie ich wirklich bin, ohne auswendig gelernte Phrasen und Gedanken.

Ich war indessen doch sehr froh, als man mir auf meine Frage: „Ob der Herr Baron zu Hause sei?" antwortete, daß er sich im königl. Palais befinde. Ich ließ daher Varnhagen's Billet nebst meiner Karte zurück und erkundigte mich, zu welcher Zeit der Herr Baron wohl am leichtesten zu sprechen sei. Der mir entgegengekommene Jäger, so wie eine alte Köchin erwiederten mir jedoch:„ Daß der Herr Baron nur den frühen Morgen zu Hause zubringe, dann aber gewöhnlich Niemanden annehme, hierauf ausgehe und zuweilen gegen Mittag, indessen nie zu einer bestimmten Zeit, nach Hause zurückkehre, eine bestimmte Empfangsstunde aber nicht habe. Uebrigens," fügten die Dienstboten hinzu, „werden wir dem Herrn Baron Alles melden."

Noch an demselben Tage erhielt ich von Herrn v. Humboldt eine Einladung, ihn am folgenden Tage 8 Uhr Morgens zu besuchen. Diese mir bestimmte Zeit mag vielleicht Manchem zu früh erscheinen; man muß jedoch wissen, daß Humboldt im Sommer um 4 Uhr aufsteht und 8 Uhr daher für ihn schon spät am Morgen ist. Nächstdem fangen im Sommerhalbjahr die Vorlesungen auf der berliner Universität schon um 6 Uhr des Morgens an, so daß um 8 Uhr die ganze gelehrte und literarische Welt Berlin's längst auf den Beinen ist. Als ich aber zur festgesetzten Stunde zu Humboldt kam, war er so eben von einem Morgenspaziergange zurückgekehrt. Die Wohnung, welche er inne hat, liegt hinter dem Museum in einer außerordentlich einsamen, stillen Straße, in welcher fast nie geritten oder gefahren wird. Schon die Wahl dieser Straße bezeichnete den Mann; indem man daraus schließen konnte, daß Humboldt als Kammerherr dem Palais des Königs und dem Schlosse des Kronprinzen nahe sein, als Weltmann

sich von der berühmten Straße „Unter den Linden," wo die Berliner vornehmen Leute wohnen, nicht entfernen, als Gelehrter aber endlich in einem einsamen, stillen Asyl sich befinden wollte.

Der Diener meldete mich sogleich an, und nicht lange ließ Herr v. Humboldt auf sich warten. Während der Diener mich anmeldete, warf ich einen Blick um mich her. Sowohl in dem kleinen Saale oder Entrée, als in dem Empfangs-Zimmer, welches mir geöffnet wurde, deutete nicht das Geringste auf die Wohnung eines Gelehrten hin. Zwei oder drei französische Bücher gelehrten Inhalts lagen zufällig auf dem Tische; dieselben waren aber noch nicht einmal aufgeschnitten und wahrscheinlich so eben erst aus dem Buchladen gebracht worden. Im Empfangs-Zimmer standen ein Sopha, zwei Tische und einige Sessel ganz nach der klassischen Ordnung der Moskauer Gastzimmer. Nirgends war hier Anspruch auf Mode oder Prunk bemerkbar, noch weniger aber gelehrte Unordnung. Humboldt trat endlich aus einem Hinterzimmer; er war im Frack, im weißen Halstuche und wahrscheinlich bereit, an den Hof zu gehen.

„Es ist mir sehr angenehm, meine Bekanntschaft mit Ihnen zu erneuern," sagte er mir; „ich erinnere mich Ihrer sehr wohl."

Er ersuchte mich hierauf, Platz zu nehmen. Da ich sah, daß er sich auf einen Sessel ziemlich entfernt vom Sopha niederließ, so wollte ich mich auf einen anderen Sessel neben ihn setzen, doch wiederholte er seine Bitte, auf dem Sopha Platz zu nehmen. Da ich nur ungern darein willigte und ihm durch eine besondere Bewegung andeutete, daß ich ihm diesen Platz zu überlassen wünschte, sagte er mir: „Ich bitte Sie, setzen Sie sich; ich stehe von hier nicht auf, das ist so meine Gewohnheit."

Ich erinnere mich nun nicht mehr, wie und worüber unser Gespräch begann, nur so viel weiß ich, daß es über

eine Stunde währte, daß ich nicht so viel sprach als hörte, und daß, als ich mich meinem liebenswürdigen Wirthe empfahl, dieser mich bis in das Vorzimmer begleitete und mich dort noch wohl eine halbe Stunde stehend durch seine hinreißende Beredtsamkeit unterhielt. In dieser ganzen Zeit hatten wir von Allem, außer von den Naturwissenschaften, gesprochen, in welchen er mich wahrscheinlich, und mit Recht, für einen Profanen halten mochte.

Meine anderthalbstündige Unterredung mit Alexander v. Humboldt zeigte mir jedoch die ganze Geschmeidigkeit seines Geistes, die ganze Mannichfaltigkeit seiner Kenntnisse, seine ungemeine und allseitige Belesenheit, so wie gleichzeitig die große Tüchtigkeit des Weltmannes, mit welcher er die verschiedenartigsten Gegenstände zu ergreifen und von einem zum anderen überzugehen verstand. Humboldt war einer der Ersten in Deutschland, welcher den Stand des Gelehrten mit dem des Weltmannes auszusöhnen verstanden hat; außerdem aber mildern seine halbfranzösische Bildung und seine Pariser Manieren noch das, was er als Deutscher und als Gelehrter etwa Steifes und Pedantisches an sich haben könnte. Mit aller Tiefe und Gründlichkeit des Deutschen verbindet er im höchsten Grade die Gabe der leichten und klaren Rede, bei der größten Natürlichkeit und Ungezwungenheit des Ausdrucks, was er wohl den Franzosen verdankt. Die Bündigkeit und die Richtung seines Verstandes haben ihn übrigens von der deutschen Abstraction und Grübelei entfernt; der Elastizität seines Geistes nach, gehört er ohne allen Zweifel eben so sehr Deutschland als Frankreich an, insbesondere aber jener berühmten Generation von Naturforschern und Mathematikern, welche den Anfang unseres Jahrhunderts illustriren. Viele Jahre seines Lebens hat Humboldt in Paris zugebracht und dort nicht nur seinen Beobachtungsgeist, sondern auch den durchdringenden Forscherblick des Analytikers, die Klarheit des rationellen

Empirikers ausgebildet; er hat sich dort auch eine große Leichtigkeit des Umganges so wie Klarheit und Lebendigkeit der Conversations-Sprache angeeignet und hat endlich mit den Franzosen auch die Neigung zur Satyre, zum Epigramm, zu feinen und nicht selten beißenden Sarkasmen gemein, welche übrigens, nach der sehr richtigen Bemerkung Goethe's, eine Eigenthümlichkeit der Berliner sind. Sein vorgeneigtes Haupt, das unter den Brauen aufblickende Auge und das halb spöttische Lächeln, was jedoch selten über seine Lippen geht, geben noch mehr Allem, was er sagt, einen leichten Anflug von Ironie, welcher den, der an den Ton seiner Conversation nicht gewöhnt ist, unwillkürlich einschüchtert. Der Franzose Lerminier, welcher selbst sich eben nicht durch zu große Herzensgüte auszeichnet, war über Humboldt's satyrischen Geist so verwundert, daß er in seinem „Au delà du Rhin" unter Anderem sagt: „Seine (Humboldt's) Gewandtheit in der Unterhaltung ist merkwürdig: seine Conversation hat tausend glänzende Eigenschaften; er ist tiefer Denker, scharfsinnig, satyrisch; seine witzige Medisance aber giebt ihm eine gewisse Schärfe. Herr von Humboldt hat die Gewohnheit, in seinen Gesprächen kaum den zu schonen, mit dem er spricht. Indem man ihn hört, möchte man so lange als möglich bei ihm verweilen, und unwillkürlich fürchtet man, ihn zu verlassen."

Dies ist natürlich übertrieben. Als ich Herrn von Humboldt zu Anfang des Jahres 1836 sah, war Lerminier's Buch noch eine literarische Neuigkeit; Humboldt gedachte desselben fast gleich beim Anfang unseres Gespräches und sagte mit spöttischem Lächeln:

„Meiner ist darin auch gedacht. Lerminier macht mir, zwar mit allem Anstande, den Vorwurf einer gewissen Verschmitztheit im Umgange mit denen, die mich besuchen. Dies ist eine der Unbequemlichkeiten für diejenigen, welche der Neugierde der Reisenden zu genügen wünschen! Man sucht

sich nicht vor denselben zu verhüllen, man zeigt sich, wie man ist, und plötzlich findet man eines schönen Morgens in irgend einem schönen Buche sein eben nicht schmeichelhaftes Portrait mit übertriebenen Zügen und einem Ausdrucke, den Einem zu geben gerade dem Maler eben beliebt hat!"

Diese kleine Zurechtweisung ging mir nicht nutzlos vorüber, sondern ward mir ein warnender Rath.

Humboldt sprach von Varnhagen: — „Das ist," sagte er, „auch ein Mann, der gern Portraits zeichnet, und ohne Zweifel wird ihm Niemand seine große Geschicklichkeit abstreiten. Unlängst hat er eine Gallerie von den Personen herausgegeben, welche zu dem geselligen Kreise seiner Frau gehörten. Er schneidet darin hier und da zwar in's frische Fleisch (il coupe dans les chairs vives), doch dies Alles," fügte er lächelnd hinzu, „sind kleine Indiscretionen, die ich ihm seines guten Zweckes wegen gern verzeihe."

Hierauf sprachen wir ziemlich detaillirt von den bemerkenswertheften Erscheinungen der neuesten deutschen und französischen Literatur, von Rahel, von Bettina's Briefwechsel mit Goethe, vom jungen Deutschland, von Heine und Börne, von George Sand ꝛc. ꝛc. In Allem einen schnellen Blick, frei von allen Vorurtheilen der Parteien jeder Art, so wie Scharfsinn und Geist. Mit Erstaunen gewahrte ich, daß der große Naturforscher über die Literatur der beiden Nachbar-Völker so urtheilte, als ob er sich ewig nur mit der schönen Literatur beschäftigt hätte. In seinen Urtheilen lag allerdings nichts frappirend Neues, doch zeichneten sich alle in hohem Grade durch gesunden Sinn, Präcision und praktischen Blick aus. Ich erinnere mich, daß er sehr wohl und sehr bestimmt Börne und Heine unterschied, indem er hinzufügte, daß er über ihre Entzweiung*)

*) Im Jahre 1836 lebte Börne noch und war mit Heine im Streit.

sich eben nicht wundere. Sie hätten sich beide bei der Begründung ihrer Freundschaft geirrt, indem die gleiche Abstammung, die isolirte Stellung in der Gesellschaft, eine gewisse Aehnlichkeit in der Richtung und der Art und Weise ihrer Gedanken sie zu dem Glauben veranlaßt hätten, daß sie geborne Freunde wären. Aber das, was Börne nahe am Herzen läge, sei für Heine nur Gegenstand der Satyre und des Spottes; Börne sei ganz Seele, Heine ganz Witz; das Falsche in Börne's Richtung könnte durch die Reizbarkeit seines Temperaments und die Exaltationen seines edlen Charakters gerechtfertigt werden; das Falsche bei Heine aber sei durch nichts zu rechtfertigen. — So von einem Gegenstand zum anderen übergehend, kamen wir auf die Berliner Universität.

„Unsere Universität," sagte Humboldt, „ist unstreitig eine der ersten in Europa. Sie ist reich an ausgezeichneten Lehrern, nur schade, daß bei den Deutschen Universitäten, und so auch bei der unsrigen, das Diktiren noch nicht abgekommen ist; dies tödtet jede Redekunst. Selbst Gans, der unstreitig einer der eloquentesten Lehrer ist, muß sich deshalb fortwährend unterbrechen und zwei- oder dreimal dieselbe Redensart wiederholen; ich weiß nicht, weshalb man nicht die Methode der Franzosen annimmt, die, wie Ihnen bekannt ist, sich nie darum kümmern, ob ihre Zuhörer ihre Worte nachschreiben oder nicht. Warum sieht man die Studenten immer noch wie Schüler an? Die Thatsachen können sie aus den Büchern ihrer Professoren entnehmen, alles Uebrige aber muß man nicht nachschreiben. Der den Gedanken begründende Geist, die Deduction des Professors prägen sich auch ohnedies dem Gedächtniß und der Phantasie des Zuhörers ein, sobald in dem Geiste und dem Gedanken nur irgend Schärfe vorhanden ist. Fehlt diese aber, so ist es auch kein Unglück, wenn der Student das Gehörte vergißt. Wollte man übrigens durchaus alle

Worte des Lehrers festhalten, so müßte man öffentliche Stenographen einführen, ja die Studenten selbst dürften nur die Stenographie erlernen, was ganz und gar nicht schwer ist. In Paris findet man sehr viele Stenographen unter den Studenten. Mit der Abschaffung des Diktirens würden aber die Professoren ihrer Eloquenz freien Lauf lassen können; der Gedanke würde nicht jeden Augenblick eingezwängt, unterbrochen werden, und die deutsche Gelehrten-Sprache würde dadurch mehr Leben, Action und Colorit erhalten. Dies aber würde ein Gewinn für die Sprache und selbst für die Wissenschaft werden; der Gedanke würde sich freier und klarer entwickeln."

Bei dieser Gelegenheit sprachen wir auch besonders über jeden einzelnen der berühmtesten Berliner Professoren, und Humboldt rieth mir unter Anderem auch, zu Böckh zu gehen, dessen Vorlesungen er selbst ein Jahr zuvor gehört hatte. Leider konnte ich diesen Rath jedoch nicht benutzen, aus Gründen, welche der Leser später erfahren wird.

Der große Naturforscher begnügt sich aber nicht damit, die Vorlesungen Anderer zu hören, sondern hat deren selbst gehalten. So las er im Winter 1827—1828 öffentlich für die höhere Gesellschaft Berlins (und zwar vor zwei besonderen, in großen Sälen dicht gedrängten Auditorien, über physische Geographie, welche er durch so viele Entdeckungen bereichert hat; man kann sich denken, wie diese Vorlesungen gewesen sein mögen. Bemerkenswerth dabei ist aber auch noch, daß in Deutschland, dem Lande der aristokratischen Vorurtheile, ein Baron, Kammerherr, wirklicher Geheimer Rath es nicht für zu gering achtet, öffentlicher Lehrer seiner Lieblingswissenschaft zu sein, Vorlesungen darüber zu halten, und persönlich vor einem zahlreichen Publikum das Katheder zu besteigen. Der edle Mann wollte zeigen, daß der würdige Lehrer der Wissenschaft deren wahrer Priester sei, und daß dieser Beruf so heilig sei, daß

vor seinem Glanze Ehren, Geburt, Titel, und vornehmer Stand verschwinden.

Im Gespräch mit einem Russen konnte Humboldt Rußland nicht unberührt lassen. Er sprach sehr detaillirt über das, was er von der damals zur Nivellirung der Höhen des caspischen und schwarzen Meeres bestimmten Expedition, vom Pulkowa'schen Observatorium, von den Beobachtungen über die Abweichungen der Magnetnadel ꝛc. für die Wissenschaft Alles erwartete. Humboldt ist in fast ununterbrochener Verbindung mit unserer Akademie und dem Ministerium der Volksbildung. Seine Geburt und Stellung bei Hofe sind für ihn fördernde Mittel zur Erreichung seiner hohen Zwecke, die Leiter, mittelst welcher er für die Wissenschaft das erreichen kann, was für Tieferstehende unerreichbar bleibt. Seine zahlreichen Verbindungen, seine Comunicationen mit allen Regierungen, mit allen politischen und gelehrten Celebritäten verbreiten sich über alle Theile der Welt und umfassen alle Zweige der Naturwissenschaft. So z. B. hat er den Beobachtungen über die Abweichungen der Magnetnadel durch seine Verbindungen das weiteste Feld eröffnet.*)

*) Auf seinen Antrieb hat man über den ganzen mittlern Gürtel des alten Festlandes von Lissabon bis Peking, mathematische Observatorien erbaut. Zu Anfang des Jahres 1826 schrieb nämlich Humboldt an den Herzog von Sussex, als Präsidenten der Royal Society in London einen Brief: Sur les moyens propres á perfectionner la connaissance du magnétisme terrestre par l'établissement de stations magnétiques et d'observations correspondantes. Jetzt aber ist H. Vorschlag durch die Londoner Society bereits ausgeführt, und vom Jahr 1840 an, hat die neue Reihe von Observatorien (stations) in der südlichen Halbkugel bis zu den äußersten Grenzen des südlichen Polarkreises ihre Wirksamkeit, in Verbindung mit den ältern, und denen, die man jetzt in Kanada erbaut, bereits begonnen. Und dieser über den ganzen Erdball ausgebreitete Schatz magnetischer Beobachtungen ist durch die Thätigkeit eines einzigen Menschen bewirkt worden, und dieser Eine ist Alexander von Humboldt.

Ich fragte Humboldt noch, womit er sich in diesem Augenblicke vorzugsweise beschäftige? Er antwortete mir: mit Vielerlei, aber im Herzen mit Wenigem. Am meisten bin ich jedoch mit dem Ordnen der Papiere meines verstorbenen Bruders, und der Herausgabe seiner Forschungen über die Kawi-Sprache beschäftigt."

Humboldt hatte sehr Recht; denn während er dem Andenken des berühmten Bruders die letzte Schuld abtrug, beschäftigte er sich im Herzen mit Wenigem. Dieses für ihn Wenige aber würde hingereicht haben, um das Leben mehrerer Gelehrten zu beschäftigen. So führte ihn z. B. das Werk der physischen Geographie auf die Ethnographie, diese aber auf das Erlernen von Sprachen, auf die Geschichte und so immer weiter. Zu diesem Zwecke, und um sich das Sichten der Papiere seines Bruders zu erleichtern, hatte er wahrscheinlich auch Böckh's Vorlesungen besucht. Seine unlängst herausgegebenen Forschungen über die Epoche der Entdeckung Amerika's*) beweisen aber, welchen weiten Umfang er Allem, was er unternimmt, zu geben weiß, und wie er alle Wissenschaften als Hilfsmittel zur Erläuterung seines Gegenstandes zu benutzen versteht. Unlängst erst, zu Ende 1838 enthielt ein deutsches Journal**) seine Abhandlung: „Ueber die Schwankungen der Goldproduction mit Rücksicht auf staatswirthschaftliche Probleme," welche auch in Paris in französischer Sprache erschienen ist, und in der er die Geologie und Metallurgie mit den wichtigsten staatswirthschaftlichen und finanzwissenschaftlichen Fragen in Verbindung zu bringen gewußt hat. In allen

*) Examen critique de la géographie du nouveau Continent et des progrès de l'astronomie nautique dans le XV et XVI siècles. 3 tomes. Paris 1837.

**) Deutsche Vierteljahrsschrift 1839, Heft IV.

Wissenschaften aber ist er zu Hause. — Die geistige Richtung und die Beschäftigungen Humboldt's sind indessen der Art, daß es schwer sein würde, von ihm ein vollständig abgeschlossenes und strenges Resultat seiner langjährigen gelehrten Erfahrung zu erwarten. Um so unerwarteter und angenehmer war es mir daher, aus Gretsch's „Reise-Briefen" zu erfahren, daß Humboldt jetzt mit Darstellung seines eigenen Systems unter dem einfachen, aber vielbedeutenden Titel „Kosmos" beschäftigt sei. Leider ist mir jedoch auf meine desfallsige Anfrage aus Berlin geantwortet worden: „daß Humboldt nur seine frühern Vorlesungen über physische Geographie ordnen, und unter dem obengenannten Titel herausgeben wolle."

Humboldt's Reise durch Rußland, sein Aufenthalt in Moskau ꝛc. waren ebenfalls Gegenstände unseres Gesprächs. Er gedachte mit Vergnügen, jedoch nicht ohne das ihm eigenthümliche Lächeln, der treuherzigen Gastfreundschaft Moskau's, der Soiréen, welche daselbst ihm zu Ehren gegeben wurden, und in denen es ein Jeder für seine Pflicht hielt, mit ihm in der Kreuz und Queer „von Byron oder von wichtigen Dingen" zu sprechen; auch gedachte er mehrerer ihm bekannter Personen, fragte nach Puschkin, der damals noch in der vollen Blüthe des Lebens stand, und erkundigte sich nach dessen historischen Arbeiten; ebenso nach K. K. Ilnisch (Fräulein Pawlowa) und drückte sein Bedauern aus, daß sie, nachdem sie angefangen habe, französisch zu schreiben, nun aufgehört habe, uns mit ihren vortrefflichen deutschen Uebersetzungen aus dem Russischen, Polnischen und andern Sprachen, so wie mit ihren eigenen Gedichten, zu beschenken.

Ungeachtet seiner tiefen Kenntniß vieler ausländischen Sprachen, liebt Humboldt doch vor allen seine Muttersprache die deutsche, und freut sich stets, wenn Fremde sich mit derselben beschäftigen.

Bei dieser Gelegenheit erzählte er mir eine Anekdote, welche als Beleg für die allgemeine Meinung dienen kann, daß wir Russen uns fremde Sprachen mit großer Leichtigkeit aneignen. S. S. Uwaroff befand sich in seiner Jugend gleichzeitig mit Humboldt in Wien, zur Zeit als Schiller noch lebte. — „Eines Tages, fuhr Humboldt fort, erschien in unserm Kreise ein neues Gedicht von Schiller, welches als eine Novität uns noch im Manuscripte mitgetheilt wurde. Wir geriethen Alle darüber in Entzücken, denn es war eins der besten kleinen Gedichte Schillers. Dieselbe Bedeutendheit tiefer Gedanken, dieselbe Sprache, derselbe wohlklingende, kräftige Vers. Lange Zeit circulirte dieses Gedicht in Wien unter Schillers Namen, als wir plötzlich, ich weiß nicht mehr auf welche Weise, erfuhren, daß Herr Uwaroff die Verse geschrieben habe. Sie können sich unser Erstaunen vorstellen."

Aller Details der lebendigen Unterhaltung Humboldt's kann ich mich nicht mehr erinnern, doch habe ich die Hauptsachen berichtet. Das ganze Gespräch hatte den angenehmsten Eindruck auf mich gemacht, und wird mir natürlich unvergeßlich bleiben. Die Lebendigkeit und Leutseligkeit, mit der Humboldt von den wichtigsten Dingen spricht, der leichte Anflug von Ironie, den er auf Alles wirft, über das er nicht spricht, seine große und tiefe Gelehrsamkeit, der Glanz seines Namens, sein scharfer, feiner und klarer Verstand, seine Universalität, seine Meisterschaft in Allem, worüber er nur urtheilt, — dies Alles verleiht seinem Gespräch einen besonderen Reiz, und etwas unendlich Hinreißendes.

Zu Anfang noch nicht zu gesprächig, fragte er mehr, als daß er sprach, gleichsam als ob er meine Art zu denken, und den Grad meiner Bildung erforschen wollte, später aber ergriff er, immer lebendiger werdend, den Faden des Gesprächs, ununterbrochen floß nun seine Rede, fast wie,

um ein Gleichniß des verewigten Puschkin zu gebrauchen, das Wasser aus dem Munde jener marmornen Löwen in zweifachen Strahlen, rechts und links.

Seitdem war ich noch einmal bei Humboldt, begegnete ihm später unter den Linden, und traf ihn einmal in einer Sitzung der Akademie der Wissenschaften, zwei Tage vor meiner Abreise aus Berlin, wo er mir sagte, daß er fast gleichzeitig mit mir Berlin verlassen werde, um nach Teplitz zu gehen, wohin ihn seine Pflicht als Kammerherr riefe.

Unter den Linden sah ich Humboldt stets allein, mit ziemlich schnellem und ungleichem Schritt, vorgebeugtem Kopf und gedankenvoll dahergehend. Jedes Mal, wenn ich ihn so mit gesenktem Haupte gehen sah, erschien er mir, wie eine volle, reife, unter dem Schwarm zahlloser, vollwichtiger Körner sich neigende Aehre. Besteht aber die geistige Aerndte der Menschheit in der That nicht aus solchen Aehren, wie Humboldt, und haben nicht sie allein Gewicht und Bedeutung im Kornhause Gottes?

Alexander v. Humboldt widerlegt durch sein Beispiel die Meinung, daß das eheloſe Leben das Alter der Menschen verkürze. Er ist im September 1769 geboren, mithin über 70 Jahr alt, aber noch so frisch und kräftig, daß man ihn für noch nicht 60 Jahr alt hält. In seinem ganzen Aeußern bemerkt man durchaus nichts Greisenhaftes, nichts Gebrechliches. Noch im Jahre 1838 war er abermals in Paris, reiste mit Arago nach der Normandie, und führte stets und überall das thätigste Leben. Humboldt ist zwar über 70 Jahr alt, doch bis jetzt hat sich von der neuen Generation noch nicht Einer hervorgethan, der seinen Ruhm zu verdunkeln, ja Keiner, der ihm nur nahe zu kommen vermöchte. Aber in Deutschland wie überall: les dieux s'en vont.

Zum Schluß muß ich noch den diesmal leidenschaftlichen Menzel anführen: „Humboldt sagt der deutsche

Kritiker, ist der Napoleon unter den Naturforschern, Alles hat er mit seinem stolzen Blicke gesehen, Alles erfaßt; er stand auf den Kordilleren und auf dem Altai, und von den minutiösesten, schwierigsten Barometer-Beobachtungen bis zu den kühnsten und weitesten Blicken auf das Weltall unterwarfen sich ihm alle Gebiete und alle Reiche der Natur, wie nicht zu umfassende Eroberungen.

N. Melgunoff.

II.

Novellen und Skizzen.

Abernethy, oder eine Consultation.

Der berühmte Chirurg Abernethy konnte endlich um 7 Uhr Abends, nachdem er den Tag über seine beschwerlichen Pflichten erfüllt hatte, in sein hübsches kleines Haus zurückkehren, das er in London besaß.

Während die Leute die ermüdeten Pferde abspannten, und die alte Haushälterin Sarah sich beeilte, die letzte Hand an die Zubereitung des Abendessens zu legen, zog der Doctor seinen Rock aus, hüllte sich in einen warmen Schlafrock und setzte sich, in seinem Zimmer neben einem großen Feuer vor einem Tische nieder, auf dem Papiere und Bücher lagen.

Kaum hatte sich der Hausherr in diesem Zimmer gezeigt, als ihn die seltsamsten Töne begrüßten. Ein Kauz, der auf einer Stange saß wie ein Papagei, schlug mit den Flügeln und flog auf die Achsel Abernethy's, der ihn freundlich streichelte. Unterdeß hüpfte freudig ein großer Affe im Zimmer umher und ein großer neufundländischer Hund leckte dem Herrn die Hände. Während er die Thiere mit Zucker und Fleisch fütterte, schien sich an der Uhr auf dem Kamine etwas zu bewegen; es war als rollten sich Verzierungen derselben ab wie ein langes lebendiges Band. Und wirklich es war eine prächtige Aeskulapsschlange, grün

und glänzend, gelb gefleckt, die sich von der Uhr loswand, wo sie geschlafen hatte, zu dem Doctor kam und die kleine schwarze gespaltene Zunge herausstreckte.

Abernethy hielt der Schlange einen Arm hin, um den sie sich sogleich herumschlang. „Du bist eifersüchtig, Isylla? Ob es gleich schon spät und deine Schlafzeit ist, kommst du doch noch, um dich auch liebkosen zu lassen."

Als hätte das Thier die Worte des Doctors verstanden, umschlang es darauf den Hals desselben und berührte die Lippen des Alten mit seinem dicken Kopfe, der einem Edelsteine glich, so schillerte das Licht auf den Schuppen, die ihn bedeckten.

Der Doctor unterhielt sich noch eine Zeitlang mit seiner Menagerie. Auf einmal schlug er mit dem Stocke auf den Boden und rief:

— „Jedes an seinen Platz! Ich muß arbeiten!" Hund, Vogel und Affe kehrten sogleich auf die ihnen angewiesenen Plätze zurück, nur die Schlange schien den Befehl des Herrn nicht gehört zu haben. Da pfiff Abernethy auf eine eigenthümliche Weise und sogleich richtete die Schlange den Kopf empor, küßte den Doctor noch ein Mal und schnellte sich sodann von seinem Arme auf den Kamin; dann schlang sie sich wieder um die Uhr.

Tiefe Stille herrschte in dem Zimmer, man hörte nur das Rascheln der Blätter, die Abernethy umwendete und das Kritzeln der Feder auf dem Papiere.

Eine Stunde nachher öffnete Sarah halb die Thüre und sagte:

„Der Tisch ist gedeckt und das Abendessen aufgetragen."

Abernethy war so in Gedanken versunken, daß er die Worte nicht hörte.

„Das Essen ist aufgetragen," wiederholte die würdige Frau, ohne aber mehr Aufmerksamkeit von Seiten dessen zu finden, an den sie sich wendete.

Sie ließ wieder einige Secunden vergehen und erneuerte sodann, ohne Ungeduld und ohne lauter zu sprechen, die Meldung zum dritten Male.

Abernethy schrieb noch 3 bis 4 Minuten fort, dann legte er die Feder weg, griff nach einer Klingel und bewegte dieselbe heftig.

„Soll ich denn immer auf ein Bischen Essen warten?" rief er. „Hol der Teufel die alten nachlässigen Weiber!"

Bei diesen Worten drehete er sich um und sah, daß Sarah mit einer Serviette in der Hand hinter ihm stand. Die würdige Frau versuchte es nicht, sich vor dem ungerechten Vorwurfe zu rechtfertigen, den ihr Herr machte. Sie schritt triumphirend vor ihm her. Die ganze Menagerie des Doctors folgte. Der Kauz nahm Platz auf der Stuhllehne Abernethy's; der Hund setzte sich an die rechte Seite desselben, die Schlange schlüpfte auf den Tisch und rollte sich um einen Leuchter vor einer Tasse mit Milch und Thee; der Affe dagegen sprang auf einen Stuhl und zog sogleich ein Couvert vor sich.

„Wird der Herr heute Abend wieder ausgehen?" fragte Sarah, während der Doctor mit gutem Appetit aß.

— „Ausgehen! Heut Abend! Hören Sie denn nicht, Sarah? Es gießt ja vom Himmel und der Wind rüttelt an den Fenstern. Bin ich nicht den ganzen Tag auf den Beinen gewesen?"

„Ich mache Ihnen ja täglich Vorstellungen, daß Sie Ihre Gesundheit mehr schonen sollen."

— „Wenn ich es Ihnen recht machen wollte, müßte ich nur die Kranken besuchen, die am besten bezahlen, und die Armen vernachlässigen."

„Weit entfernt, Doctor, ich habe Sie ja oft gebeten“ —

— „Ich soll mich also nur mit Lumpengesindel und Bettelvolk abgeben? Wovon soll ich denn die schweren Ausgaben meines Hauswesens bestreiten, denn, Mistreß Sarah, wenn mehr Ordnung und Sparsamkeit herrschte, müßte es weniger kosten.“

Bei diesem ungerechten Vorwurfe konnte die gute Frau eine Thräne nicht unterdrücken, die auf ihren alten Wangen herabrollte:

— „Nun weinen Sie gar! hol' der Teufel Ihre Empfindlichkeit! Nichtwahr, Sie haben ein unbedachtes Wort wieder für baare Münze gehalten und kennen mich doch schon zu lange? Soll ich zum tausendsten Male wiederholen, daß ich Sie für die verständigste und rechtschaffenste Haushälterin in den drei Königreichen halte? Mistreß Sarah Sanderson schenken Sie mir ein Glas Wein ein und lassen Sie uns Frieden schließen!“

Er hielt lächelnd sein Glas hin; die alte Frau übernahm die Flasche, trug sie fort, statt daraus das Glas zu füllen und schloß sie ein.

„Ich habe ein Glas Wein verlangt,“ sagte Abernethy.

— „Der Herr Doctor hat schon zwei getrunken; ein drittes würde ihm schädlich sein.“

„Was? Will mir eine alte Frau gute Lehre geben?“

— „Der Herr Doctor vergleicht sich wohl mit einem Wegweiser, der den Weg andeutet, aber denselben nie selbst geht?“

„Bin ich denn nicht mehr Herr in meinem eignen Hause!“ rief der alte mürrische Mann, als er sich durch seine eigenen Waffen geschlagen sah. „Schenken Sie mir ein oder verlassen Sie mein Haus. Ich verlange es, ich befehle es.“

Mistreß Sarah holte die Flasche wieder aus dem

Schranke, stellte sie vor ihren Herrn hin, machte eine tiefe Verbeugung und sagte:

„Da mich der Herr Doctor vertreibt, so verlasse ich sein Haus."

Abernethy fing an sein Glas zu füllen. Bald hielt er aber inne, gab dem Affen Wein und sagte:

„Ich muß doch gehorchen. Ich heirathete nicht, um mir meine Freiheit zu wahren, und bin nun der Sclave des eigensinnigsten Weibes, das ich kenne. Wir wollen Frieden schließen, Alte."

Er stand auf, um wieder in sein Zimmer zu gehen. Der Hund ging hinter, der Affe vor ihm; die Schlange, die zu verschiedenen Malen aus der Tasse getrunken hatte, schlüpfte auf den Teppich herunter und kroch bis an den Kamin, in dessen Wärme sie bald einschlief. Das Käuzchen hielt es für gerathen, im Speisezimmer zu bleiben und so viel als möglich zu stehlen.

„Werde ich doch endlich einmal im warmen Stübchen einen Abend bleiben können!" sprach der Arzt bei sich, indem er die Schuhe mit den goldnen Schnallen aus- und bequeme Pantoffeln anzog.

In diesem Augenblick trat ein Diener ein.

„Zwei sehr dringende Briefe sind eben abgegeben worden" sagte derselbe.

Abernethy riß die Couverte ab und las: Herr Doctor! ich bin gefährlich krank; die Aerzte, welche ich bis diesen Tag zu Rathe gezogen, verstehen meine Krankheit nicht, und ich wende mich deßhalb an Sie mit der Bitte, mich noch heute Abend zu besuchen.

John Elwes.

— „Ach, denkst Du alter Geizhals, ich würde mich durch Dich stören lassen?" murmelte Abernethy vor sich hin. „Du glaubst wohl, es sei mir unbekannt, wie Du

meinen würdigen Lehrer Hunter bezahlt hast. Ich will Dir die Lust vertreiben, mich zum Arzte zu haben."

Abernethy schrieb unten auf den Brief:

„Der Dr. Abernethy kann den Herrn Elwes nur für 50 Pfd. St. besuchen.

— „Uebergieb dies dem Diener, welcher den Brief gebracht hat."

„Es brachte ihn kein Diener, sondern eine zerlumpte alte Frau," antwortete der Bediente Abernethy's.

Der Doctor hatte unterdeß auch den zweiten Brief erbrochen, und der Inhalt desselben schien ihn sehr zu bewegen.

— „Schnell!" befahl er; „schnell die Pferde angespannt! Ich muß sogleich fort."

Er warf Pantoffeln und Schlafrock ab, fuhr rasch wieder in seinen Rock und zog die großen Schnallenschuhe wieder an.

— „Hol' der Teufel das Bedientenvolk mit der unerträglichen Langsamkeit! rief er in seiner gewöhnlichen Ungeduld aus. „Ich könnte schon bei dem armen Mädchen sein."

Er ging selbst in den Hof hinunter, trieb den Kutscher zur Eile an, sprang in den Wagen, ehe noch angespannt war und hörte nicht auf zu schelten und zu fluchen, bis es im Trabe fortging. Erst im ärmsten und ungesundesten Theil der City ließ er halten und eben so rasch wie er eingestiegen war, sprang er heraus. Er klopfte darauf ungeduldig an die Thür, und befand sich, nachdem dieselbe geöffnet worden war, in einem dunkeln Gange vor einer schmalen Treppe, auf der er mit jugendlicher Eile hinaufstieg. Ohne sich anmelden zu lassen, ohne selbst anzuklopfen, öffnete er eine kleine Thüre und in dem Stübchen bot sich seinen Augen der traurigste Anblick dar. Um ein junges, bleiches sterbendes Mädchen her, das in Krämpfen lag,

standen weinend eine alte Frau und zwei junge Mädchen, welche sich vergebens bemühten, die Leiden der Unglücklichen zu lindern. Die Ankunft des Doctors gab ihnen die Hoffnung wieder.

„Gepriesen sei Gott, der Sie sendet!" sprach die Mutter, indem sie ihre Thränen abtrocknete.

Der Doctor trat schweigend an das Bett der Kranken und warf einen flüchtigen Blick auf dieselbe. Auf seinem dicken, plumpen Gesichte sprach sich gleich darauf eine schmerzliche Ueberraschung und Besorgniß aus. Er schrieb eilig ein Recept und winkte, ihn mit der Kranken allein zu lassen. Als sein Wunsch erfüllt war, nahm er die Hand des jungen Mädchens und sagte so sanft, als es ihm möglich war:

Miß Lucy, Sie haben Sich durch Opium vergiftet!"

Sie verhüllte das Gesicht mit ihren Händen und weinte bitterlich ohne zu antworten.

— „Seit wann," fuhr er fort, „hat die Tochter des frommen Predigers Griffith die Lehren ihres Vaters vergessen? Ich habe Sie die Arbeit und Armuth mit christlicher Hoffnung und Ergebung ertragen sehen; das Unglück traf Sie, ohne Sie niederbeugen zu können; nur eine Wunde im Herzen hat Sie Ihre Pflichten gegen Gott vergessen lassen können."

„Ist der Tod nicht der Schande vorzuziehen?" antwortete das Mädchen.

„Ein junger Mann bat meine Mutter um meine Hand, und meine Mutter erlaubte mir, ihn als meinen Bräutigam anzusehen. Die Heirath hatte, wie er sagte, die Zustimmung seiner Familie. . . . Gestern aber kam der Vater Georgs und machte meiner Mutter bittre Vorwürfe über ihr lächerliches Vertrauen, wie er sich ausdrückte."

„Mein Sohn wird nie der Gatte Ihrer Tochter werden," setzte er hinzu.

„Georg befindet sich bereits auf dem Schiffe, das ihn binnen 8 Tagen nach Indien bringen soll. — Sie sehen, es bleibt mir weiter Nichts, als der Tod übrig.

— „Es blieb Ihnen noch übrig, zu mir zu kommen, mir Ihr Leid zu klagen, und auf Gott und mich zu hoffen. Wie heißt der Vater Ihres Bräutigams?"

„Sir John Elwes, Parlamentsmitglied."

— „Ach, Sir John, ich werde Sie bald zur Vernunft bringen," sprach der Doctor, indem er sich die Hände rieb. „Beruhigen Sie Sich, mein Kind. Ehe drei Monate vergehen, sollen Sie mit dem jungen Manne, den Sie beweinen, getraut sein."

Sie richtete den Kopf empor, und betrachtete ihn mit einem Blicke, in welchem Hoffnung und Mißtrauen lagen.

— „Abernethy hat nie ein Versprechen gegeben, das er nicht halten konnte," antwortete feierlich der alte Arzt. „Hoffen Sie und glauben Sie mir. Ihr Zustand ist, Gott sei Dank! nicht gefährlich. Das Opium, das Sie genommen haben, reicht nicht hin, traurige Folgen nach sich zu ziehen, und die Arznei da, die Sie einnehmen werden, wird alle Uebel, die Sie fühlen, bald entfernen. Morgen besuche ich Sie wieder. Auf Wiedersehen.

Er stieg wieder in seinen Wagen und fuhr in seine Wohnung zurück, wo er, wie gewöhnlich, von Mistreß Sarah und seiner Menagerie freundlich empfangen wurde.

Der Doctor Abernethy pflegte alle Tage von 4 Uhr früh bis zur Zeit, wenn er in das königliche Hospital St. Bartholomew ging, ärztlichen Rath zu ertheilen. Reiche und Arme fanden Zutritt zu diesen Morgenaudienzen. Man vertheilte Ordnungs-Nummern an die Ankommenden und nach diesen wurden die Wartenden vorgelassen.

Unter den Ersten, welche bei Abernethy an dem Tage nach seinem Besuche bei Miß Lucy Griffith erschienen, befand sich ein Mann von etwa siebenzig Jahren. Der Anzug

dieses Greises schien die tiefste Armuth zu verrathen, und ob er gleich sehr leidend war, kam er doch zu Fuße, wie er trotz der Kälte keinen Mantel trug.

Der Bediente Abernethy's erkannte auf dem Kopfe dieses Mannes eine alte Perücke seines Herrn, die er den Abend vorher auf die Straße geworfen hatte. Der Kranke hatte kein Bedenken getragen, dieselbe aufzusetzen, ob sie gleich viel zu weit und zu kurz war, und auf seinem Kopfe aussah, wie das Dach einer chinesischen Pagode. Der Anzug dieses seltsamen Menschen bestand in einem abgeschabten, an vielen Stellen, namentlich an den Ellenbogen ausgebesserten Frack von grobem Zeug; in einer Weste aus schottischem Plaid, kurzen Beinkleidern von braunem Sammet, blauen wollenen Strümpfen und ungeheuren Schuhen.

Er wartete geduldig, bis die Reihe vorgelassen zu werden an ihn kam. Als er bei dem Arzte eintrat, der mit seiner Zeit sehr haushälterisch umgehen mußte, warf ihm dieser barsch einige Fragen hin:

„Was haben Sie? Woran leiden Sie? Seit wann sind Sie krank?"

— „Seit 7 bis 8 Monaten, Herr Doctor, habe ich im Auge unerträgliche Schmerzen und Klopfen, und ich fürchte, die Sehkraft zu verlieren."

Abernethy untersuchte lange und aufmerksam die Stirn des Kranken.

„Sie sind ein Mann," sagte er sodann, „folglich müssen Sie Muth haben, und ich werde Ihnen deßhalb die Wahrheit nicht verbergen. Die Krankheit, an welcher Sie leiden, würde tödtlich werden, wenn man Sie nicht operirte. Ich werde Sie also operiren. Kommen Sie sogleich in das Hospital."

— „Ich muß Ihnen gestehen, Herr Doctor, daß ich immer einen großen Widerwillen gegen das Hospital gehabt

habe," antwortete der Alte zögernd. „Könnten Sie mich nicht in meiner Wohnung operiren?"

„Nein. Wenn die Operation gelingen soll, müssen die Resultate 14 Tage lang unaufhörlich durch einen Chirurgen meiner Wahl beaufsichtigt und beobachtet werden. Sie erfordert Apparate und Pflege, welche in der Wohnung eines armen Mannes, wie Sie sind, nicht herbeigeschafft werden können."

— „Ich bin allerdings arm, entgegnete der Alte mit einem seltsamen Lächeln, Ich kann aber doch versichern, daß Sie bei mir Alles finden werden, was Sie zu Ihrer Operation brauchen."

„Bringen Sie mich nicht um meine kostbare Zeit. Wollen Sie gesund werden? Ja oder Nein?"

— „Gewiß will ich gesund werden, Herr Doctor!"

„So gehen Sie fort in das Hospital, nur dort werde ich Sie operiren."

— „Und ich lasse mich nur in meiner Wohnung operiren," antwortete der eigensinnige Alte. Ich wollte besonders Ihre Meinung über meinen Zustand hören, und die habe ich nun, Gott sei Dank! Alle Chirurgen, die ich befragt habe, der gelehrte Blick, der kluge Pott, der brave Marshall, selbst der kühne Hunter zögern vor diesem äußersten Mittel. Ich werde sie zu einer Consultation zusammenberufen, und ihnen sagen, was Sie meinen."

„Zu einer Consultation? Sie armer Mann?"

— „Ja, ich". setzte heuchlerisch der Kranke hinzu. „Sie sagen Alle, der Fall ist sehr selten, merkwürdig, und für die Wissenschaft von hohem Interesse. Aus diesem Grunde werden sie handeln, als wäre ich reich. Adieu Herr Doctor."

Er wollte fortgehen. Abernethy rief ihn zurück.

„Da Sie sich vor dem Hospitale fürchten, so werde

ich Sie in meiner Wohnung operiren, wenn Sie es wollen. Sie sollen hier die nöthige Pflege finden, und ich werde Ihnen überdies nach der Heilung zwei Guineen schenken."

— „Ach Doctor, Sie möchten also gern einen Versuch mit mir machen und sehen, ob eine Operation gelingt, vor welcher die berühmtesten Wundärzte Englands zurückschrecken? Sie werden mir erlauben, daß ich lieber der Ansicht Hunter's, Marshall's, Blick's und Pott's folge. Ich mag mich nicht operiren lassen. —

Er legte einen Schilling auf den Kamin des Doctors und verbeugte sich.

„Sie haben von einer Consultation gesprochen," sagte Abernethy kalt: „ich nehme es auf mich, sie Ihnen umsonst zu verschaffen. Um 2 Uhr will ich meine geschicktesten Collegen zusammen kommen lassen und ihnen den Fall vorlegen, der in der Geschichte der Chirurgie fast ohne Beispiel sein dürfte."

— „Bedenken Sie, daß ich arm bin und diese Consultation nicht bezahlen kann."

„Ich wiederhole Ihnen, daß Sie nichts dafür bezahlen sollen."

— „Sie schwören es mir bei Ihrer Ehre?" —

„Ich gebe Ihnen mein Ehrenwort."

Der Alte lachte laut auf.

„Ich danke Ihnen, Herr Doctor; Sie sind schlau, aber noch immer nicht klug genug, um mich anzuführen. Sie verlangen 50 Pfd. St. von Sir John Elwes, um ihm Ihre Meinung über seine Krankheit zu sagen. Er aber hat Ihnen nur einen Schilling da hin gelegt, und morgen wollen Sie auf Ihre Kosten seinetwegen die Elite der Londoner Wundärzte zusammenberufen!"

„Allerdings," antwortete Abernethy ruhig. „Sir John Elwes kommen Sie heute Nachmittag um 2 Uhr

zu mir, und die Consultation, die ich Ihnen versprochen habe, soll stattfinden."

— „Umsonst, Doctor?"

„Umsonst betheuerte Abernethy."

Sir John Elwes ging fröhlich fort, und Abernethy sah ihm eine Zeitlang nach; dann sagte er:

„Heute hast Du gesiegt, morgen werde ich siegen."

Sir John Elwes, Mitglied des Parlaments, war der Sohn eines reichen Brauers in London, Namens Meggot. Dieser Brauer hatte sich leidenschaftlich in ein junges armes Mädchen verliebt, und dieselbe gegen den Willen seiner Familie geheirathet. —

Sobald sich Peppy Elwes im Besitze eines bedeutenden Vermögens sah, überließ sie sich, statt die Vergnügungen zu genießen, die ihr dasselbe verschaffen konnte, und die sie sehr lange hatte entbehren müssen, einem beispiellosen Geize, und ihr Mann bemühte sich vergebens, diese unedle Neigung zu bekämpfen und zu heilen. Sie beschränkte die Zahl des Hausgesindes, verminderte den Lohn der Leute, die sie behalten mußte, und führte eine so magere Kost im Hause ein, daß Meggot es nicht mehr wagte, seine Freunde zu sich zu bitten. Er kämpfte kräftig und muthig gegen diese Knickerei, und milderte sie auf jede mögliche Weise. Die Geburt eines Sohnes steigerte den Geiz der Frau noch mehr. Sie ging in ganz schlechter Kleidung aus, kaufte für ihre Küche verdorbenes Gemüse ein, da sie es für eine geringe Summe erhielt, und setzte ihren Sohn und ihren Mann lieber der Erkrankung aus, als daß sie ihnen kräftige und zureichende Speisen gab.

Vier Jahre nach seiner Verheirathung verbrannte sich Meggot in seiner Brauerei gefährlich am Fuße, und befahl natürlich, sogleich nach einem Arzt zu schicken. Seine Frau aber versicherte, die Wunde sei unbedeutend, und man brauche kein Geld auszugeben, um nutzlose Medicin

zu erhalten, sie würde die Wunde selbst heilen. Die Klagen, die Befehle, die Drohungen des Brauers, der sein Bett nicht verlassen konnte, von dem die Frau die Dienstleute fern hielt, brachten sie von ihrem Entschlusse nicht ab. Der Mann aber erhielt durch den Aerger das Fieber, wodurch die Wunde verschlimmert wurde, so daß Irrereden dazu trat, und nach einer schmerzvollen Woche starb der Unglückliche, ein Opfer des Geizes und Eigensinns seiner Frau.

Nun kannte der Geiz der Wittwe keine Grenzen mehr. Sie ließ ihren Mann begraben, als wäre er ein Bettler gewesen, und seine Arbeiter mußten unter einander zusammenschießen, damit er nur eine Grabschrift erhielt, welche seine Wittwe nicht bezahlen wollte. Sie schickte alle ihre Dienstleute fort, verkaufte die Brauerei, und nahm mit ihrem Sohne ihre Wohnung in einem armseligen Dachstübchen. Hier artete ihre Liebe zum Gelde in wahren Wahnsinn aus. In Folge ihrer Entbehrungen, die sie sich auferlegte, erkrankte sie, und zuletzt behauptete sie gar, der Mensch könnte leben, ohne zu essen. Sie unterwarf sich und ihren Sohn diesem diätetischen Systeme mit einer solchen Ausdauer, daß man sie eines Morgens wirklich verhungert fand. Der Sohn lag dem Tode nahe, neben ihr, entsetzlich abgemagert.

Man ernannte einen Vormund für den Knaben, der ihn in die Schule brachte, wo er sich aber wenig um die classischen Studien zu kümmern schien. Mehr sagten ihm die gymnastischen Uebungen zu, und er wurde nicht bloß ein ausgezeichneter Reiter, sondern auch ein gefürchteter Boxer. Nachdem er die Schule verlassen, gab er sich den Vergnügungen der Welt rücksichtslos hin, verschwendete einen großen Theil seines Vermögens, das ihm sein Vater hinterlassen hatte, und sah sich bald hart von seinen Gläubigern bedrängt. Da erinnerte er sich eines Oheims von mütterlicher Seite, und begab sich in ärmlicher Kleidung zu ihm, denn

dieser Oheim, der sich durch Wucher bereichert hatte, gab an Geiz der Mutter Johns nichts nach. Der junge Verschwender stellte sich, als theile er die Neigung seines Oheims, fügte sich 5 Jahre lang in das armselige Leben des Alten und erntete endlich den Lohn für seine Aufopferung. Sir Horwey Elwes vermachte sein ganzes Vermögen seinem Neffen John Meggot unter der Bedingung, daß derselbe seinen Namen und das Wappen der Familie Elwes annähme.

Seine Hinterlassenschaft betrug 250,000 Pfd. St. Sir John kam nach London zurück, ohne gegen Jemand von der großen Erbschaft zu sprechen und machte sich von seinen Schulden durch eine verhältnißmäßig kleine Summe frei. Man glaubte, er würde nun sein lustiges Leben wieder anfangen, aber er behielt vielmehr die grobe Kleidung bei, an die er sich bei seinem Oheim gewöhnt hatte, und begann ein Leben, das dem seiner Mutter und seines Oheims vollkommen gleich und würdig war. Nur ausnahmsweise machte er einmal eine große Ausgabe.

So hatte er ein Jahr lang die schönste Meute Hunde und die schönsten Equipagen in England. Als er dieselben überdrüßig war, verkaufte er sie an einen Lord, gewann dabei noch 300 Pfd. St. und schickte den einzigen Diener fort, um eine Haushälterin zu nehmen, ein Mädchen vom Dorfe, die er im Stillen heirathete, und von der er 2 Söhne bekam. Man sah ihn in den Straßen Londons zu Fuße in plumpen Schuhen umhergehen und auf dem Markte sein Vieh selbst verkaufen. Um einen Schilling handelte er eine Viertelstunde lang. Ritt er ein Mal, so schlug er, um das Schlaggeld zu vermeiden, die gefährlichsten Nebenwege ein und setzte sich lieber der Gefahr aus, den Hals zu brechen, als daß er eine Kleinigkeit Weggeld bezahlte. Sein Pferd erhielt kein andres Futter als das Gras, das er dasselbe unterwegs fressen ließ. Er selbst

kehrte in dem schlechtesten Wirthshaus ein, steckte das, was er nicht hatte auseſſen können, in die Taſche, und aß unterwegs, wenn ſich der Hunger wieder einſtellte.

Durch glückliche Speculationen, in die er ſich oft mit der größten Tollkühnheit einließ, verdreifachte er bald ſein Vermögen.

Eines Morgens begegnete er z. B. Lord Abington bei dem Wettrennen zu New-Market.

„Wenn ich geſtern nicht mein ganzes Geld im Spiel verloren hätte, ſagte der junge Herr, ſo würde ich 700 Pfd. St. für das Pferd wetten, das eben laufen ſoll.“

„Mylord,“ entgegnete Sir John, indem er zu dem Dandy trat, „hier ſind 1500 Pfd. St.; erlauben Sie mir nur den halben Antheil an dem Einſatze.“

Eine halbe Stunde darauf gab ihm Lord Abington das Darlehn und noch 300 Pfd. St. dazu zurück. Sie hatten gewonnen.

Eines Tages fiel es ihm ein, ſich in das Parlament wählen zu laſſen. Er wurde auch durch die Grafſchaft Terks gewählt ohne Mitbewerber, die das Gerücht von ſeinem ungeheuren Vermögen zurückhielt. Er rühmte ſich oft, bei ſeiner Wahl nur 6 Groſchen Koſten gehabt zu haben.

Dieſer ſeltſame Mann ſaß zwölf Jahre im Unterhauſe, und ſtand trotz ſeinem ungewöhnlichen Benehmen und ſeinem armſeligen Anzuge bei ſeinen Collegen in dem Rufe hoher Gerechtigkeitsliebe. Bei allen Streitigkeiten wählte man Sir John Elwes zum Schiedsrichter. Mehrmals trug man ihm die Peerswürde an, welche Ehre er jedoch fortwährend ausſchlug, indem er lächelnd entgegnete, er müßte dann ſeine mit Nägeln beſchlagenen Schuhe mit einer leichten Fußbekleidung vertauſchen, und goldne Schnallen tragen.

Das war der seltsame Patient, um dessentwillen der Dr. Abernethy die berühmtesten Chirurgen Londons zu einer Consultation zu sich berufen wollte.

Die erste Person, die sich zur bestimmten Stunde einfand, war Sir John Elwes selbst.

„Willkommen," rief ihm Abernethy entgegen; meine Collegen zeichnen sich nicht eben durch Pünktlichkeit aus, und ich will ihre gewöhnliche Nachlässigkeit benutzen, um einige Maaßregeln mit Ihnen zu nehmen; Sie müssen die Berathung, welche erfolgen wird, mit anhören; Sie müssen dieselbe deutlich, ganz und ohne Rücksicht vernehmen, so daß Sie vollständig erfahren, was meine Collegen von Ihrem Zustande denken. Sie begeben sich also in dieses kleine Zimmer neben dem meinigen. Wenn Sie sich an die Thüre stellen, die ich halb offen lassen werde, können Sie Alles hören, was die Aerzte sagen, die ich berufen habe, um ihre Meinung über Ihre Krankheit auszusprechen. Nach Beendigung der Consultation zeigen Sie mir sodann an, wozu Sie sich entschließen.

Sir John Elwes setzte sich in dem kleinen Nebenzimmer nieder, und die Chirurgen kamen allmählig an. Als sie alle versammelt waren, sagte Abernethy:

„Ich habe Sie ersucht, zu mir zu kommen, ohne Ihnen die Gründe anzugeben, welche mich dazu vermochten. Es handelt sich um Sir John Elwes."

Bei diesem Namen erhob sich ein Murmeln der Ueberraschung und der Unzufriedenheit.

„Ich weiß es," fuhr Abernethy fort, Sir John hat sich Mancherlei gegen Sie zu Schulden kommen lassen, mir aber aufgetragen, Alles wieder gut zu machen. Er hat Ihre Consultation nur mit einer Guinee bezahlt, hier sind für jeden von Ihnen für Ihre bisherigen Bemühungen 25 Pfd. St., die ich Ihnen in seinem Namen

übergebe. — Abernethy zahlte wirklich den Aerzten diese Summe aus.

„Jetzt, meine verehrten Collegen, lassen Sie uns die Berathung über den Kranken beginnen. Was meinen Sie, mein würdiger und gelehrter Freund Blick?"

Elwes hat eine anschwellbare Blutgeschwulst auf dem Auge. Die Krankheit ist tödtlich, wenn man die Pulsader nicht zu unterbinden versucht, antwortete Blick. Welche Erfahrung ich aber auch in meiner Kunst habe, so möchte ich doch diese Operation nicht wagen, weil ich fürchten müßte, daß der Patient mir unter der Hand stürbe."

„Und wenn die Operation nicht gemacht wird?"

„So wird der Patient ohnfehlbar ebenfalls bald sterben. Das Klopfen der Ader hat bereits die Knochenwand in der Augenhöhle zerdrückt."

„Und Ihre Meinung, mein würdiger Freund Hunter?"

„Ich schließe mich ganz der Ansicht Blick's an."

„Sie ist auch die meinige," setzte Marshall hinzu.

„Ich habe bereits bei meiner ersten Consultation mich auf ähnliche Weise ausgesprochen," sagte Pott mit seiner ernsten und feierlichen Stimme.

„Sie meinen also, daß der Chirurg, welcher versuchte, die Schlagader zu unterbinden. . . ."

„Sich der Gefahr aussetzt, den Kranken unter seiner Hand sterben zu sehen, und deßhalb seinen Ruf wagt. Selbst der Erfolg würde ein solches Wagniß nicht rechtfertigen, denn man müßte den, welcher die Operation unternähme, der größten Leichtfertigkeit anklagen."

„Und doch kann der Kranke nicht lange mehr leben, nicht wahr?" fragte Abernethy.

— „Der Tod kann ihn morgen, er kann ihn heute schon ereilen."

„Hier sind 50 Pfund für jeden von Ihnen, meine

werthen Collegen, Sir John Elwes will diese Ihre zweite Consultation noch besser bezahlen, als die erste." —

Die Aerzte entfernten sich, und Abernethy ging zu Sir John Elwes zurück, den er ganz bleich und in einem Zustande der Verzweiflung fand, den der Leser wohl leicht begreifen wird.

„Ich werde Ihnen 50 Pfd. St. für den Besuch geben; Doctor, wie Sie es verlangt haben," sagte Sir John Elwes, freilich mit einem schmerzlichen Seufzer.

„Damit bin ich jetzt nicht mehr zufrieden," antwortete Abernethy schadenfroh lächelnd.

Sir John seufzte noch tiefer und schmerzlicher.

„Ich will Ihnen das Geld erstatten, das Sie in meinem Namen jedem der Aerzte zahlten, die Theil an der Consultation nahmen, ob Sie es gleich ohne meine Einwilligung thaten."

Abernethy schlug ruhig die Hände über die Brust zusammen und sah den Geizigen gerade ins Gesicht.

„Sie glauben also, sagte er, ich würde um einiger hundert Pfund willen, gegen den Rath des großen Blick, meines alten Lehrers, und der berühmtesten meiner Collegen, meinen großen chirurgischen Ruf auf's Spiel setzen?"

„Was verlangen Sie von mir," fragte Sir John in großer Angst.

„Das," was ich durch die kühne Operation, welche ich wagen werde, wirklich verdiene."

„Und was verdienen Sie dadurch?" fragte Sir John, der fast ohnmächtig wurde.

„Selbst der Erfolg wird mich, wie sie gehört haben, nicht rechtfertigen. Die Operation wird das Vertrauen auf meine Vorsicht erschüttern. Man wird mich einen Charlatan nennen, der mit der Kunst spielt, wie ein Taschenspieler mit Würfeln und Karten."

„In des Himmels Namen sprechen Sie!"

„Ich verlange zwei tausend Pfund für die Operation.“

Sir John Elwes legte die Hände verzweifelnd an die Stirn.

„Nehmen Sie sich in Acht,“ unterbrach ihn Abernethy kalt, „eine solche Aufregung kann Ihnen höchst verderblich werden; es kann die bereits so ausgedehnte Ader zerreißen.“

„Nie, nie gebe ich eine solche Summe!“

„Ich verlange 8000 Pfund St.,“ fiel Abernethy ein.

„Sie mißbrauchen meine Lage auf eine nicht zu rechtfertigende Weise.“

Ich unternehme jetzt die Operation nur für 10000 Pfd. St.

Sir John dachte einen Augenblick nach.

„Nun wohl,“ entgegnete er sodann, „ich nehme ihre Bedingungen an. Mein Gut in Devonshire ist 6000 Pfd. St. werth, ich gebe Ihnen dies.

„Und 4000 Pfd. fügen Sie in Banknoten hinzu.“

„O nein, 6000 ist vollkommen genug; bringen Sie mich nicht um, nöthigen Sie mich nicht, mein Leben zu verfluchen.“

„Jetzt verlange ich 11000 Pfd.,“ antwortete der unerbittliche Arzt?“

„Sir John winkte ihm zu schweigen, und gab durch Zeichen zu verstehen, daß er in diese übermäßig hohe Forderung willige.“

„Sie geben mir also Ihr Ehrenwort, mir 10000 Pfd. St. zu zahlen, wenn ich Sie geheilt habe?“

— Ich werde eine Urkunde darüber ausfertigen lassen.“

Ihr Wort genügt mir, Sir John Elwes. Ich weiß, daß Ihre Redlichkeit selbst noch größer ist, als Ihre Geldliebe; jetzt gehen Sie zu Hause; in einer Stunde werde ich zu Ihnen kommen und die Operation vornehmen. Bis dahin wollen wir zu Gott beten, daß seine göttliche Gnade

und Barmherzigkeit uns beistehe," setzte er feierlich und im Tone ächter Frömmigkeit hinzu.

Eine Stunde später begab er sich wirklich in die Wohnung des berühmten geizigen Elwes. Zwei seiner geschicktesten Schüler begleiteten ihn.

Zuerst fing er an aus dem häßlichen Loche ein für den Kranken passendes Zimmer machen zu lassen; er verlangte, daß man ein bequemes Bett und weiche Matratzen kaufe; er ließ die unreinen Lumpen, auf welchen der Geizige schlief, durch neues Bettzeug ersetzen; er bestand selbst darauf, daß die verklebten Fenster vollständige Glasscheiben erhielten, und endlich mußte man den halbverfaulten Fußboden mit einem zwar nicht kostbaren, aber doch warmen und reichen Teppiche belegen. Nachdem alle diese Vorbereitungen beendigt waren, kniete er nach seiner frommen Gewohnheit vor der Operation nieder und betete; dann stand er auf und ging kühn an's Werk. Fünfundzwanzig Minuten lang erduldete Sir John Elwes die grausamsten Schmerzen, ohne eine Klage entschlüpfen zu lassen.

Nach dieser Zeit sagte Abernethy zu ihm:

„Nun schütze uns Gott! die Operation ist beendigt, und Sie sind gerettet, wenn kein Unfall eintritt, der nicht vorauszusehen ist."

Es trat kein solcher Unfall ein, und zwei Monate später saß Sir John Elwes im Unterhause vollkommen geheilt, und im Stande, mit seiner Stentorstimme, wie sonst, die stürmische Discussion zu leiten.

Einige Zeit darauf sah man in dem Hause des Doctors Abernethy einen mit Lumpen bekleideten Mann erscheinen, der nachlässig unter dem Arme ein Portefeuille hielt und wartete, daß die Reihe an ihn komme, Einlaß zu dem berühmten Arzte zu finden. Endlich kam die Reihe an ihn, und Abernethy erkannte Sir John Elwes.

„Ich komme, um Ihnen die 10000 Pfd. St. zu zahlen, die ich Ihnen schuldig bin," sagte er ruhig. Hier ist ein vollständig beglaubigter Contract, der Ihnen den Besitz meines Gutes in Devonshire sichert — das Uebrige in Banknoten, wie Sie es verlangten. —

„Ich werde Ihnen Quittung darüber geben, Herr Elwes."

„Pfui, unter Leuten wie wir solche Vorsichtsmaaßregeln!" unterbrach ihn der Alte mit einer edlen Geberde. Leben Sie wohl, Doctor, ich danke Ihnen und grolle nicht."

„Einen Augenblick!" entgegnete Abernethy, „nur noch einen Augenblick. Wie viel geben Sie Ihrem Sohne Georg, wenn er sich verheirathet?

„Nichts. Als Sohn eines Mannes, der Millionen besitzt, wird er leicht eine Frau bekommen."

„Würden Sie ein Mädchen, daß Ihrem Sohne so viel brächte, als Sie mir eben bezahlt haben, als Schwiegertochter annehmen?"

Ja, wenn das Mädchen sanft, gut erzogen und nicht so albern wäre, ihren Schwiegervater zu verachten."

Steigen Sie mit in meinen Wagen. Ich werde Sie zu derjenigen fahren, welche ich Ihnen zur Schwiegertochter geben will.

Sie stiegen in den Wagen des Doctors und gelangten vor das Haus von ärmlichem Ansehen. Abernethy stieg aus, ging vor Sir John Elwes her die steile schmale Treppe hinauf, Elwes folgte keuchend und fluchend. Oben öffnete der Doctor ein kleines Stübchen, in welchem zwei junge Mädchen neben ihrer Mutter saßen und arbeiteten. Neben ihnen stand ein Mann von etwa funfzig Jahren, der für einen Advocaten copirte. — „Herr," sagte Abernethy, indem er achtungsvoll grüßte, „Sir John Elwes,

Parlamentsmitglied, wünscht die Ehre zu haben, Sie so wie Ihre Frau um die Hand Ihrer ältern Tochter Lucy für seinen Sohn Georg zu bitten."

Sir John Elwes sah Abernethy unwillig an. Und die Mitgift? fragte er, die Mitgift?

„Die Mitgift ist eine unbedeutende Nebensache, wenn der Bräutigam so reich, und die Braut so schön ist," antwortete Abernethy. „Ich nehme sie über mich. Miß Lucy ist zu sehr meine Freundin, als daß sie eine Kleinigkeit von mir verschmähen sollte. Halten Sie, Sir John, das, was Sie für meine letzte Consultation bezahlten, zur Mitgift für Miß Lucy für hinreichend?

„Ich nehme das an. Mein Sohn kann dem Mädchen den Brautring geben. Wo aber soll die Hochzeit gefeiert werden? denn mir scheint keiner der beiden Schwiegerväter eine zu einem solchen Feste passende Wohnung zu haben," setzte Sir John Elwes dazu, indem er sich in dem Stübchen der armen Leute umsah. „Auf dem Gute in Devonshire, das die jungen Leute von nun an mit ihrem Vater, ihrer Mutter und dem jungen Mädchen da bewohnen werden; das, wie ich hoffe, auch bald einen Mann finden wird."

„Sie statten auch diese aus?"

„Vielleicht Sir John," antwortete Abernethy, „wenn Sie wieder krank werden sollten."

Drei Wochen später wurde die Hochzeit wirklich auf dem Gute in Devonshire gefeiert. Abernethy brachte in seinem Wagen den alten Elwes dahin, der sich zu diesem Feste einen neuen Anzug machen ließ, denselben aber nach seiner Rückkehr nach London wieder verkaufte, und von seiner geizigen Gewohnheit nicht abließ. Das Glück der Ehe bewirkte die Genesung Lucy's, die Mistreß Georg Elwes geworden, und gab ihren so bleichen

Wangen die ganze Frische und die blühende Röthe ihrer 16 Jahre zurück. Der alte Sir John Elwes aber trieb seinen Geiz noch weiter als vorher, denn er konnte die Summe nicht vergessen, welche Dr. Abernethy ihm so geschickt abgelockt hatte.

Irdisches Elend praktischer Aerzte.

(Aus Kornfegers [Dr. Siebert in Bamberg] humoristischen Reisen 1841. 2tes Bändchen.)

In einem der niedlichen petites maisons, ich weiß nicht mehr genau, ob in Bicêtre, Bedlam oder Baireuth, beobachtete ich zwei Männer, die man wegen ihres friedlichen Benehmens zusammenwohnen ließ. Sie geriethen während ihrer unausgesetzten wichtigen Mittheilungen niemals in Streit, und man bemerkte nur einige Ungeduld beim Andern, wenn der Eine zu lange sprach, und jenen nicht zu Worte kommen ließ. Der Eine litt an Gallensteinen und hatte schwarze Gelbsucht; man sah an seiner Kleidung Spuren von ehemaliger großer Eleganz, und um den Hals trug er ein von blauem Papier ausgeschnittenes Ehrenkreuz. Der Andere wurde von der Milzsucht geplagt, hatte ein erdfahles Gesicht, und seine Kleidung verrieth den Cyniker. Man wußte weiter Nichts von ihnen, als daß sie in ihrem Beruf erkrankt und verrückt wurden, und nannte den Einen Mr. Angrily, den Andern Mr. Crackt. Der Wärter erlaubte mir, meinen Platz an der Beobachtungsritze zu nehmen, wo ich mir denn auch folgendes Gespräch zu Pa-

pier brachte. Mr. A. Bei welchem Kapitel unsrer vergangenen Freuden blieben wir doch stehen? Ich glaube beim „Ueberlandfahren."

Mr. C. Ich ging stets zu Fuß, und hielt es zuträglicher für meine Gesundheit.

A. Ich liebte die passive Bewegung, das bekam mir sehr wohl.

C. Ja, man siehts uns Beiden an. — Mit Vergnügen erinnere ich mich noch einer gewissen Haide, welche stets von einem angenehmen Sausewind bestrichen wurde.— Rechts lag der „Rohrbach," trüb, schweigsam, zeugenlos zum stillen Mord geschaffen; links schöner Moorgrund, in dessen wellenlosem Grabe mancher seinem Herrn entflohene Stiefel sanft ruhte; in der Mitte eigentlich kein Weg, sondern eine in die Länge gezogene Reihe von Pfützen — wie man auf dem Theater blanke Metallplatten auf Schnüre reiht — über welche mich in gleichmäßig wiederholten Sprüngen ein Springstock trug, so daß ich von Weitem einer Heuschrecke, in der Nähe einem Känguruh glich. Ich wurde an einem bewegten Apriltage, wo lächerlicher Sonnenschein mit Regen, Schnee und Graupeln die variablen Lebensreize angenehm fühlbar machten, zu einem eingeklemmten Bruche auf eine zwei Stunden entlegene Einöde geholt. Ich blickte zu lange nach Nordwest, und der ungefällige Wind machte meine Augen thränend, und entzündete die Bindehaut, da blickte ich rechts und der neckische Zufall schmiß mir ein großes Insect ins Auge. —

A. — „subito oculis objicitur monstrum." —

C. Ich kam blind an, untersuchte den Kranken und ordnete blind meine Operationsinstrumente. Nach langem Wasserüberschlagen bekam ich das Augenlicht wieder, aber mittlerweile ging der Bruch von selbst zurück, und man entließ mich als überflüssige Person.

A. Das sind kleine Freuden, und meine Erinnerungen geben kolossalere. Denken Sie sich ein starkes, vorangegangenes Souper, bei welchem uns Ermunterung, eigener Wille und Eis-Champagner scharf zusetzten. Um Ein Uhr nimmt Sie das Bett eher als ein pralles Felleisen, denn als einen freibeweglichen Menschen auf. Um zwei Uhr entsteht aber folgendes Gespräch mit dem wachen Bedienten, dem ein handfester Expresse secundirt:

*) Mane! piger, stertis? Surge, inquit; eja
Surge! Negas. — Instat—Surge, inquit: non queo—surge.

Damit meinten die beiden Unholde: Stehn Sie gefälligst auf, Sie sollen schleunigst nach Schloß . . . zu einer Kreißenden. Es ist grimmig kalt. Ohne deutliches Bewußtsein packen Sie nun statt des richtigen Apparats das Trepanations-Etui ein, setzen statt der Pelzkappe einen engen Filzhut auf, der unterwegs Ihnen die Wahl läßt, entweder den kranken Kopf bis zum rasendsten Schmerz einzuklemmen, oder erfrieren zu lassen; statt der Pelzstiefel werden die gestrigen Salonstiefel angezogen, und in dem eleganten Wagen ist kein Heu, um die Füße darein zu stecken; ein Glacé-Handschuh zappelt am rechten Daumen, der andere suchte schon gestern das Weite, eine zweckmäßigere Bekleidung fällt Ihnen nicht ein; die fatale Mode halset Ihnen einen Bournouß auf, und während Sie den Oberleib darein wickeln, frieren die Beine unsäglich; der Mackintosch ist so steif, daß Sie bei jeder Bewegung von erkältendem Steifleinen, Disteln oder Strohmatten angefächelt zu werden wähnen, und überdieß erlaubt er nicht, daß sich etwas Wärmendes an den Körper anlehne, Alles steht ab wie gefrorene Wäsche, und

---

*) Früh noch schnarchst Du, o Fauler! So willst Du wohl gar nicht aufstehen?
Auf! Magst nicht? Ei, so eile! Ich kann nicht. Frisch! Mußt aufstehn.

Sie frieren ganz erbarmlich. Von den holperigen gefrorenen Wegen, vom Irrefahren, vom Einschlafen des Kutschers u. s. w. will ich nicht sprechen, denn das sind verbrauchte Freuden, die wir aus gutem Herkommen uns stillschweigend gefallen lassen. Endlich hält der Wagen still — die Füße und Hände sind erstarrt, der Bauch schüttert wie der Mehlbeutel in der Mühle, der Kopf schmerzt fürchterlich, und ein verheißendes Reißen nimmt die rechte Schläfen-, Ohren- und Wangenpartie ein, der Magen spricht auch fatale Auflehnungsformeln in den Sturm der beunruhigten Provinzen. Kutscher und Bote sprechen seltsam verworrenes Zeug auf dem Bock, worunter viel „Kreuzdonnerwetter," man spricht aus dem Wagen und steht — „stare loco nescit et tremit artus" — steht auf einer überschwemmten Wiese mit dünner Eisdecke, der Wagen hat zweideutigen Grund, und die eingebrochenen Eisstückchen schwimmen langsam um die Axen herum. Der Expresse ist einen andern Weg hergegangen, und wußte das nicht. Man kehrt um, und gelangt endlich nach neuem 6 stündigen Umweg am Ziele der Reise an. Der Portier schluchzt, die Bettler an der Hausthür schluchzen, die Mägde schluchzen, die Bedienten schluchzen — kein Mensch giebt Antwort — der Gemahl ist abgereist und hinterließ dem Hofmeister die Kinder, dem Herrn Doctor seine bittren Gefühle, über dessen Saumseligkeit merken zu lassen. Der Hofmeister ist indignirt und schluchzt, die Herren Junker machen feindselige Gesichter und schluchzen. Die Kammerjungfer geht grob vorbei, murmelt etwas Boshaftes und schluchzt. Die unglückselige Kranke hat sich längst verblutet und schluchzt nicht mehr. —

C. „Zähl' deinen Weg nach Seufzern, geh, ich wills nach Schluchzen." (Shakespeare.)

A. Kein Mensch hört eine Entschuldigung an; der Bote, welcher Zeugniß hätte geben können, ist schon beim ersten Vorwerk abgestiegen, und — ins Wirthshaus ge-

gangen. Man ist selbst erschüttert, und bekömmt nicht einmal eine Erfrischung. Das sind die Folgen des „periculosae plenum opus aleae.“

C. Schrecklich, schrecklich! aber wahr. Dies kömmt, wie Othello sagt, dabei heraus, wenn man in Eile ist.

„Wenn wir uns übereilen, dann verhängt
Solch stechende Seuche über uns das Schicksal.“

In diesem Betreff hätte ich Manches mitzutheilen, doch hat es so tragischen Hochdruck nicht; zum Exempel: in einem eine Stunde entfernten Dorfe den Dessault'schen Verband mit einer 48 Ellen langen Binde anlegen. Im Nachhausegehen glauben Sie immer, es keuche, huste, rufe Etwas hinten nach; es ist düster und bänglich; ein zweideutiger Hund schnoppert behaglich an Ihren Waden; Sie laufen; so bald Sie an Ihrer Hausthür angekommen sind, und haben den Drücker gerade gefällt — da erreicht Sie außer Athem ein nachgeschickter Läufer, der jetzt nicht mehr zweideutige Hund wedelt, und der Verfolger keucht: „kaum waren Sie zum Hause hinaus, da baumelten die Binden halb oben halb unten herunter, es ist Alles zwergs und gangelt nur so.“

A. — „Felices ter et amplius quos irrupta tenet copula.“

C. Das heißt zu deutsch: Man läuft zurück, und fängt von Neuem an zu wickeln.

A. Charmant. Warum wandten Sie keinen Gipsverband an?

C. Weil es in dem Neste keinen Gips giebt.

A. So gebrauchen Sie Kleister.

C. Kleister genug, aber gerade den ich brauchen kann, finde ich nicht.

A. Warum nehmen Sie nicht gewässerte Pappeschienen?

C. Wozu die Folter der Möglichkeiten zu meiner Folter der Wirklichkeit; es giebt an solchen Orten nichts

als Kalender, und diese sind in Fliespapier gebunden — lauter hinkende Boten von Straßburg.

A. Dann kann ich Ihnen nicht helfen. So wenig als Sie mir, wenn ich Nachts ein Uhr in einem Dorfe ankomme, um eine Knochenoperation zu machen; der zur Assistenz bestimmte Chirurg ist nicht da, und wohnt 2 Stunden weit; im Hause des Kranken, dem die Splitter Höllenqualen bereiten, giebts kein Stückchen Heftpflaster, keine Charpie, keine Compresse, keine Binde, keinen Schwamm, nichts als eine barbarische Hitze, viele jammernde und schmuzige Leute, eine harte Bank und unzählige Fliegen. Sie schicken nach dem Chirurgen, und können nichts thun, als sich in den Wagen legen, und so gut es geht, schlummern, obwohl auch dies vereitelt wird, indem der Ortswächter Ihnen zu Ehren jede Stunde vor dem Chaisenschlag verkündet, und die übermäßig fleißigen Dreschtennen sich allgemach nach und nach um Ihre Ohren herum regen, die familiären Hähne mit ihren Frühhymnen auf dem Imperial des Wagens gar nicht zu rechnen. Der in ein gleichtönendes Gesumme sich verlierende Tumult wiegt endlich nach 4 Uhr in unruhigen Schlummer, aber um 5 Uhr reißt der Knecht den Schlag auf.

„Exurgitque facem attollens atque intonat ore.“

Der Assistent ist angelangt, und hat in der Eile Alles vergessen. Man schneidet den Leuten die Tücher — lauter Baumwolle — zusammen, und verbindet so gut es geht; den Schwamm vertritt ein schmuziges Schnupftuch, das Heftpflaster Baumwachs. Man ist fertig und geht in das vom Chirurgen lebhaft empfohlene Wirthshaus. Gerade wurde dieses verlassen von zehn heißhungerigen und Alles aufzehrenden Jägern; von Kaffe, Thee oder Bouillon ist gar keine Rede. Die Wurst- und Schinkenüberbleibsel locken nicht zum Genuß.

At subito, horrifico lapsu de montibus adsunt
Diripiuntque dapes; contactuque omnia foedant
Immundo; tum vox tetrum dira inter odorem.
Virg.

Das heißt zu deutsch: Sie aßen das Beste, und was sie nicht essen konnten, steckten sie ein; das Schlechte nur ließen sie liegen.

C. Wie wird mir Mr. Angrily? Ich erinnere mich noch des grausenhaftesten Spuks, der mich auf drei Jahre um alle Praxis brachte: Zwanzigmal aus unsinnig geheizten Stuben in die unsinnige Winterkälte von 22°, von einem Pol der Temperatur zum andern geschleudert zu werden, was ist das? meine Haut zog sich trotz einer Gans zwanzigmal zusammen, daß sie mir zu enge wurde, und erweiterte sich zwanzigmal wie der Bauch eines Benedictiners, daß ich darin zu klein wurde. Was sagte da mein Nervensystem dazu?

A. Es schwieg.

C. Ganz richtig, denn ich fiel endlich an einem Krankenbett in Ohnmacht, und die ganze Stadt sagte, ich sei besoffen gewesen.

A. — „in mediis conatibus aegri
Succidimus; — non lingua valet, non corpore notae
Sufficiunt vires, — nec vox, nec verba sequuntur.*)
Virg.

Muth gefaßt, Mr. Crackt! sind wir in unsern Mauern nicht freie Leute? darf uns Jemand incommodiren, darf uns Jemand um Hilfe rufen? wie glücklich sind wir, uns endlich ungestört recht satt ärgern zu können. Wie manchen Fluch mußt' ich sonst unterdrücken. —

---

*) Trotz allem Bestreben in Ohnmacht
Sinken wir, schnell nun stocket die Zung' und alle gewohnten
Kräfte versagen, es folgte kein Laut, kein einziges Wörtlein.

C. Ja, freundlich sein und lieblich grüßen, wenn der häßliche Februar aus der Brust in den Kopf stieg.

A. Sanft lächeln, wenn die grüne Galle im Gaumen saß.

C. Mich rechtfertigen müssen bei Solchen, die mir kniend Abbitte zu thun schuldig waren.

A. Ich fluche nicht mehr, weil ich jetzt fluchen darf, ich segne die Freiheit fluchen zu können.

C. Aber bester Mr. Angrily! vergeßt im Wonnegefühl unser Tagwerk nicht, fahret mit den Memoiren fort, der Genius der Geschichte harrt.

A. Wohlan! —

Wenn man mit zwei andern Aerzten gemeinschaftlich einen sehr schwierigen Krankheitsfall behandelt. Ueber Nacht gewinnt man eine klare Ansicht davon, und eilt, die entsprechende Behandlung im Consilium vorzuschlagen. Man wird aber bereits mit der Nachricht der Besserung begrüßt, denn gestern Abend betrat der Ordinarius aus eignem Antrieb schon denselben Weg.

C. Vortrefflich! Und Ruhm und Lohn sind wie billig, dem Andern, und Sie —

A. sind mindestens ein Esel.

C. „Scire tuum nihil est, nisi te sciat alter“

Persius.

Aber was sagen Ihre Nerven zu der Art, wie ein Fischweib seine Meinung über Sie darlegt, wenn Sie die Genesung ihres Mannes versprachen, und der rauhe März und die fatale Krankheitsconstitution nehmen ihn dennoch mit fort?

A. „Man hört ein lautes Dräu'n, verworfenen Schimpf,
Lautschreiende Schmach in niedrer Sprache,
Bis man betäubt stillschweigend geht von dannen.“

Dryden.

C. Wie fühlen Sie sich, wenn Sie des Morgens allenthalben Gesichter bekommen, weil Alles mißlang, zu Hause Gesichter bekommen, weil Sie der Familie nicht zu Gefallen lebten, in dem Clubb Gesichter bekommen, weil Sie einer herrschenden Meinung widersprechen, und überdieß unverschämtes Glück im Whist haben?

A. Ich schärf' der Augen und des Rückens Pfeile
Und ball' als Igel oder Stachelschwein
Mich fest in mich zusammen, ohn' Empfindsamkeit,
Steh' ich als Macht allein, die Jedem und
Mir selbst verderblich.
„Das will ich thun, eh sich der Vorsatz abkühlt; —
Mir nicht Gesichter mehr."

Macb.

Nun stellen Sie sich vor, Sie liebten die Kinder.

C. Unmöglich!

A. So schmeichelten Sie ihnen nur der Eltern wegen, klopfen auf die Wangen, tätscheln und streicheln endlich über den Scheitel.

C. Halten Sie ein!

A. Ihre Hand gleitet über einen in saftiger Frühlingsblüthe stehenden, belebten Grindkopf, von dem Sie noch nichts wußten.

C. Weh mir — die schreckliche Tinea!

A. „Die, gleich der Kröte, giftig und abscheulich
Trägt auf dem Haupte köstliche Juwelen."

Shakesp.

Es wird hinlänglich sein der Elemente Tücke summarisch abzuhandeln.

Wenn Ihre Füße außer des Körpers Last zu tragen, auch noch eine Last — in schweren Pfunden anklebenden Lehm und Straßenkoth — zu heben und mit fortzuschleifen verdammt sind.

C. 'ne läppsche Elendssumme
neu zugesetzt am Fuße deiner Rechnung.

Dryden.

A, Wenn Sie vom Staubwirbel wie ein Müller einpudert werden, und die Feuchtigkeit der Augen, wie feuchte Liebesworte auf dem Papiere, von der Erde Streusand austrocknet sind

C. „— und jegliches Atom, sein unbestreitbar Recht zum Tanz behauptend, würd' eine Welt von Staube bilden."

Young, Nachtg.

A. Wenn Sie in engen Stiefeln durch Percussion vermittelst der Pflastersteine eine Radicalcur Ihrer Hühneraugen vornehmen.

C. „— Segetem ab radicibus imis expulsam eruëret."

Virg.

A. Wenn Sie endlich einmal Muse haben, und die Elemente günstig sind, einen erheiternden Spaziergang auf den Berg zu machen. Sie weiden sich an dem frischen Grün der Bäume und Gräser, dem Gelb der Saaten, dem Blau der Flüsse und Seen, dem Violett der Berge, dem Schwarz der Erde; aber neben Ihnen steht ein Begleiter, der Sie eingeholt hat, und spricht von dem Grün seiner Stühle, von dem Gelb seines Auswurfs, von dem Blau seiner Ringe um die Augen, von dem Violett der Fingernägel, von dem Schwarz des Erbrochenen; er fängt mit der Preßhaftigkeit des Kopfes an, und endigt mit — nein, er endigt niemals.

C. „Morborum quoque te causas et signa docebo."

Virg.

Das heißt, dem Manne kann geholfen werden.

A. Ich bitte Mr. Tract, nichts Gewaltsames — kein Dementi - - niemals aus der Rolle fallen. Ich denke dann stets, Süßer Beruf, wenn ich Dich betrachte!

C. „O rus, quando te adspiceam.“

Lassen Sie Landleben, Gegend und Beruf, Mr. Angrily! Bedenken Sie, meine Milz dürstet und geberdet sich schlimm, wie ihr Anderes als gewohnte Kost geboten wird; Aerger hält sie noch einigermaaßen in Thätigkeit.

Trefflich, wenn drei große Operationen nacheinander schlimm ausfielen; wie erhöht das den Ruf, wie erweitert sich das Vertrauen?!

A. „Drei Seelen reich lebt er, sie zu verderben.“

C. Wenn es bei einer Operation aus sechs Arterien zu gleicher Zeit sauset, die Brille verdunkelt, die Pincette faßt nicht, und dem Operateur kommt ein unwiderstehliches Niesen an;

NB. Das Subject darf nicht viel Blut verlieren.

A. „Da keucht vergebens hinterdrein die Zeit.“

Johnson.

C. Eines Hornhautmessers Spitze bricht gleich bei dem Einstiche ab.

A. Heu prisca fides!

C. Warum sagen Sie nicht: nusquam tuta fides? Doch steige höher bilis mascula splendens!

Wenn Sie einen Polypen ausziehen wollen, und fahren ein Dutzendmal hinein, zwicken zusammen, drehen sachte und glitschen leicht heraus. Die Zange aber bringt gar nichts — trotz fleißigem Betragen — gar nichts heraus.

A. „ — nec forceps certa sede manet.“

Hor.

C. Wenn man Einem zu Tode aderlassen muß, um das Leben zu erhalten.

A. Et propter vitam vivendi perdere causas.“

Doch schonen Sie sich, Ihre Züge werden aschfarbig.

C. Keineswegs, das ist meiner Mühe Morgengrau. Ich ärgere mich kaum hinlänglich — ha, ha, ha — ich lache Beschwörungsformeln meinem Genius zu.

Was sagen Sie, wenn es Ihnen durchaus nicht gelingt, bei einem kleinen Kinde die richtige Dosis Brechweinstein zu treffen? entweder geben Sie zu wenig, und die ganze Haushaltung wartet stundenlang vergeblich auf den Effect, oder das Kindchen fängt heillos zu erbrechen und zu laxiren zu gleicher Zeit an.

A. „— exspectat, dum defluat amnis; at ille
Labitur et labetur."

Jedenfalls kommen Sie in den Geruch, Ihre Sache nicht zu verstehen, daher merken Sie sich:

„— ist's minder oder mehr — sei's nur so viel,
Es leichter oder schwerer an Gewicht
Zu machen, um ein armes Zwanzigtheil
Von einem Scrupel, ha wenn sich die Wagschal'
Nur um die Breite eines Haares neigt,
So stirbst Du!"

Kaufm. v. Venedig.

C. Stellen Sie sich vor, allerliebster Mr. Angrily, unter Ihrer sorgsamen Behandlung stirbt ein Kind am Scharlach; das Zweite liegt ebenfalls daran, bietet aber Aussicht auf Genesung und somit auf Reparatur Ihres lecken Rufes, der liebreiche Vater ist aber mürrisch und in seinen Mienen lesen Sie kein Vertrauensvotum, sondern im Gegentheile die Annahme der Entlassung. Sie suchen sich zu rechtfertigen, das Vertrauen wieder zu befestigen. Die unangenehme Stellung verdirbt Ihre Haltung, Sie sprechen unsicher und schlecht, Ihre Stimme wird heiser, Ihr Vortrag weinerlich singend. —

A. „Si loqueris, cantas, si cantas, cantas male."

C. Sie streichen endlich die Segel, Sie räumen das Feld; und mit diesem Hause verlieren Sie noch ein Dutzend andere aus der Verwandschaft.

A. „Es bleibt mir nichts übrig, als ein Sacktuch, das Uebrige zu beweinen." Guizot.

C. Den folgenden Tag sehen Sie Ihren großen Widersacher freundlich aus dem Hause treten.

A. „Après moi gouvernera qui pourra."

Thiers.

Aber bester Mr. Crackt, Sie werden dithyrambisch! Kehren wir zum bürgerlichen Drama zurück, sonst übereilt uns Erschöpfung.

Sie sind sehr guter Laune — d. h. wie es Geisteskranken geziemt: ausgelassener — und können bei einer ehrenwerthen Matrone den Tact nicht halten. Während die Dame, welche auf einem Zettelchen Punkt für Punkt aufgeschrieben hat, mit Treue und Deutlichkeit vorträgt, plagt Sie der Teufel, nicht darauf eingehen, und lächelnd die Wichtigkeit derselben in Abrede stellen zu wollen. Schlimm wenn Ihnen sogar einige frivole oder unzarte Worte entschlüpfen, die Sie dann wohl um jeden Preis wieder hinunterschlucken möchten. Sed vela volant. Noch schlimmer, wenn Sie die Eigenliebe, das Zartgefühl und die Empfindlichkeit der Dame dadurch aufs Höchste verletzt haben, daß Sie zur großen Unzeit lachten. Was Sie dann auch anwenden, es hilft Ihnen nichts, die Verstimmung ist complet; Sie können sich nur so höflich als möglich empfehlen, und zagend erwarten, wie Sie wieder empfangen werden.

C. *Γαλως ἄκαιρος ἐν βροτοῖς δεινον κακόν*"*)

Weit schlimmer ist es aber, wenn Sie von einer unwiderstehlichen Schläfrigkeit befallen werden, und wirklich einschlafen. Ein plötzliches Auffahren und Umwerfen einer Tasse läßt Sie mit starren Augen in die versteinerten Züge der höchst indignirten Dame blicken. Das ist ganz irreparabel!

A. „Nefas est obrepere somnum."

Hor.

*) Furchtbares Unglück ist unzeitig Lachen stets.

Kennen Sie das Autorenglück?

Sie machen eine wissenschaftliche Reise, geben nach der Hand natürlich „Reisebilder" oder ein „Reisejournal" heraus, und veranlassen den Verleger Ihren Bekannten Exemplare zur Einsicht zu senden. Die neun Ersten schicken es sogleich wieder zurück, der Zehnte spricht gar nicht davon, der Elfte reißt Sie in allen Blättern elend herunter, der Zwölfte schickt Ihnen selbst das Buch. Wann Sie es öffnen, fällt ein Papierstreifen heraus, auf welchem deutlich geschrieben steht:

„I made my journey for non ends,
But to get money and try my friends.
They took a book worthy twelve pence, and were bound
To give a crown, an angel or a pound."

Taylor.

C. Bittersüßes Literatorenvergnügen! Man jagt nach Enten, und schleppt Skorpione nach Hause. Und dann, die gräßliche Selbstquälerei! Das Flüssigwerden der Gedanken und der Schreibmethode läßt sich mit einem schlechten Miethkutschers-Geschirr vergleichen. Ist die Praxis für den Tag abgethan, und setzen wir uns hin, so gehts uns wie den steifen Gäulen, wenn sie aus dem Stall geführt werden; die Bewegung ist matt, eckig und schleppend, bis wir nach und nach warm werden. Dann machen wir aber falsche Dilettantensprünge — kein praktischer Arzt erhebt sich zur vollendeten Federdressur — gehen durch, und werfen manchmal um, denn es steht am Ende immer etwas Anderes auf dem Papiere, als was wir beabsichtigten. Wir kommen wohl ans Ziel, aber auf welchen Wegen, das haben wir uns vorher nicht geträumt. Dem ist aber gar nicht abzuhelfen, und wenn wir auch den Leser bäten; lesen Sie gefälligst das erste und dritte Viertel eines jeden Bogens nicht, sondern nur das zweite und vierte (einen halben Druckbogen schreibt man gewöhnlich auf einem Sitz) so würde

der sich, da ohnedies Alles nur Stückwerk ist, für dieses Stückwerk des Stückwerks bedanken.

A. Vorausgesetzt, daß Sie in der Zukunft bei solchen Vorträgen lieber in der ersten Person des Singulars sprechen, so rathe ich Ihnen, den Wachsthum Ihrer Viertel unterwegs zu lassen, und der Welt die Beruhigung eines dauerhaften Neumondes zu gönnen.

C. Sie üben Grausamkeit im Lager der Verbündeten, das ist gegen den Contract.

A. Um Vergebung, ich fiel im Eifer aus der Rolle. Doch lassen Sie sich mit Folgendem versöhnen:

Der Praktikus ist mit seinen Visiten fertig, und will die unter Schweiß und Sturmschritt abgerungene Zeit zu einer längst gehegten Lieblingsarbeit verwenden, aber da —

1) kömmt ein langweiliger Badearzt, der in seinen Ferien nichts Besseres zu thun weiß, als die Ehre zu haben, die Bekanntschaft seiner geschätzten Collegen zu machen;

C. „— wie doch in mancher Lage
Ein jeglicher Gedank' an Lust verarmt!"
Young.

A. 2) Ein gerettet geglaubter Patient schickt und bittet um schleunigen Besuch, indem er schlechter sich befinde als jemals. Man zieht das Halstuch, die so eben abgelegten Stiefel und den Sommerrock wieder an, stürmt fort und bemerkt kaum, daß das freundliche Wetter sich in kurzer Zeit in einen kalten Regenschauer verwandelt hat.

C. „So spürt' er grimmig um sich her und schnob
Mit weiten Nüstern in die trübe Luft,
Den Raub erspähend, wär' er noch so fern."
Milton.

A. 3) Der schriftstellernde Praktikus setzt sich ermüdet hin, und nun gewinnt alles Niedergeschriebene eine schleppende, schläfrige Gestalt. Er versucht durch Wein sich zu helfen, wird aber wegen des vorausgegangenen Echauffements, sehr bald betrunken, und schreibt ganz dummes Zeug.

C. „Ermüdet, schal und seicht und abgeschmackt."
Hamlet.

A. 4) Ein guter Freund besucht ihn. Dieser ist ihm zu werth, um ihn fortzucomplimentiren. Das Gespräch geht nicht gut, wegen des Mißmuths über die Störung. Der Freund steht auf, riecht an den Blumen, besieht die Kupferstiche, geht auf und ab und bricht endlich das Schweigen: „ich sehe, du bist beschäftigt, lasse dich nicht stören, ich lese indeß in der Ecke." Der Unglückliche versucht die Arbeit wieder anzufangen, es ist aber unmöglich; hinten blättert der Freund, schnauft, wiegt sich mit dem Stuhle, er spricht nicht, aber er gähnt und seufzt, auch könnte er doch vielleicht sprechen; man lauscht mit Furcht, und bringt unglückliche Vordersätze zu unüberdachten Nachsätzen zu Papiere. Endlich wirft der gequälte Autor mit einer murmelnden Fluch-Fermate die Feder weg, nimmt den Hut, dann den Freund beim Arm und schleppt ihn, der bloß deßwegen herkam, in ein Wirthshaus.

C. „Fort. Dein Gebein ist leer an Mark."
Macbeth.

A. 5) Die Frau hat viel zu sagen, die Kinder lärmen, der Kupferschmied hämmert, unten pflastern sie die Straße.

C. „Bambalio, clangor, stridor, taratantara, murmur!“

Genug, „nach solchem Streich führt keinen zweiten mehr.“ Rauchen Sie Tabak?“

A. „Plus aloës quam mellis habet.“

Juven.

C. Wenn Sie aus einer Tabagie zu einer Hofdame geholt werden, die bei Ihrer Ankunft in neue und stärkere Ohnmachten fällt, und daraus durch angebrannte Federn, Assa foetida, Oleum animale Dippelii und sonstige Gestänke erweckt, versichert, der unerträgliche Tabaksgestank habe sie in den Zustand versetzt. Der Arzt nähert sich ihr, spricht, fühlt den Puls, worauf die anklebende verdammte Atmosphäre neue Zufälle hervorruft. Wenn der Arme dann auch von den Angehörigen etwas kühl und schnöde hinausgetrieben und förmlich verjagt wird, so ärgert ihn das doch nicht so sehr, als das eigene dumme Gesicht, welches er selbst im Spiegel seines Geistes sieht und nicht verbessern kann, so wie seine miserabele Haltung. Das Elend ist aber am größten, wenn sich (beim Arzt) ein unzeitiges Schluchzen (Schluckser oder Häscher) einstellt.

A. Homo sum, humani nihil a me alienum puto. Bemerken Sie gefälligst einen feinern Passus:

Die Kranke ist beim zweiten Besuche bedeutend besser. Der Arzt wiegt sich in selbstgefälliger Gleichgiltigkeit (die nur mühsam angenommen ist) und meint: ich sagt' es Ihnen ja, daß nur ein Brechmittel rasche Linderung verschaffen würde. „Verzeihen Sie, entgegnet die Kranke, mein Mann litt es durchaus nicht, daß ich zum Erbrechen nehme; er legte mir einen warmen Deckel auf den Leib, und gab mir Fliederthee, der half augenblicklich.“

C. Zerstörend ist des Rohen Schutz,
Sanft deckt das Schild der Zärtlichkeit.“

Shelley.

A. Oder wenn Sie um die Mittagsstunde im Juli an einer Hausthüre, wo die Sonne in aller Glorie anprallt, lange anschellen. Endlich wird gezogen. Da kömmt ein Patient herbei, und ergreift die erwünschte Gelegenheit, sein 17jähriges Leiden der Bauchspeicheldrüse einmal umständlich mitzutheilen. —

C. Hilf Himmel, das war niemand anders, als der Bindewurm der Aerzte, Mr. Whimsikal, der entsetzliche Squire von Crabbedly in Unnasyshire!

A. Der schweißtriefende Arzt hat endlich der Geschichte durch einen entscheidenden Schlag, durch den Machtspruch: „Carlsbad!" ein Ende gemacht, und empfiehlt sich. Während dessen ist aber die Hausthür wieder zugefahren, und das Klingeln, Warten, Schwitzen und Stöhnen geht von Neuem an.

C. „Herr Gott, schau nur dies Elend an!"

Schweinsfurter Gesangbuch.

Meine Delicen sind penetranter.

Es kann freilich Jedem passiren, daß ein ausschweifender, grün eingeseifter Kuhschwanz der weißen Weste die unvertilgbaren Spuren eines unvorhergesehenen Seitenhiebes aufdrückt, wenn aber ein Arzt genöthigt ist, den Rock darüber zuzuknöpfen, um das Consilium nicht zu versäumen, und dann coram pleno, nach der Secundenuhr greift, und dieselbe und die Hand ebenfalls grün eingeseift wieder heraus zieht, so wird dies Elend nur von jenem übertroffen, welches ein eleganter Modearzt erduldet, dem bei der Tafel die Rockflügel mit Kirschsauce begossen wurden. Allenthalben von Vorne artig begrüßt, folgt ihm Entsetzen, Ekel und Gelächter von Hinten, denn man glaubt die Spuren seines blutigen, wo nicht blutdürstigen Berufes haften zu sehen.

„Weg verdammter Fleck! — weg! sag ich
— eins — zwei! — Nun ist es Zeit!"

Macb.

Angrily. Darf ich bitten um eine Prise. Mein letzter Passus wird den Sieg mir sichern:

Stellen Sie sich vor, Sie hätten sich müde und hungrig gelaufen, noch ein halbes Dutzend zu besuchen, und eilten sehr, sonst kommen Sie vor Tische nicht herum, und Nachmittags müssen Sie nothwendig über Land fahren.

Sie treten in ein vornehmes Haus. Im Wohnzimmer wird laut gesprochen. Sie klopfen an und hören deutlich: „Herr Jesus, wer kömmt jetzt." Alles stiebt auseinander. Sie treten ein, und die Stube ist leer. Sie betrachten sich im langen Spiegel, der nichts als Ihre verdrießliche Person umgeben von einem prächtigen Möbel = Stillleben zurückstrahlt. Sie klopfen am Nebenzimmer. Um Gottes Willen, jetzt nicht!" quiekt es dort. Eine Soubrette erscheint: „die gnädige Frau sind im tiefsten Negligée, und bitten einen Augenblick zu warten." Die Augenblicke werden zu 10 peinlichen Minuten. Courage! Sie rufen ins Schlüsselloch: „Nur ein paar Worte wegen Marienbad, ich bin ja gewohnt, Sie im allertiefsten" — „Gleich, gleich, lieber Doctor!" Es klopft; ein weiblicher Besuch tritt ein und geht ungehindert ins Nebenzimmer. Umsonst versuchen Sie ihn aufzuhalten, weil Sie sich vor neuem zeitraubenden Geklatsche fürchten. Es hilft nichts, sie tritt ein, und klatscht. Zwanzig Minuten sind unnütz verronnen. Endlich kommt die gnädige Frau, geputzt und englisch lächelnd: „Entschuldigen Sie, lieber Doctor! daß ich Sie warten ließ; mein Mann hat mir aufgetragen, Sie zu ersuchen, ein Mal seinen offenen Fuß mit Aufmerksamkeit zu untersuchen, und ich bitte inständigst, sogleich einen Brief an den Wasserdoctor in A. wegen dem schwachen Knochenbau meiner Rosalie zu schreiben; meine Thekla hustet auch, und dem Rudolph müssen Sie ein Zeugniß geben, welches ihn von der barbarischen Turnanstalt dispensiren soll. Dann bitte ich aber um Ihren ernstlichen Rath wegen Marienbad.

Meine Freundin, Präsidentin L. von P., geht nach Ems ich habe ein Rendez-vous mit meinem theuren Bruder in Frankfurt, und Ems wird mir besser zusagen. Was meinen Sie? Meine Jungfer, die gute Betty ist so blaß und hat Herzklopfen, untersuchen Sie sie; Ems wird ihr auch gut sein. So, lieber Doctor, ich bin Ihnen sehr verbunden!" — So, da überläßt sie mir den Berg von Arbeiten, und setzt sich zu ihrem Besuch und plaudert. Ich wandre im ganzen Hause herum, habe das Geschwür ausgekundschaftet, die Betty vorgenommen, den Rudolph zum Turnunfähigen gestempelt, die Säbelbeinchen brieflich gerade gerichtet, den Husten der Thekla mit Goldschwefel und Eibisch contreminirt, die gnädige Frau nach Ems, oder meinetwegen nach Tripstrill consignirt — da entsteht ein fürchterliches Geschrei, denn der Rudolph hat dem Otto ein Loch in den Kopf geschmissen, die gnädige Frau sinkt aus Schreck in Ohnmacht, und Betty macht krampfige Bewegungen. Das Blut, die Ohnmacht, die Krämpfe werden gestillt. Sie entfernen sich verzweifelt und wüthend; die noch zu besuchenden Kranken sind versäumt, das Essen ist kalt, der Wagen wartet schon seit $\frac{5}{4}$ Stunden. Da begegnet Ihnen unterm Thor der Portier und packt Sie beim Rockflügel; er wünscht seine Gutta rosacea vertrieben zu haben, und den Fluor albus seiner Kameradin. Der wird bloß einfach bei Seite geschoben und erhält keine Antwort. Das untergräbt Ihnen aber Ihre Stellung im ganzen Hause und nach **14** Tagen sind sie abgedankt.

Crackt (hörte mit steigender Unruhe zu und flüsterte sterbend:)

Omne tulit punctum.

Beide fallen erschöpft zurück. Der Wärter öffnet die Thür. Wir treten ein, und finden die Unglücklichen in Katalepsie liegen. Man machte nichts daraus, weil diese Scene sich gestern, morgen und alle Tage in derselben Weise wiederholt. Der Wärter versichert, seit zehn Jahren dauerten diese Mittheilungen schon fort, und die kranken Herren behaupten, noch nicht den dritten Theil des Elends praktischer Aerzte abgehandelt zu haben. Ich nahm Kreide und schrieb folgende Stelle des Journales auf den Tisch;

So unbeträchtlich ist ja Dein Vermögen
Wohl nicht zu achten, daß ein mittelmäßiger
Verlust Dich ganz vernichten könnte. Ja
Was Du erleidest, ist so selten nicht,
Ein vielbekannter, lang verbrauchter Vorfall,
Herausgerissen aus Fortunens Haufen.
Laß ab zu seufzen. Denn es darf der Schmerz
Im Manne niemals heißer oder größer
Sein, als die Wunde, wenn Du gleich das kleinste
Von allen Uebeln nicht ertragen kannst,
Ohn' aufzubrausen tief im Innersten.
Doch Jene nennen wir ja glücklich auch,
Die durch das Leben Lebensungemach
Ertragen lernten, nicht ihr Joch zu schütteln.

Doctor Engel und der Grenadier Stark.

Eine Erzählung von Fr. Züll.

Die Abendglocken waren schon längst verstummt, in der langen Straße hinunter glänzten die Fenster von dem Schein der Kerzen, und nur hie und da huschte noch Jemand, tief in den Mantel gehüllt, über das Trottoir hinweg. Der durchdringende Regen, wie er den ganzen Tag unaufhörlich herabrieselte, fiel immer stärker und stärker, und ein fröstelnder Westwind jagte größere Tropfen gegen die Jalousien der Häuser. Es war ein unheimlicher Novemberabend, wie man ihn den ganzen Herbst des Jahres **1743** noch nicht gehabt hätte.

Mehr als zehn Mal und immer länger und besorgter hatte die Frau Doctor Engel schon ihr Fenster geöffnet, um ihren lieben Mann zu begrüßen, der heute gar zu lange ausblieb. So oft sie bis jetzt aber seine Tritte zu vernehmen glaubte, wurde sie immer getäuscht. Bald war es die Patrouille, die in gemessenen Schritten vorüberzog, bald ein Metzgerbursche, der noch auf dem Fleischanfragen herumging, und endlich gar der Laternenputzer, der seine Leiter unten an das Haus angelehnt hatte, und bedächtig in die

Höhe stieg, um die Lampe anzuzünden. — Die Frau Räthin, die eben wieder den Kopf zum Fenster hinausstreckte, erschrak darüber nicht wenig, und nachdem sie einen tiefen Seufzer gethan, und sich wieder etwas erholt hatte wurde sie mit sich einig, um in Geduld und Ruhe die Ankunft ihres Mannes abzuwarten. „Was kann auch einem Arzt in Berlin nicht Alles vorkommen, das seine Tagesordnung ändert; und ein Unglück wird ihm doch, Gott woll' es, nicht zugestoßen sein." Mit Diesem und Andrem tröstete sie sich, und ließ also den Tisch decken, und für die Kinder das Essen auftragen, was jene mit Hüpfen und Sprüngen begrüßten. Nach der Mahlzeit wurde noch ein wenig gescherzt und gespielt und erzählt, und so war es neun Uhr, ehe man sichs versah. Die große Glocke auf der Petri-Kirche hatte auch nicht laut genug geschlagen, als daß es durch den Lärm der Kinder gedrungen wäre. Erst der Zapfenstreich, den die vier und zwanzig Grenadier-Tamboure auf dem Schloßplatze schlugen, verkündete ihnen die Zeit zum Schlafengehen. Bald lagen sie in ihren fünf Bettstättlein, eins immer kleiner als das andre, und wußten nichts mehr von all dem lustigen Treiben den lieben langen Tag hindurch. Mit einem: „Walte Gott!" schloß die Mutter die Kammer zu.

Jetzt aber fiel es ihr schwer aufs Herz, daß ihr Mann immer noch nicht gekommen. Sie sah wieder zum Fenster hinunter, da war ein grausiges Wetter und Niemand zu sehen. Die Drachen der Dachrinnen spieen den Regen in Strömen weit in die Straßen hinein, die Läden schlugen, und die Wetterfahnen knarrten. Betrübt machte sie das Fenster zu, und wollte eben den Diener nach ihm ausschicken, als die Schelle am Hause rasch angezogen wurde. Die Thür ging auf, wohlbekannte Schritte hallten den Tennen entlang. — „Ja, er ist es, Gottlob und Dank, daß du nur ein Mal da bist. Ich hätte vor lauter Sor-

gen um dich vergehen mögen. Aber um alle Welt, so sag' mir doch, wo warst du denn so gar lange?"

Engel, statt zu antworten, winkte nur mit der Hand, denn er war vor lauter Laufen ganz athemlos und matt. Vor Allem zog er den durchnäßten Ueberrock aus, schlenkerte mit dem triefenden Hute, wie mit einer Gießkanne um sich, und mühte die schweren Stiefel herunter. Erst als ihm die sorgliche Hausfrau den Schlafrock zum Hineinschlüpfen entgegen hielt, und die warmen Pantoffeln zu beiden Seiten des Stiefelknechts stellte, löste sich allmählich seine Zunge.

„Von heute Mittag an habe ich wohl unser liebes Berlin dreimal durchmessen, ja es reicht nicht. Zuerst, wie du weißt, eilte ich in die Spandauer Vorstadt zu dem armen Fischer Winter. Ich war heute früh schon draußen, und hoffte mir nichts Gutes. Als ich nun kam, war er schon gestorben; doch sanft und ohne Kampf, wie er sich seine letzte Stunde in den Tagen der Krankheit oft von Gott erbeten hatte. Doch als ich die arme Frau mit den sieben Kindern so jammern sah, konnte ich selber die Thränen nicht zurückhalten. Ich machte mich auf den Weg zu meinen andern Patienten unter den Linden, die alle meines Besuches nicht bedurft hätten. Wie nur zum Ausruhen lagen sie in ihren Betten, oder saßen am Fenster, und sahen die Regenschirme vorübertragen.

„Einen hab' ich sogar mit der glimmenden Pfeife ertappt, die er bei meinem Eintritt neben seinem Sopha hinunter gleiten ließ. Hab' aber kurzen Proceß gemacht, das Corpus delicti hervorgezogen, und das ganze Pfeifenmagazin mit Beschlag belegt. Da ist der Schlüssel, den mir die Frau gegeben. Wir beide haben ihm auch noch dazu die Leviten gelesen, und ich setzte noch hinzu: „Wenn der Obristwachtmeister sich noch einmal also gelüsten lassen, so können wir in das Gras beißen. Punctum! Empfehl' mich gehorsamst!" So ging ich zur Thür hinaus. Es war der Baron von Trutzenhausen.

„Wie ich nun so nach und nach," fuhr Engel fort, „von Haus zu Haus in die Königsstraße gelange, um von da aus zu meinem geplagten Zöllner am Frankfurter Thore zu kommen, war ein Haufe von Müßiggängern um einen Bettler versammelt, der in den derbsten Ausdrücken seinem Zorne Luft machte. Er fluchte und lästerte wie ein Heide — „Einige Augenblicke lauschte ich von fern, und war eben im Begriff, meinen Weg fortzusetzen, als ich ihn in die Worte ausbrechen hörte: „da stehen sie Alle, und gaffen, helfen aber mag mir Keiner!" Dies bewog mich näher zu treten. — Eine große, vormals athletische Gestalt, von Noth oder Ausschweifung zusammengekrümmt, war auf einen niedrigen Eckstein hingekauert; ein tiefliegendes, aber feuriges Auge blitzte unter den eisgrauen, buschigen Augenbrauen hervor. Den zusammengekniffenen Mund deckte eine dichte Schnurre, und über das Kinn war wohl seit vierzehn Tagen kein Messer gegangen. Der hundertlöcherige Kittel hing formlos an seinen Lenden herunter, so daß die Taschen auf dem Pflaster auflagen. Der rechte Fuß war ins Knie gebogen, auf dem der linke, in einen Pausch von Lumpen geschlagen, ruhte. Indem er den Schenkel mit beiden Händen faßte, und ihn bald links, bald rechts hinhob, rief er eben wieder aus: „„So packt an, und helft mir Einer! Ja, wenn ich einen Thaler springen lassen könnte, da wäre schon längst Jemand gekommen!" "

„Nun, Alter, was habt Ihr denn, was fehlt Euch?"

„„Einen kranken Fuß, der mich Tag und Nacht nicht ruhen läßt, und der mich noch mit dem Hunger auffressen wird!""

Nun, liebe Frau, was war da viel zu sagen? Lieber gleich Hand ans Werk. Ich bat Einige der Umstehenden, ihn in die Tennen des nächsten Hauses zu führen, dem er sich gern füge. Die wackre Frau Schnezlein, welche dort zu ebner Erde wohnt, brachte ein Becken mit Wasser

und ein altes Hemd von ihrem seligen Mann. Als ich die schmutzigen Lumpen von dem Fuß heruntergewickelt hatte, da war freilich Jammer und Noth, und von den Maulaffen mochte Niemand mehr bei uns bleiben. Eine große Wunde ging tief bis auf den Knochen hinein. Ich wusch sie ihm aus, legte mein rothes Pflaster auf, und verband ihn. Nun wurde er freilich ruhiger, und konnte gar herzlich und zuthulich sein. So hab' ich ihm gesagt, er solle sich nur alle Tage um vier Uhr da aufhalten, da würde ich ihm nachsehen, denn den Weg zu uns herauf kann er noch lange nicht machen."

„Da bin ich ordentlich froh," unterbrach ihn die Frau, „das fehlte mir eben noch. Du hast mir schon den Appetit ganz verdorben."

Unterdessen hatte die Köchin das Essen aufgetragen, aus dem dichte Dampfwolken hervorwirbelten. Die Suppe war noch zu heiß, und die Frau Räthin, trotz des gefaßten Ekels immer noch neugierig, suchte also nicht weiter den Strom seiner Rede zu hemmen.

Nun von da aus" — fuhr der Doctor fort — „gings schneller als ein Postwagen hinaus zu meinem lieben Thorwart. Der hat einen erträglichen Tag gehabt, und ich denke, das häßliche Fieber wird endlich einmal weichen. Solltest nur einmal die Freude von seiner Tochter gesehen haben, und wie er mir die Hand drückte. — Mit den Kindern des Superintendenten Feuerbach hat's auch keine Gefahr mehr. Sie sollen sich jetzt nur recht in ihren Betten halten, und in ihrem Gesicht nicht jucken. Dem kleinen Christian hab' ichs besonders eingeschärft. Es wäre gar schade, wenn das liebliche Gesichtchen von den Blattern verdorben würde. Ein gutes Herz und ein schönes Antlitz sehe ich immer gern beisammen. Mußt aber morgen hingehen, und der Frau ins Gewissen reden, daß sie sich nun schont. Das immerwährende Nachtwachen kann sie für die

Länge nicht mehr ertragen, und am Ende wird sie mir auch noch krank. Und eine kranke Frau mit so vielen Kindern, die macht mir immer auch eine schlaflose Nacht."

„Ja sieh, so bist du, –" fiel ihm hastig die Frau ins Wort — „an dich denkst du aber nicht, daß du auch eine Stube voll so kleiner Leute zu Hause hast, die den Vater noch sehr lange brauchen, der aber seine Gesundheit gar nicht in Acht nimmt. Immer für Andre, immer für Andre, und nicht für dich selbst. — —"

Herr Engel war gewohnt, auf solche Reden Nichts zu entgegnen. Er schritt deßhalb auf seinen Platz am Tisch zu, die Hausfrau betete, und Beide ließen sich die Suppe schmecken.

Draußen rauschte noch der Regen unaufhörlich hernieder, und bald da, bald dort rollte ein Ziegel, oder die Krone eines Schornsteins vom Dache herb. Die Schläge der elften Stunde auf der großen Petriglocke hallten unheimlich aus dem Geheul des Sturmes, da sprach wieder die Frau:

„Aber jetzt sollte man keinen Hund mehr hinausjagen, geschweige denn einen Menschen. Nicht wahr, lieber Mann, das versprichst du mir, heute, heute gehst du mir nicht mehr aus dem Hause? Es müßte denn jemand sehr Hohes sehr gefährlich krank sein. Und dann wird schon auch die Equipage geschickt, und kein Faden wird an dir naß. Im Uebrigen hast du heute des Guten genug gethan, soll's ein Andrer auch so machen. Morgen ist wieder ein Tag. Hast dich auch heute erkältet, und kannst ja fast kein lautes Wort mehr hervorbringen."

Während die Frau so ihren Mann betrachtete, und aus seinen Mienen las, daß seine Antwort nicht ganz nach ihrem Wunsche ausfallen könnte, ward die Hausglocke angezogen.

Die Tritte eines Mannes hallten das Estrich entlang und die Treppen herauf, und ehe sich nur die Frau mit dem Lichte aufmachen konnte, da pochte es schon an die Thür. Eine ungeheure Gestalt trat herein. Es war einer von den Riesen, die der Vater Friedrich des Großen als Leibgarde um sich versammelt hatte: ein bleicher, finstrer Mann, mit dunklen Brauen und gewaltigem Schnurrbart. An strengen militärischen Dienst gewöhnt, behielt er seine Mütze auf, legte die Hand an die Stirn, und wendete sich zu dem Doctor.

„Ich suche Hilfe bei Euch für mein armes, krankes Kind, mein einziges Kind. Schon seit ein paar Tagen aß es Nichts mehr, ließ den Kopf hängen, und sah jämmerlich aus. Nun liegt es gestern und heute zum Erbarmen in seinem Bette, ächzt und stöhnt, verdreht die Augen und kann nun kaum mehr einen Löffel Wasser hinunterlassen. Den Feldscherer, der sich nur um zerschossene Beine kümmert, möchte ich nicht fragen; der Bataillonsarzt sagt, er sei kein Kinderdoctor. Nun ging ich in der Noth zu dem Herrn da in der nächsten Straße, der aber fuhr mich an: „„Für einen Soldaten bin ich nicht da!““ Das war heute früh. Nun wußten wir uns, ich und mein Weib, nicht mehr zu helfen und zu rathen. Da hat mir ein alter Bettler Euren Namen genannt, und mir viel von Eurer Güte und Freundlichkeit gerühmt. Dacht' ich machst eben den Gang, und so such' ich denn Euer Haus den ganzen Abend, und eben erst konnte ich Euch erfragen. Das Wetter ist freilich schrecklich, und bald ist es Mitternacht; aber ich bitt' Euch um Gotteswillen, geht mit mir zu meinem Kind. Ach, wenn nicht bald eine Hilfe kommt, so ist es verloren!“

Engel wollte antworten, allein die Heiserkeit versagte ihm die Stimme; so kam die Frau zum Wort.

„Mein Mann wird morgen in aller Frühe Euch besuchen, aber heute, wie Er sieht, ist es unmöglich, wenn er nicht selber krank werden will. Da unten aber, im linken Eckhause wohnt unser Praktikant, ein junger, rüstiger, verständiger Mann, der wird heute noch das Nöthige anordnen."

Die Frau hatte das mit solcher Leutseligkeit und Milde gesagt, daß es Herrn Engel im Stillen freute, und er ihr im Vertrauen auf die Bereitwilligkeit des jungen Arztes deßwegen nicht widersprach. Der Grenadier war auch zufrieden, und hatte nur noch die Sorge, daß Herr Engel die bezeichnete Wohnung, wo Weib und Kind, zur bessern Pflege des letztern, bei einem Verwandten untergebracht waren, nicht vergessen möchte. Sein kummervolles Antlitz erheiterte ein sanftes Lächeln und mit einem Druck der Hand, schied er von dem Manne, auf den er nächst Gott alle seine Hoffnungen gebaut hatte.

Engel begab sich bald darauf zur Ruhe. So müde, wie heute, war er wohl noch nie gewesen, und der Schlaf lag ihm wie Blei in den Augen. Doch kaum hatte er das Licht gelöscht, so beschäftigte seine ganze Seele das Soldatenkind. Er wendete sich auf den Pfühlen hin und her, und konnte nicht einschlafen. — Wird nun wohl der Grenadier den jungen Doctor finden? „Wird derselbe zur Ruhe sein?"

„Und wenn er mit ihm geht, mag er bei seiner, noch nicht reifen Erfahrung den wahren Zustand erkennen, und sogleich die wirksamsten Mittel wählen?" — Was denkt wohl der ernste Mann von mir? Was geht ihm und der Welt vielleicht verloren, wenn nicht diese Nacht noch die rechte Hilfe kommt?

Solche und ähnliche Fragen quälten ihn unaufhörlich. Endlich sprang er auf, kleidete sich wieder an, warf sich in seinen Mantel, und trat heraus in die Wohnstube. Die

Frau war eben im Begriff zu ihren Kindern in's Schlafgemach zu gehen, und erschrack über die Erscheinung ihres Mannes nicht wenig. Er aber faßte ihre Hand, und sprach mit Liebe zu ihr: „Ich kann nun und nimmermehr ruhen noch rasten, bis ich das Kind gesehen habe. Es wäre mir und dir nicht gut, wenn das junge Leben durch unsre Schuld verloren ginge. Darum sei ruhig, und schlaf ohne Sorgen.“ Die Frau erwiderte nichts, sie schaute ihm nur mit einer Thräne im Auge freundlich lächelnd nach, leuchtete ihm die Treppe hinab, und legte sich getrosten Muthes nieder.

Als sie noch vor den Betten ihrer Kleinen stand, und sie lagen so voll und frisch im gesunden Schlummer vor ihr, da mochten sich in ihrem Herzen gar mancherlei Gefühle regen, die sie bisher nie so mächtig empfunden hatte. Sie konnte sich nun wohl den Jammer des armen Soldatenweibes lebendig vorstellen, und verstand ihren guten Mann jetzt viel besser und williger, als noch vor einigen Stunden. Weniger aus Sorge für ihren Mann, als aus herzlicher Theilnahme an dem Kummer der guten Leute, blieb sie noch lange wach, und schloß nun in das Gebet für ihre Kleinen mit ganz anderm Sinn als sonst und in wahrer Andacht alle Betrübte und Nothleidende ein.

Der Grenadier war indessen von dem jungen Arzte zu einem andern gewiesen worden. Jener hatte einen fröhlichen Abend durchlebt, und konnte den Kopf nicht mehr halten, dieser aber war gar noch nicht zu Hause. So kam der gebeugte Vater, bis auf die Haut durchnäßt, ohne dem Kinde Hülfe zu bringen, heim. Es war eingeschlafen, und athmete in immer kürzeren Zügen fast unmerklich. Die Mutter saß weinend vor dem Bettchen, jeden Hauch ihres Lieblings belauschend. Als ihr Mann nun wieder allein eintrat, brach sie in ein trostloses Jammern aus, und konnte sich kaum mehr fassen. Eine Weile ruhte sein Blick unverwandt

auf dem bleichen Antlitz des Knaben, der nun erwacht war, und ohne sich zu regen, nur manchmal die Augen aufschlug, und gegen die Decke starrte. Der Vater kannte diesen Blick, denn mancher Kriegskamerad war schon in seinen Armen gestorben. Er faßte sein Weib bei der Hand, und indem ihm die hellen Thränen über den Bart herunterliefen, sprach er: „Gott und die Menschen haben uns verlassen, unsre Freude ist dahin. Aber wehe den Herzlosen, die heute das Ohr vor unsern Bitten verschlossen haben. Da denkt wohl keiner dran, wie wir das ganze Jahr unter Schnee und Regen und Frost und Hitze im Felde liegen müssen, damit sie sicher und in Frieden ihres Wegs wandeln können, ja wie Hunderte von uns in den Tod gehen, auf daß sie ruhig schlafen mögen. Nun da sie einmal einem Solchen ein Stündlein opfern sollen, haben sie keine Zeit. Wehe uns und —"

In dem Augenblicke pochte es draußen am Laden, der Vater sieht hinaus, und, darf er seinen Augen trauen? es ist der gute Herr Doctor Engel. Mann und Frau kommen ihm zugleich entgegen, und nehmen ihm Hut und Stock ab, ja sie möchten ihn vor Freuden auf den Händen hereintragen. Er hat Mühe, den Ausdruck ihrer Rührung zu mäßigen. Vor Allem winkt er Schweigen, und betrachtet lange still und unverwandt das Kind, indem er dazwischen einige kurze Fragen an die Eltern richtet, deren Blicke in froher und banger Erwartung zugleich an seinen Mienen hängen. Er zuckt die Achseln, er schüttelt den Kopf, indem er aus der Brieftasche ein Stückchen Papier zieht, um ein Recept zu schreiben. Mehrmals hält er inne, bald das Kind anblickend, bald sich schwer besinnend — endlich schreibt er hastig noch eine Zeile, faltet das Papier zusammen, und reicht es dem Vater hin: „Nun denn, in Gottes Namen, aber schnell, schnell!"

Nur wenige Minuten vergehen, so kommt dieser wieder aus der Apotheke zurück. Engel flößt selbst dem Kranken die Arznei ein. Eine lange, bange Stunde. Die Umstehenden verfolgen mit jedem Blick die Geberden und Bewegungen des Kindes. Da auf einmal schlägt es die Augen auf, thut einen tiefen Athemzug, und ruft besorgt umherschauend, der Mutter. Mühsam streckt es die Hand nach ihr aus, und lächelt sie an, und indem es sich gegen den fremden Mann wendet, fragt es leise: „Hast du mir den guten Trank gegeben?" Sogleich bedeckte ihm ein perlender Schweiß den ganzen Körper, alle Zeichen einer wiederkehrenden Lebensthätigkeit treten ein. „Nun Gott Lob und Dank, Euer Kind ist gerettet!" so sprach der Doctor, ergriff Hut und Stock, und ging rasch auf die Thür zu, um die Eltern ungestört in ihrer Freude zu lassen, und dem lebhaften Ausdruck ihres Dankes auszuweichen. Denn der Grenadier umfaßte seine Knie, und das Weib küßte ihm die Hand, und nannte ihn einen Engel des Himmels.

„Nun seid ruhig, und schlaft wohl. Morgen in aller Frühe bin ich wieder bei Euch!"

So eilte er zum Hause hinaus, und war bald daheim, wo die Frau noch wachte, um den Hergang der Sache zu erfahren. Als er ihr Alles erzählt, fiel sie ihm um den Hals, und bat ihn herzlich um Verzeihung, daß sie ihn so oft durch Vorwurf um seine allzugroße Aufopferung in seinem Berufe gequält habe. Sie wolle nie mehr ein Wort sagen, nur solle er seine Gesundheit und seine Familie nicht ganz darüber vergessen.

Am andern Morgen in aller Frühe schickte sie Erfrischungen in die Wohnung des Grenadiers, und ließ auch ihren baldigen Besuch ankündigen.

Engel fand den kleinen Kranken selbst auf dem Wege der Besserung weiter voran, als er gestern vermuthet hatte. Der Kranke streckte die Hände nach ihm aus, und fragte

ihn schon, ob er nicht bald aufstehen dürfe. Es dauerte wirklich auch keine ganze Woche mehr, so konnte er des Tages einige Stunden außer dem Bette sein, und seine gewohnten Spiele treiben.

Wer schildert nun die Freude der glücklichen Eltern, denen der liebe Gott durch den guten Engel das verloren geglaubte irdische Gut wieder geschenkt hatte. Zu arm, um sogleich die gebrauchten Arzneien zu bezahlen, konnten sie noch weniger, als andre Leute ihre Schuld dem Arzte abtragen; allein, wenn je der edle Engel auf einen Dank gerechnet hatte, ein wärmerer hätte ihm nie werden können, als er ihn vom Grenadier Stark erfuhr. Viele hundert reiche Leute meinen, wenn sie einige überflüssige Thaler von ihren Tausenden mit leeren Complimenten für die ihnen geleisteten Dienste hergegeben haben, so sei Alles abgethan. Ja leider wissen recht Viele keine Wohlthat von ihrem Nächsten anders zu schätzen, als nach Silber oder Gold, die sie dann auf immer vergessen, sobald das klingende Metall dafür aus ihrer Hand gegangen ist.

Nun, der Grenadier suchte seinen Dank auf jede nur erdenkliche Weise gegen den lieben Doctor auszudrücken.

Einmal kam Engel eine Straße herab, wo eben Stark vor einem Hause als Ordonanz stand. Kaum sah ihn dieser, so stellte er sich in Fronte, und präsentirte das Gewehr. Ob ihn jener auch späterhin ernstlich bat, solcherlei Ehrenbezeigungen gegen ihn zu unterlassen, so ließ er sichs doch nicht nehmen, und schulterte wenigstens, wenn er ihm begegnete.

Mehr aber, als durch diese äußere Ehrenbezeigung suchte er, vor der Welt verborgen, seine Erkenntlichkeit gegen die Engel'sche Familie an den Tag zu legen. Jeden Tag, wenn er nur eine freie Stunde hatte, kam er in das Haus, und wurde dort bald so einheimisch, daß die Kinder ihn immer mit Sehnsucht erwarteten, und ihm weit entgegensprangen,

wenn sie ihn in die Straße einbiegen sahen. Besonders den Knaben war er ein unentbehrlicher Spielgenosse. Er schnitzte ihnen Säbel und Gewehre, pappte ihnen Tschakos und Mützen, und lehrte sie mit seinem eigenen Knaben exerziren. Von den übrigen Weidenruthen im Garten wurden Schanzkörbe geflochten, und auf einem Erdhaufen eine Batterie errichtet, die freilich nur von einer metallenen und zwei hölzernen Kanonen vertheidigt wurde, die aber täglich Gelegenheit zu neuen Gefechten gab. Selbst auf die Dienstboten des Hauses erstreckte sich seine Dankbarkeit. Die Köchin war beständig mit einem reichen Vorrath von Schleißen versehen, und der Diener gestand es gern ein, daß er die Pfeifen seines Herrn durchaus nicht so blank und rein herzustellen vermöge.

Was er dem Engelschen Hause geworden, geht schon aus diesen wenigen Mittheilungen hervor, und wir können uns die Niedergeschlagenheit unter den Kindern, und das Bedauern der Eltern wohl denken, als er eines Tages nicht mehr zur gewöhnlichen Stunde eintraf, und am nächsten Morgen die Nachricht in das Haus kam, daß er gestern vor Sonnenaufgang mit seinem Regimente ausmarschirt sei.

Es war im August 1756, wo Friedrich der Zweite beschlossen hatte, seine Armeen in Eilmärschen nach Sachsen zu führen, und den sich rüstenden Feind zu überraschen. Wie das ganze Unternehmen sehr geheim gehalten wurde, so war auch die Ausführung rasch und schnell begonnen. Der Befehl zum Aufbruch kam unversehens mitten in der Nacht, und in drei Stunden zogen die Regimenter schon unter klingendem Spiele zum Thore hinaus. Auf diese Weise konnte der gute Stark nicht einmal noch Abschied nehmen, und hatte nur zu thun, sein Weib, die Marketenderin war, mit den nöthigen Lebensmitteln ausrüsten zu helfen. Auch sein Sohn, seit einem Jahre Tambour in seinem Bataillon, zog das erste Mal gegen den Feind.

So mochte der alte Stark mit doppelt schwerem Herzen seinen Marsch antreten.

Das Heer stand bald auf sächsischem Gebiete. Wittenberg, Torgau, Leipzig und Dresden wurden besetzt, die Winterquartiere aufgeschlagen und wieder abgebrochen, im nächsten Jahre die Schlachten bei Collin und Prag gekämpft, und Niemand hörte mehr Etwas von dem alten Stark und den Seinen. So vergingen zwei Jahre unter Freude und und Leid, die Sorge um das Wohl des Vaterlandes und die Theilnahme an dem mißlichen Geschick Friedrichs ließen bald den Einzelnen, wo nicht vergessen, doch sein Geschick mehr in den Hintergrund der Erinnerung treten.

Indeß war die unglückliche Schlacht bei Kunersdorf geschlagen, die Russen rückten gegen Berlin vor, und seine schwache Besatzung mußte durch einige Bataillone wieder verstärkt werden.

Unter den zurückkehrenden Truppen war auch der Grenadier Stark. Die Entbehrungen und Mühen des Krieges und gar viel erlittener Gram hatten, mehr als das Alter, die sonst so rüstige Gestalt niedergedrückt. Sein Weib war gleich in den ersten Wochen nach dem Ausmarsch am Fieber erkrankt, und schnell dahin gestorben; er selbst lag lange schwer verwundet im Lazarethe, und kaum genesen, mußte er in der mörderischen Schlacht bei Prag über den Leichnam seines Sohnes zum Kampfe schreiten.

„Die österreichischen Batterien," so erzählte er selbst, „hatten schon viertausend wackre Preußen zusammengeschmettert, immer neue Regimenter drangen heran, allein ein fürchterlicher Kartätschenregen warf sie alle nieder. Da erscholl es aus dem Munde des siebzigjährigen Helden Schwerin: „Kinder, mir nach!" und neuer Muth belebte die wankenden Reihen. Die Tamboure — blutjunge Bursche, wie mein Sohn — traten in die vordere Reihe und schlugen ihren Wirbel die steilen Höhen hinan. Da war es, wo auch er

den Tod starb, den ich lange schon von meinem Gott für mich erfleht habe. Nun, er schläft wohl, wenn auch mitten unter die Feinde gebettet. Er starb als ein braver Preuße, in Ehren für unsern großen König und unser theures Vaterland.

So war es denn kein Wunder, daß die Wangen des alten Soldaten eingefallen, die Stirn gerunzelt, und Bart und Haupt eisgrau geworden. Doch das Herz schlug immer noch jugendlich in ihm, und blickte ihm noch wie sonst, so recht aus den Augen.

Den Doctor Engel hatte sein treues, dankbares Gemüth nicht vergessen. Aber die Soldaten der geringen Besatzung der Hauptstadt kamen zu jener Zeit fast nicht aus den Kleidern. So mußte auch Stark abwechselnd auf die Wache ziehn, oder bei den Schanzarbeiten thätig sein und war noch nicht dazu gekommen, das Engelsche Haus zu besuchen. Wie treulich er aber immer desselben gedachte, und wie er Gelegenheit fand, dem Doctor Engel seine Schuld zu bezahlen, werden wir bald erfahren.

Einmal stand Stark vor einem Pulverhäuschen Wache, denn wo es einen wackeren und zuverlässigen Mann galt, war er es stets, der in seiner Compagnie ersehen wurde. Auf seine Muskete gestützt, schaute er in die Gegend hinaus, betrachtetete den blauen Himmel, die grünen Gefilde, und erquickte sich an der frischen Kühle der Luft. Niemand war ringsum zu sehen, außer einigen Knaben, die im gegenüberliegenden Garten Soldaten spielten. Bald auf und abgehend, bald stille stehend, schaute Stark auf die munteren Knaben hinüber, und wurde bald von ihrem Treiben so hingerissen, daß er bald ihr Excerzitium mitmachte, präsentirte und schulterte, und lange kein anders Kommandowort vernahm. Endlich wird es stille, die Knaben ziehen der kleinen Thüre zum Wasser zu, wo ein festgemachter Kahn hin und her schaukelt. Der Fähndrich schwingt seine

Fahne hoch, springt hinein, und ruft und winkt den Andern zu. Diese aber bleiben zögernd stehen, Einer löst aus Muthwillen oder Unbedacht das Kettchen, woran das schwache Fahrzeug hängt, welches plötzlich vom Land ab in den Fluß hinein stieß.

Anfangs macht es dem kleinen Schiffer Spaß, er jauchzt und schwenkt seine Fahne; wie aber der Kahn sich zu drehen beginnt, und bald hier bald dort eine Welle über Bord strömt, da wird er ängstlich, muthlos. Der Kahn geräth in einen Wirbel, der Knabe schreit jämmerlich um Hilfe. Da eilen Leute übers Feld herbei, bleiben aber müßig am Ufer stehen. Stark ist, so weit er sich von seinem Posten entfernen darf, herabgekommen. Bangend schaut er bald auf das schwankende, wirbelnde Fahrzeug, bald auf die zaudernden Männer, die auch nicht eine Miene machen, den Wellen ihr Opfer zu entreißen, und ach, die Wache kommt noch lange nicht, die ihn ablöst.

Da reitet ein Knecht mit seinen Pferden vorüber. „Hör er, kann er nicht schwimmen?" ruft ihm der Grenadier zu.

„Warum nicht, wie ein Hecht!"

„Wohlan, ich will Seine Pferde halten, stürz' Er sich hinein, und rett' Er den Knaben."

„Was mich nicht brennt, das blas' ich nicht. Warum geht er aufs Wasser. S' ist dem Dokter Engel seines. Hätten s' ihn besser gehütet. Und bei den Sachen kommt Nichts heraus."

Er trieb seine Rosse an, und jagte die Straße hinab.

„Also Doctor Engels Kind, und Keiner der ihn rettet?" Da steht ihm sein eigenes Kind vor Augen, wie es lebte, und ihm Lust und Freude bereitete. Und wie der Doctor Engel in jener stürmischen Nacht so freundlich an sein Krankenbett trat, und den Tod verscheuchte! — Da weicht die Furcht vor dem Kriegsgericht — das stolze Bewußtsein, in 45 Jahren auch nicht Einmal die strenge Pflicht des Dienstes

verletzt zu haben: „In Gottes Namen denn!“ rief er, stützt sein Gewehr und den Säbel an das Schilderhaus, wirft die Tasche von sich, und hinein in den Fluß. Kämpfend gelangt er zum Ufer, mit Wind und Wellen kämpfend arbeitet er sich mit der größten Anstrengung an eine Sandbank; da eilt die müßige Menge herbei, Einer nimmt den Knaben auf den Arm, und zwanzig begleiten sie nach Hause.

Stark erholte sich einige Augenblicke, und eilte dem Wachthause zu. Da war die Patrouille schon vorübergegangen, hatte die Waffen mitgenommen, und eine neue Wache zurückgelassen.

Halb zürnend, halb trauernd, rief ihm sein Kamerad zu: „Stark, Stark, was hast du gemacht“? Er hörte es nicht, eilte der Brücke zu, da kam ihm eine andere Abtheilung entgegen, nahm ihn gefangen und führte ihn in die Hauptwache.

Zur Zeit des Krieges, bei der Nähe des Feindes, mußte das Verlassen eines Postens exemplarisch bestraft werden. Stark wurde vor ein Kriegsgericht gestellt, das ihn nach kurzem Verhör zum Tode verurtheilte. Er hatte es geahnt, und legte darauf, daß er ein Kind aus dem Wasser gerettet, nur so viel Gewicht, um sich von dem Verdachte der ehrlosen Entweichung zu reinigen. Der Commandant erblaßte, als er den Namen, der sonst einen so guten Klang hatte, hier lesen mußte. Lange hielt er zögernd die Schrift in den Händen, Thränen traten ihm in die Augen, mehrmals setzte er die Feder an und ab, endlich rief er aus: „Weh mir, alter Stark, ich kann nichts mehr thun!“ und so unterzeichnete er.

Mit der Ruhe eines Mannes, der tausendmal ohne Furcht seine Brust den feindlichen Kugeln entgegentrug, den das Bewußtsein einer edlen That erfüllt, und die Einsicht tröstet, daß dem Gesetze, damit es auch des Schlechte fürchten lerne, ein Opfer gebühre — vernahm er bald sein Urtheil.

Er wurde in sein Gefängniß zurückgeführt, um sich auf seinen letzten Schritt vorzubereiten.

Abends erschien noch der Geistliche, dem er seinen letzten Willen anbefahl, und ihn dringend bat, der Engelschen Familie sein trauriges Geschick zu verheimlichen. Die Freude, über die Rettung ihres Kindes, sollte nicht durch eine so trübe Nachricht gestört werden. Spät erst verließ ihn der Seelsorger, und man hörte den Grenadier in der stillen Nacht durch das Gitter seines Zimmers geistliche Lieder singen, wie er es jeden Abend und Morgen gewohnt war.

So brach die Dämmerung an, und er hatte noch kein Auge geschlossen, als sich die Thür seines Kerkers aufthat, still und schweigsam der Feldwebel hereintrat und ihn folgen hieß. Eine Abtheilung Musquetiere nahm ihn in ihre Mitte, und so ging es durch die menschenleeren Straßen hinaus vor das Frankfurter Thor. Obwohl Stark die ganze Nacht gewacht hatte, schritt er doch fest und kräftig einher, ja seine Geberden waren fast heiterer, als die seiner Begleiter.

Von der Vorstadt sollten sie nun links sich aufs Feld hinüberziehen, wo das Urtel vollzogen werden sollte. Da hob sich in der Ferne eine Staubwolke, die sich immer näher wälzte. In Begleitung von 2 Adjutanten und einem Zug Husaren kommt unversehens der große Fritz — wahrscheinlich um in der bestürzten Hauptstadt den Muth zu beleben, und selbst und rasch die geeignetsten Maßregeln zu treffen. Bei der engen Passage mußte der Zug Halt machen. Die Musquetiere stellen sich in Front und salutiren. Sein Feuerblick trifft einen Jeden. Da sieht er auf den Mann ohne Gewehr, dessen Auge dem seinigen entgegenfunkelt. Er wendet sich zum Lieutenant.

„Wo hinaus?"

„Auf den Richtplatz, Ew. Majestät!"

„Doch kein Deserteur? Der Mann sieht mir gut preußisch aus!"

„Er hat den Posten verlassen, und das Standrecht war verlesen."

„Wie lange dient der Mann?" indem sich der König gegen den Verurtheilten wendet.

„Fünfundzwanzig Jahre, mein König."

„Da hätt' er lernen sollen, was Räson ist, in Zeiten wo man nimmer wie? und warum? frägt!"

„Doch, wie gesagt, der Mann sieht mir gut preußisch aus. Nun will einmal der König warum fragen. Herr Lieutenant, Sie stehen mit dem Mann um 3 Uhr im Schloßhof. Dieses Blatt — worauf der König Einiges mit Bleistift bemerkte — sogleich dem Commandanten. Compagnie, links um schwenkt Euch, Marsch!" — und die Reiter rasseln vorüber.

In Doctor Engels Hause war indeß die Freude über den geretteten Sohn groß, und wurde nur dadurch herabgestimmt, daß sie trotz aller Nachforschung den Namen seines Retters nicht erfahren konnten.

Mit der Nachricht von des Königs Ankunft verbreitete sich jetzt auch die Geschichte von dem zum Tode verurtheilten Grenadier. Entsetzen ergriff sie beide, Vater und Mutter, als sie den Namen Stark hörten; es war ihnen bald kein Zweifel mehr über den Zusammenhang seines Geschickes mit dem ihres Sohnes. Engel eilte sogleich nach dem Schlosse, und bat um eine Audienz. Eben trat der Commandant heraus, und rief mit freudestrahlendem Gesichte einem Adjutanten im Vorsaale zu: „Stark soll herbei!

Während dieser Pause ward Engel beschieden einzutreten.

Der König redete ihn huldreich an, und vernahm mit steigendem Interesse die Erzählung, welche der Doctor in kurzen Zügen vollführte; und als dieser sodann um Gnade für den Verurtheilten bat, da winkte er ihm freundlich zu.

Stark war indessen eingetreten. Der König im Saale auf und ab gehend, trat ihm einige Schritte entgegen, indem er ihm wieder scharf ins Auge sah.

„Stark, bist du nicht derselbe, der bei Lewositz vier kaiserliche Dragoner aus dem Sattel gehoben? der mir nach dem heißen Tage bei Prag die Feldflasche gereicht? Warst immer ein wackrer Soldat. Nun aber bist du zu alt geworden. Zieheſt ein Kind aus dem Wasser, und ließest den Kosacken deinen Posten?"

„Ihr aber danket Gott," indem er sich zum Doctor Engel wandte, „daß er Euch durch ihn den geliebten Sohn wiedergegeben hat. Ehret den Alten sein Leben lang!"

„Stark, im Spitale brauch' ich einen guten, ehrlichen Hausmeister, geh' hin und thue dein Amt mit Freuden!"

Jetzt aber lasset uns einen Augenblick stille stehn! Die Rührung aller Anwesenden, die freudige Ueberraschung, mit der die wachthabende Mannschaft die Heraustretenden im Vorsaale begrüßte, den Jubelruf des vor dem Schlosse versammelten Volkes, und vollends den Empfang der Alten von Mutter und Kind im Engelschen Hause mögen wir Alle besser denken und fühlen als aussprechen. Und so schäme sich auch Keiner, wenn ihm das Auge naß geworden. Ein solcher Mensch ist nach Jahrhunderten noch tausend Thränen werth.

Noch lange Zeit hindurch war er übrigens in dem Spitale Trost und Hilfe der armen Kranken, für die er Tag und Nacht mit treuer Sorgfalt bedacht war.

Kam er dann in das Haus seines lieben Doctors, so wetteiferten alle drei, sein Herz zu erfreuen, bis an sein Ende. Dankbar drückten sie ihm die Augen zu, und schmückten sein Grab mit einem würdigen Denkmal. Darüber ist nun schon das Moos gewachsen, und das Epheu deckt die Grabschrift, aber sein Name ist doch nicht ganz vergessen. Jährlich an seinem Todestage kommen die Enkel des von ihm aus den Fluthen Geretteten, streuen Blumen umher, und gedenken liebevoll und dankbar in ihrem Herzen des treuen, frommen Grenadier Stark.

(Didaskalia 1841.)

Der Arzt im Irrenhause.

Der berühmte englische Arzt Astley Cooper erzählte öfters ein Abenteuer, das er auf einer Erholungsreise in Schottland bestand. „Den Tag nach meiner Ankunft in Edinburg," sagte er, „schlief ich noch, als heftig an meine Thür geklopft wurde. Ich fragte, wer mich so zeitig wecke, und man antwortete draußen: „Heißen Sie nicht Cooper?" — „Allerdings." — Astley Cooper?" — „Ja." — Sie sind gestern Abend von London hier angekommen?" — „Ja" — So machen Sie auf, denn Sie sind derjenige, welchen wir suchen." — Ich konnte nicht zweifeln, daß man wirklich mit mir sprechen wollte, und öffnete deßhalb. Vor der Thür stand ein Constable mit drei Männern.

„Sie werden uns sogleich begleiten."

„Wohin?"

„Dahin, wohin ich Sie zu führen Befehl habe."

„Ich werde nicht folgen, bevor ich nicht Erklärung erhalten habe."

„Diese werde ich nicht geben, denn Wahnsinnigen giebt man keine."

„Wahnsinnigen?" rief ich.

„Ja, armer Mann. Seit drei Monaten sucht Sie Ihre Familie, und ohne die Frau, die Sie so gefährlich verwundet haben, würde man Ihre Spur noch nicht gefunden haben. Ein Brief hat endlich Ihrem Oheim Alles entdeckt. Ihre Flucht aus London, und Ihre Ankunft hier. Da Sie jetzt gerade etwas lichte Augenblicke zu haben scheinen, so folgen Sie mir ohne Widerstreben."

„Man befindet sich in einem argen Irrthum," antwortete ich lachend. „Lassen Sie mich in Ruh, denn ich bin der Wahnsinnige nicht, den Sie suchen, sondern der Leibarzt des Prinzen von Wales. Entfernen Sie sich."

„He da!" rief der Constable seinen Begleitern zu, „ergreift ihn, bindet ihn, wenn er sich wehrt, und führt ihn in das Irrenhaus des Dr. Goldsmith."

Ehe ich eine Bewegung machen konnte, war ich ergriffen und in einen Wagen gebracht, der an der Thüre wartete, und sogleich nach dem erwähnten Irrenhause abfuhr. Wie unangenehm mir nun auch die Verwechslung war, so hegte ich doch keine ernstliche Besorgniß, denn der Arzt, meinte ich, würde sogleich den Irrthum des Constable erkennen. Der Dr. Goldsmith war sogar einer der Aerzte, dessen Bekanntschaft ich zu machen wünschte, da er sich einen großen Ruf erworben hatte. Er sollte, wie man erzählte, die Kranken durch ganz ungewöhnliche Mittel heilen, und ich war deßhalb sehr neugierig. Nach einer halben Stunde erreichten wir das Haus des Arztes, aber man denke sich mein Entsetzen, als ich in dem Arzte denselben alten Mann erkannte, den ich selbst vor zwei Jahren als Irren behandelt hatte. Ich gestehe, daß ich nun ernstlich besorgt wurde, besonders als ich sah, daß auch der angebliche Arzt mich erkannte. „Ach," sagte er, indem er mir einen der Blicke zuwarf, die nur den Irren angehören, „willkommen hier! „Douchen, Aderlässe, strenge Diät und Bäder!" setzte er

hinzu, indem er meine eigenen Worte und meine Geberden nachahmte.

„Aber, lieber Doctor," sagte ich, „ich bin ja nicht krank, nur ein Irrthum . . ." — „Ich kenne das, ich kenne das, entgegnete er lachend. „Die Irren kennen niemals ihren Zustand; das ist gerade ein Symptom der Geistesstörung." — Auch dies hatte ich früher zu ihm gesagt. — „Vollzieht meine Vorschriften," sagte er zu seinen Leuten, „bis er seinen Wahnsinn eingesteht. Erst Aderlaß, dann Douche und Hunger, dann den großen Sturz, Ausreißung dreier Zähne, die Bastonnade und Einsperrung." Ich zitterte vom Kopf bis zu den Füßen, denn eine solche Behandlung konnte mich wirklich wahnsinnig machen. Was sollte ich thun? Ich entschloß mich endlich, um Zeit zu gewinnen, mich für wahnsinnig auszugeben. Der Arzt entließ seine Leute, und als ich mit ihm, dem Wahnsinnigen, allein war, fiel er wüthend über mich her. Da man mir die Hände gebunden hatte, konnte ich ihm keinen Widerstand leisten, und ich mußte mir die schmerzlichste Behandlung gefallen lassen. Er schlug und biß mich, er trat mich mit Füßen, zog mich an den Haaren, und als die Ermüdung seine Wuth etwas gelindert hatte, übergab er mich den Aufsehern. Wie meine Gesundheit und mein Verstand diese Qualen überstanden, weiß ich nicht. So vergingen drei Wochen, für mich drei Jahrhunderte. Dann erschienen mehrere Personen in meiner Zelle; sie sahen mich mit Verwunderung an, und sagten zu Goldsmith, der sie begleitete, sie kennten mich nicht, ich sei Astley Cooper, ihr Verwandter, nicht. Ich setzte den Leuten in wenigen Worten meine schreckliche Lage auseinander, und ersuchte sie, mir die Freiheit zu verschaffen, oder wenigstens an meine Familie in London zu schreiben. Goldsmith lachte darüber, und erklärte mich für einen der gefährlichsten Irren, in seiner Anstalt. Zum Glück glaubte ein Arzt, der die Fremden mit

begleitete, und der ein Bild von mir gesehen hatte, meine Züge zu erkennen. Ich sprach mit ihm, und er erklärte, mich mit sich nehmen zu wollen. Goldsmith wurde wüthend, als er dies hörte, und schwur, er würde mich nicht fortlassen. Der fremde Arzt wandte sich an die Leute, und vermochte sie, mich für ihren Verwandten zu erklären, und als solchen auch zu befreien. Sie willigten ein, und so wurde ich aus diesem schrecklichen Kerker befreit. Ich ließ sogleich eine gerichtliche Untersuchung anstellen, und durch dieselbe ergab es sich, daß der sogenannte Dr. Goldsmith ein Wahnsinniger Namens Nielson sei, der aus Bedlam entwichen war, einen Arzt ermordet, und sich der Papiere desselben bemächtigt hatte. In Edinburg hatte er eine Irrenanstalt gekauft, die der Gründer ausbot. Man bemerkte seine Geisteszerstörung nicht, und schrieb sein seltsames Verfahren dem excentrischen Wesen zu, das manche Gelehrte charakterisirt. Nachdem aber die Justiz von der wahren Sachlage unterrichtet war, ließ sie die Heilanstalt des sogenannten Goldsmith schließen, und brachte denselben wieder in das Irrenhaus Bedlam." Das Haar des berühmten Astley Cooper war in den drei Wochen vollkommen ergraut.

IIII.

Medicinische Länder- und Völkerkunde.

Erinnerungen aus England 1841.

(Aus der sobenannten Schrift des Hofrathes und Prof. Dr. Marx in Göttingen. Daſ. [bei Meyer] 1842. S. 302.*)

I. Edinburg.

Die Pfahlwurzel der hieſigen Hochſchule iſt die mediciniſche Facultät. Es giebt Traditionen, die immer neu fortleben, Erbſtücke von Alters her, die ſtets ſich wieder zu verjüngen ſcheinen. Oxford behauptete ſeit Jahrhunderten die Palme der claſſiſchen, Cambridge die der mathematiſchen Studien; die der mediciniſchen wurde erſt in der neueſten Zeit Edinburg von London ſtreitig gemacht. Bei allen Vorzügen, welche letztere Stadt mit ihren umfangreichen Hoſpitälern und Sammlungen, ſo wie mit der auserleſenen Schaar älterer und jüngerer Meiſter, für den beſitzt, welcher zum ausſchließlichen Praktiker ſich ausbilden will, dürfte doch dieſe kleinere Hochſchule mit ihren verhältnißmäßig beſchränkteren Mitteln der gleichſam zur Pairie erhobenen

*) Dieſe leſenswerthen Erinnerungen in 57 Briefen des bunteſten Inhalts, welche der Hr. Verfaſſer an ſeinen Bruder, den Hofrath und Prof. der Phyſik in Braunſchweig, geſchrieben, berühren die Heilkunde nur ſehr allgemein. Es ſind meiſtens an Ort und Stelle friſch empfangene Eindrücke von Menſchen, Sitten, Denk- und Lebensweiſe, Wiſſenſchafts- und Kunſtanſtalten aller

Schwesteranstalt nicht untergeordnet werden, sobald das ärztliche Studium als wissenschaftliches Ganzes ins Auge gefaßt wird. Wie der Dichter sagt, daß ein Gemüth sich nur im Stillen, und ein Charakter nur im Strom der Welt bilde, so kann man von den angehenden Aerzten behaupten, daß sie ruhiges Beobachten, Nachdenken und Vergleichen an den kleineren Anstalten am sichersten sich aneignen, Schärfe des Urtheils aber, Blick und Tact in den größeren am schnellsten sich erwerben. — — Ein aufgeschlagenes Buch des Organismus ist die Halle der Wundärzte, eine erstaunliche Sammlung für menschliche und vergleichende Anatomie. Unabhängig davon und in hohem Grade beachtungswerth ist das im umfangreichen Universitätsgebäude sich befindende Museum für pathologische Anatomie. Für welche Reihe von Krankheiten auch der Wißbegierige Aufklärung wünscht, er wird hier nicht vergebens darnach fragen. Seit langer Zeit wurden die Ergebnisse der Sectionen und Operationen aufgehäuft. Man hat ebenso eine anschauliche Geschichte der merkwürdigsten organischen Destructionen vor sich, als eine Erinnerung an die werkthätigsten Aerzte und Wundärzte. Was selbst der Erfahrene sonst nur durch einzelne Exemplare und Abbildungen sich versinnlichen konnte, erblickt er hier in ganzen Reihen. Durch die Räume, wo die naturhistorischen Schätze zur Beschauung einladen, machte ich einen Gang in Be-

---

Art, wie sie gerade dem Blicke des Verf. sich darboten, wobei Commercielles, Politisches, Historisches, Architektonisches ꝛc. eben so berührt ist, wie das Medicinische, und bieten sonach für Specielles des letzteren, das hier zu recapituliren wäre, keine Ausbeute. Das Allgemeine kann aber auch Interesse erregen, zumal wenn es mit anziehender Lebhaftigkeit, wie hier, erzählt ist; nur bemerken wir, im Interesse des Verf., daß sie im Original — im Zusammenhange mit dem übrigen reichen Inhalt — einen vortheilhafteren Eindruck erzeugen. Red.

gleitung von Dr. Abercombie und Christison. Zum ersten Male sah ich das Skelett eines vollständig erhaltenen ausgegrabenen Elenthiers (fossil Elk from the isle of Man). — — Seltsam kenntlich machen sich die Apotheken, wie dies überhaupt allgemeiner Gebrauch des Landes zu sein scheint. Nämlich am Tage sieht man am Fensterladen eine hübsche Auswahl kleiner Gläser liegen, wie solche wohl sonst zu Parfüms gebraucht werden, und in einiger Entfernung große, mit verschieden gefärbten Flüssigkeiten gefüllte Gläser oder Glaskugeln. Diese nun werfen bei Nacht, indem Lampenlicht hinter ihnen leuchtet, weit in die Ferne einen rothen oder grünen Schein. — — Neues und Freudiges folgte hier so rasch nach einander, daß ich für die Feder keinen Augenblick zu erübrigen vermochte. Konnte ich ja nicht einmal ein Wort des Dankes und der Entschuldigung für die freundlichsten Einladungen an Sir George Ballingall und den Decan der medicinischen Facultät Sir Ch. Bell schreiben. Die meiste Zeit brachte ich mit Christison und in seiner liebenswürdigen Familie zu, wo der Professor der Chirurgie Syme sich gleichfalls einfand. Bis dahin wußte ich gar nicht, daß der ausgezeichnete Chemiker zugleich Arzt sei. Auch Graham, der Botaniker, ist Praktikus. Christison ist im kräftigsten Lebensalter, heiter, unternehmend, unermüdlich forschend, von den Studirenden hochgehalten, und in gerichtlich medicinischen Fällen eine anerkannte Autorität. Als Lehrer der Arzneimittellehre und Toxikologie hat er Veranlassung ins Klare zu setzen, von welchen Bedingungen die nach Jahreszeit und Standort wechselnde Stärke und Wirksamkeit mancher heroisch wirkenden Vegetabilien abhängt, und ich zweifle nicht, daß er in dieser Hinsicht noch interessante Aufschlüsse ertheilen wird. Wir besuchten gemeinschaftlich das Krankenhaus und den botanischen Garten. Jenes hat für den Zweck des Unterrichts die angemessenste Einrichtung und

Größe; dieser ist einzig in seiner Art. Die vielen südlichen Gewächse, welche hier im Freien zu ansehnlicher Größe gedeihen, die geschmackvolle Anordnung der Blumen, Sträucher und Bäume mit überraschenden Durchblicken, und die Fülle der seltensten Pflanzen in Prachtexemplaren mit Blüthen und Früchten, gewähren einen hohen Genuß. Auf die riesenartigen Araucaria imbricata, Stanishopea elegans, Banksia media und Pandanus odoratissimus schien sich der Gärtner Mc. Nab mit Recht etwas einzubilden. Zum ersten Male sah und kostete ich die Wasserbehälter von Nepenthes destillatoria. Rathsam möchte es sein, daß Dichter, bevor sie jene Blume zu einem Bilde gebrauchen, sich durch eigene Anschauung damit vertraut machen; denn die Gestalt ähnelt auffallend einem Pilze, und die Flüssigkeit schmeckt salzig.— Da ich seit Jahren J. Thomson's Arbeiten sehr verehre, so mochte ich auch ihn persönlich kennen lernen. Leider hörte ich, daß er, außerhalb der Stadt wohnend, krank sei und sich überhaupt von den Menschen zurückgezogen habe. Im Krankenhause, wo gerade sein ältester Sohn, der Professor der Pathologie, sich befand, wiederholte ich meinen Wunsch; er war bereit, mich zu seinem Vater zu begleiten. Der Alte lag zu Bette; aber kaum hatte ich im Gartensaale einige Augenblicke gewartet, so kam derselbe, auf einen Stab gestützt, mit rührender Herzlichkeit auf mich zu. Er ergriff mich, führte mich in den Garten, dankte mir für den Besuch, sagte mir viel Freundliches und sprach mit einer solchen Lebendigkeit und so anhaltend, wobei ein ungewöhnliches Feuer in die Augen und eine Spannung in die eingefallenen Gesichtszüge kam, daß ich besorgt für ihn wurde und ihn zur Rückkehr nöthigte. Er empfindet es schmerzlich, daß mehrere ausgezeichnete Männer, mit denen er sonst im besten Vernehmen stand, gegen seine wissenschaftlichen Ueberzeugungen, namentlich gegen die über die Behandlung der Syphilis ohne Mercur, hart und rücksichtslos sich geäußert;

er fühlt sich verkannt, und in dieser Verstimmung, die vielleicht eine Folge körperlicher Schwäche ist, gesättigt vom Bücherschreiben. Er hinterläßt seinen Söhnen, von welchen auch der jüngere, der Professor der Physiologie, zugegen war, seine gesammelten Schätze und hofft, daß er demnächst durch diese gerechtfertigt dastehen werde. Da ich seine Hauptansicht aus voller Seele theile, so that es mir weh, seine Bitte um die Verlängerung meines Dortbleibens nicht gewähren zu können. — Einer der gesuchtesten Aerzte hier ist J. Abercrombie. Seine Werke zeugen von eigenen Untersuchungen, selbstständiger Prüfung und treffendem Urtheil; persönlich erscheint er einfach und anspruchlos, und die allgemeine Stimme, so weit ich sie zu vernehmen Gelegenheit hatte, bestätigt dieses Urtheil. Von diesem wird nun behauptet, er gehe in religiösen Dingen zu weit, und ich erinnere mich bereits in Deutschland derartige Worte gehört und gelesen zu haben. Seitdem ich hier erfahren, welche wahre Religiosität in den Familien lebt, wie die Kirchen aus einem Bedürfnisse des Herzens besucht werden, wie die Beobachtung der sanctionirten Gebräuche als allgemeine Pflicht gilt und nur das Gegentheil auffällt, halte ich es für um so bedenklicher, Gesinnung und Thatkraft darnach bemessen zu wollen. Gerade unter dem ärztlichen Stande begegnet man hier vortrefflichen Naturen, die nach schweren Heimsuchungen im Glauben den festesten Stützpunkt finden. Vieles der englischen Kirche würde in Deutschland, wo gewiß wahre Frömmigkeit auch zu Hause ist, gar nicht anwendbar sein. Dahin gehört die übertrieben strenge Sonntags-Feier, sowie das starre Festhalten am Wortlaute der Bibel. Kein Schriftsteller über naturwissenschaftliche oder ärztliche Dinge darf es wagen, Sätze bekannt zu machen, die mit einem Ausspruche des alten oder neuen Testaments nicht im Einklange stehen, wenn er nicht befürchten will, verketzert, angeklagt, ja, wenn er ein Amt inne hat, abgesetzt zu werden. Mit

großer Kunst und Künstlichkeit suchen sie deshalb alle neueren Einsichten und Entdeckungen mit jenen unvollständigen, oft mythischen Zeugnissen einer patriarchalischen Vorzeit in Uebereinstimmung zu bringen. — — Vielleicht ist Dir die Beurtheilung einer Schrift von R. Gooch noch im Gedächtniß, der im J. 1825 die Ansteckungsfähigkeit der Pest vertheidigte, als man selbst im Parlamente in Aufrechthaltung der Quarantaine-Gesetze lau zu werden anfing. Daraus war damals in unseren gelehrten Anzeigen die Anekdote aufgenommen, daß ein Chemist vor dem Lordmayor mit der Bitte erschien, einen Versuch zeigen zu dürfen, daß detonirende Kugeln ganz unschädlich seien, und der ein halbes Pfund Schießpulver aus seiner Tasche zog, um sie darin explodiren zu lassen. Der Lordmayor protestirte laut dagegen; doch auf die inständigsten Bitten und Versicherungen des Chemisten erlaubte er ihm endlich, es mit ein wenig Pulver zu versuchen. Zu dem größten Verdrusse des Letzteren entzündete sich das Pulver, ungeachtet er sich auf das Feierlichste verwahrte, daß dieses nicht hätte geschehen sollen. Ueber diesen Verfasser nun habe ich kürzlich Folgendes, was bei uns sehr auffallend sein würde, vernommen: Er verlor seinen ältesten Sohn, den er zärtlichst liebte. Von Schmerz niedergeworfen, betete er, daß er erlöst werden möge von seinen Zweifeln, und daß der Entschwundene, zu seinem Troste, nur einmal wiederkehre. So fiel er in Schlaf und sah im Traum seinen Geliebten auf ihn zukommen, sprechend: „Dein Gebet ist erhört, dem Geiste wird es vergönnt, Dich zu besuchen; wenn Du aber Mosen und den Propheten nicht glaubst, so wirst Du auch nicht glauben, wenn einer vom Tode wiederkehrt.“

2. Oxford.

„Es giebt sinnliche Eindrücke, die wie moralische Ereignisse den ganzen Menschen ergreifen und als etwas Neues, Großes in seine Lebensgeschichte eintreten. So mir der Anblick von Oxford. Noch nie hat eine Stadt von einem verhältnißmäßig so geringen Umfange einen so mächtigen, kaum zu beschreibenden Zauber auf mich ausgeübt. Das ist eine Residenz der Studien; hier thronen Professoren, und die Studenten mit Barret und Talar (Gown) schreiten wie Cavaliere einher. In ganz Deutschland, in der ganzen Welt ist kein ähnlicher Punkt. Es ist mir noch nicht recht klar, was mich dort so froh bewegt und ein Bewußtsein weckte, so müsse es sein und nicht anders. Die Menschen, die Tracht, das bloße Aeußere kann es nicht sein; auch nicht der Ort an sich, der in seinem ganzen Aussehen bloß auf die Universität berechnet und angewiesen bleibt; vielleicht schon eher die vielen für die Studien bestimmten, wunderbar schön aufgeführten Häuser, welche Gasse an Gasse sich ausdehnen, und noch mehr als durch ihre Fronte in ihrem Innern mit den großen Höfen und Gärten von Reichthum und Behaglichkeit zeugen, und eben so als Klöster der Wissenschaft, wie als Turnplätze der Jugend erscheinen. Es ist wohl all dieses zusammen und noch viel Anderes, was mich gleich beim ersten Eintreten so angenehm begrüßte. — Der Regius Professor of Medicine Dr. J. Kidd, der zugleich (Aldrichian) Professor der Anatomie und (Radcliffe's) Bibliothekar ist, war nicht in der Stadt; ich gab daher einen zweiten Brief ab an Dr. Greenhill. Dieser empfing mich freundlichst, führte mich augenblicklich mit der biedersten Herzlichkeit zu seiner fein gebildeten Gattin und begleitete mich nach einigen der merkwürdigsten Punkte. Zuerst in die Bibliothek von Radcliffe. Dieser mein neuer Freund ist nämlich nicht bloß praktischer Arzt, sondern auch

ein Gelehrter (a scholar), und besonders in der griechischen und arabischen Literatur gut zu Hause. Obgleich Bescheidenheit die Summe seines Wissens verbirgt, so hoffe ich doch, daß er nicht zu lange damit zurückhalten und bald einen sprechenden Beweis einer in dieser Zeit unter Aerzten fast verschollenen gediegenen Gelehrsamkeit geben werde. Die Sammlung enthält hauptsächlich medicinische, naturhistorische Werke und Reisebeschreibungen. Zu der Erbauung und Gründung der Bibliothek hat der vor 127 Jahren verstorbene Arzt J. Radcliffe 40,000 Pfd. testamentarisch vermacht und zugleich jährlich für den Bibliothekar 150, und für anzuschaffende Bücher 100 Pfd. bewilligt. Sein von Kneller gemaltes Portrait, so wie seine Statue von Rysbrach verdienen beachtet zu werden. Er wurde nicht bloß der Wohlthäter dieses Institus, sondern auch des Krankenhauses, des Irrenhauses und der Sternwarte, die daher auch seinen Namen tragen. Nachdem man nun im Innern dieses schauwürdigen Gebäudes sich genug umgesehen, so bleibt noch übrig, auch seine obersten Zinnen zu besteigen. Auf dem Dache dieser auf Säulen ruhenden Rotonde ist die Umsicht eigenthümlich; nah und fern die herrlichsten Bauwerke, ein Panorama zahlloser kunstvoller Thurmspitzen mit ihren Wetterfahnen und Rosetten, so wie freistehende Figuren auf den Giebeln, und dieses Alles nur Wohnungen den Lehrern und den Lernenden angehörig. Bei uns kann der Nährstand mit Befriedigung und einigem Stolze auf die in endloser Fülle und Ausdehnung wogenden Kornfelder, üppigen Wiesen und dampfenden Fabrikhäuser schauen; der Wehrstand auf mächtige Wälle, Bastionen und Thürme; hingegen der Lehrstand höchstens auf ein einzeln stehendes Schulhaus, auf ein Museum, Laboratorium, die kaum durch ihr Dach über die anderen Häuser sich erheben. Hier hat der Lehrstand seine Palläste. Wie in Rom die Kirchen, so ragen hier nach allen Seiten die Colleges mit ihren Spitzen

und Warten stolz und schön in die Lüfte. Da ich des großen Vermögens von Radcliffe Erwähnung gethan, so muß ich doch ein Wort beifügen, wie er dasselbe erworben und wie es kam, daß er es zu den genannten Zwecken bestimmen mochte. Sein wissenschaftliches Verdienst bestand darin, daß er auf T. Sydenham aufmerksam gemacht, dessen naturgemäße Behandlungsweise, namentlich der entzündlichen Krankheiten, noch nicht gehörig gewürdigt war. Indem er selbst den Anweisungen jenes musterhaften Arztes am Krankenbette folgte, wurde er einer der glücklichsten und gesuchtesten Praktiker. — Auf regelmäßigen Besuch der Vorlesungen wird, so weit dieß bei reichen jungen Leuten möglich ist, sehr gehalten; die vorgeschriebenen Prüfungen nöthigen einigermaßen dazu. Um die höchsten Ehren in der Arzneiwissenschaft zu erlangen, muß man zuerst Master of Arts werden, nämlich zwölf Terms, etwa drei Jahre, hier sich aufgehalten und zwei Prüfungen, Responsions und public Examination, bestanden haben. Ein Jahr darauf kann man Bachelor in Medicine und drei Jahr darauf Doctor in Medicine werden. Diejenigen, welche nicht im Stande sind, einem Examen sich zu unterwerfen und daher auch keine Zeugnisse erhalten können, werden als „plucked," gerupft, bezeichnet."

---

3. London.

Neunhundert und zwölf Narren auf einen Tag, das ist doch wohl genug. Wenn ich behauptete, ich hätte einen karrischen Sonntag zugebracht, so könnte mir Niemand widersprechen; allein ich habe heute viel Weisheit und Menschenliebe gefunden.

Mit Dr. Forbes und T. K. Hervey, dem Dichter und Mitarbeiter am Athenäum, war ich nach Hanwell

Lunatic Asylum gefahren, wo der Freund des ersteren, Dr. J. Conolly, dirigirender Arzt ist.

Die Luft war warm, der Himmel schwach umzogen; ein leichter Regen dämpfte den Staub; später trat die Sonne hervor und spiegelte sich in tausend glänzenden Wassertropfen wieder. Die Dörfer am Wege gleichen lieblichen Städtchen; eine große Zahl kleiner Villen, alle durch Reinlichkeit, Zierlichkeit und Einfachheit einladend, wechseln ab mit fruchtbaren Feldern und Parks. Die vielen Kirchengänger, die mit geschmückten Mädchen vollgepackten Stagecoaches, und die Gigs, die immer nur ein Pärchen enthielten, gaben dem Auge vollauf zu thun, während das Ohr die belebende Wechselrede der Freunde, wie die Biene den Honig einsog.

Die großartige Anstalt liegt in einer anmuthigen Gegend, von schönen Gärten rings umgeben, nach allen Seiten hin frei. Conolly war leider krank; dagegen diente uns sein schöner Jünglingssohn und seine Tochter zu Führern. Letztere, ein noch zartes und doch kräftiges Mädchen, wandelte wie der gute Genius dieses Hauses durch alle Räume der männlichen und weiblichen Irren; die Lärmenden beschwichtigte sie durch ein mahnendes Wort, die Eigenwilligen durch eine begütigende Vorstellung, die Jammernden durch einen tröstenden Händedruck. In ihr lebt der Grundsatz ihres Vaters: diesen Kranken die vollkommenste Ruhe des Benehmens entgegenzusetzen, und nicht vieles Vorstellen und Reden, wodurch sie nur aufgereizt würden. Wer in sich sicher und gesammelt sei, rein menschliche Gesinnungen hege und äußere, der mache auf sie den tiefsten, wohlthätigsten Eindruck. Hier wird durch die That bewiesen, was der Mensch über den Menschen durch das Menschliche vermag. Die Hauptbemühung des ärztlichen Personals, d. h. des Dr. Conolly und eines Gehülfsarztes ist darauf gerichtet, so freundlich als möglich mit den Kranken umzugehen und ihr

Vertrauen zu gewinnen, was weniger durch imponirendes Wesen als durch wohlwollende Aeußerungen und Handlungen erreicht wird. Das Hülfspersonal besteht aus achtzig Köpfen. Nach besten Kräften wird dahin gearbeitet, daß unter den Gliedern der ärztlichen Familie, der Oberaufseherin (the Matron), der Wärter und Wärterinnen Ein Gefühl des reinen guten Willens und der Liebe für die Unglücklichen vorwalte.

Körperliche Bestrafung findet durchaus nicht Statt; nicht einmal Zwangsjacke oder Gurt. Diese werden hier mit einem brennbaren Stoffe verglichen, womit ein Feuer zugedeckt wird. Wachsamkeit auf diese Kranke, wird als das erste Erforderniß hingestellt, jede Zwangsmaaßregel aber als das Hülfsmittel der Bequemlichkeit für die Wärter angesehen. Von Anwendung des Drehstuhls ist längst keine Rede mehr.

Die hier üblichen Mittel, um Ordnung zu erhalten und um den Heilzweck zu erreichen, sind zunächst Abschließung von einer bis zu drei Stunden in einem luftigen Hofe oder in einer leeren, jedoch reinlichen Stube, um den Gedanken der Strafe fern zu halten. Weigert sich der Kranke, so darf nie zur Gewalt geschritten werden; sondern die übrigen Kranken werden entfernt und der Widerstrebende wird durch mehrere muthvolle, jedoch gutherzige Wärter umgeben, die ihn durch Vorstellungen dahin zu bringen suchen, daß er von selbst sich fügt. Vergreift er sich, so wird zwar der Gewalt Gewalt entgegengesetzt; allein ohne eine Spur von Leidenschaft, bloß als erpreßte Nothwehr.

Um die Schlaflosigkeit zu beseitigen, läßt man gerne viel kaltes Wasser trinken. Wird die Aufregung durch Schauerbäder niedergehalten, so ist Regel, den Kranken, der bis über die Mitte des Körpers im warmen Wasser sich befindet, auf schonende Weise schnell abzutrocken, warm zu bedecken und ins Bett zu bringen.

Für die zweckmäßigste Kleidung wird die wollene gehalten, des veränderlichen Klimas wegen und weil die Kranken meistens kalte Hände und Füße haben. Uebrigens wird an heißen Sommertagen eine dünnere Kleidung zu tragen erlaubt.

Ein schöner Grundsatz zieht sich durch die Heilmethode dieses trefflichen Arztes, nemlich der: immer lernen zu wollen, die Kranken in ihrem guten und bösen Verhalten als die Lehrmeister zu betrachten, denen man das Rechte abmerken müsse.

Auszeichnung, Erhebung statt Zurücksetzung dient öfters als das hülfreichste Erweckungsmittel in anscheinend unheilbaren Fällen. Individuen, die fast wegen ihrer Zuchtlosigkeit und Heftigkeit aufgegeben werden, ändern schnell ihre ganze Weise, wenn sie zu ehrenden Beschäftigungen herangezogen werden.

Man thut das Mögliche, um Jeden zu beschäftigen, in der Küche, bei der Wäsche, in den Gärten und bei handwerksmäßigen Vornehmungen. Da manchmal Irre in die Anstalt gebracht werden, die in vollkommener Unwissenheit sich befinden und nie lesen gelernt haben, so wird der Versuch gemacht sie zu unterrichten.

Es fand sich schon einige Male Gelegenheit zu beobachten, daß der etste Eindruck, welchen das Haus auf die Eintretenden hervorbrachte, umstimmend wirkte. Nicht Wenige verlassen schon nach zwei bis drei Monaten geheilt diesen Zufluchtsort.

Den hier gesammelten Erfahrungen gemäß, hängt die Neigung zum Selbstmord fast immer mit körperlicher Störung zusammen. Es sei am besten, solche Individuen ihrer Bande zu befreien, sie blos bewachen und gefahrvolle Dinge aus ihrer Umgebung entfernen zu lassen. Je mehr man sie durch auffallende Mittel in ihrem freien Vornehmen beschränke, desto mehr fixire man ihren Trieb auf die bereits festwur-

zelnde Absicht. Die Anlage zur Selbstzerstörung werde durch Strenge und Zwang nur wach erhalten. Bei jungen Frauenzimmern verhalte sich dieses Beginnen häufig wie ein hysterischer Anfall; darum dürfte man darüber nicht viel Lärm machen; das Sicherndste bestehe darin, das allzugeschäftige Thun der Herbeieilenden zu mäßigen, diese zu entfernen und bloß zur Dämpfung des zu grell einwirkenden Lichts und für die Application von kaltem Wasser auf Kopf und Hände Sorge zu tragen.

Die Weigerung, Nahrungsmittel zu sich zu nehmen, sei durchaus nicht immer als ein Versuch zur Tödtung anzusehen; sie stelle sich zuweilen periodisch ein und stehe mit einer Unordnung der Verdauung in Verbindung, oder mit dem gehegten Verdacht, daß jene ungesund oder vergiftet seien. Da dürfe man keine Gewalt brauchen, sondern man müsse durch Herausfinden der lockenden Speisen und Getränke das Bedürfniß dazu wieder zu wecken suchen.

Um Epileptische, deren über hundert in der Anstalt sind, vor Unglück zu bewahren, indem einige während der Anfälle aus den Betten springen und unwillkührlich herausgeschleudert werden, ist die Einrichtung getroffen, daß sie auf ganz niedrigen Betten schlafen, und öfters ist eine Schutz-Matratze noch in der Nähe angebracht.

Kommt man von der Küche in die Speisesäle, so sollte man nicht denken, daß die, welche so fleißig Kartoffeln schneiden, Gefäße reinigen, Wasser oder gefüllte Präsentirplatten tragen, oft die sind, welche noch vor wenigen Tagen ihre Abtheilungen in die größte Unruhe versetzten und zu den widerspenstigsten Müßiggängern gehörten.

Von dem Stock, der in solchen Heilanstalten sonst im Schwange war, ist hier keine Spur mehr und bloß die Hand geblieben, welche dem geistig Scheintodten zur Hülfe dient, und von der Kette, welche den im Wahnsinn Auf-

geregten an den Pflock schmiedete, ist bloß die Erinnerung da, daß an Unglück Wohlwollen sich knüpfen müsse.

Anstalten wie diese, wo die Aermsten in Wahrheit ein Asyl finden, wo auf die Noth, wie auf die Wissenschaft, auf Moral, wie auf das Schönheitsgefühl gleichsam Rücksicht genommen wird, sind nicht von der Regierung geschaffen, die in andern Ländern Alles thun muß; Privatpersonen bauen sie.

Der Gemeinsinn und die damit verbundene aufopfernde Wohlthätigkeit äußert sich anderswo nur gelegentlich, durch ergreifende Ereignisse oder inständiges Bitten auflodernd bald wieder erlöschend; hier sind dies Pflichten, stetig wacherhaltene Tugenden.

Ich reiste vor einiger Zeit mit einem Manne, dessen fast ängstliche Sparsamkeit mir auffiel; zufällig hörte ich hier von den jährlichen Beiträgen, welche derselbe giebt, und die fast an das Unglaubliche gränzen. Dort war es kein Geiz, hier ist es kein Prunken; Sparsamkeit ist da Redlichkeit, wo es durch sie nur allein möglich wird, die volle Hand dahin reichen zu können, wo sie als die wirksam helfende erscheint.

Wie lange dauert es in andern Ländern, wo der Wohlhabenden auch genug sind, bis ein Schulhaus, ein Armenhaus, eine Kirche, ein Hospital gebaut wird; hier werden Subscriptionen eröffnet und kurz darauf legt der Baumeister nicht den Riß zum Gebäude, sondern die Rechnung für das fertige vor.

Der Institute, wo arme Kranke ärztlichen Rath und Arzneien unentgeltlich erhalten (Dispensaries) ist eine große Zahl. Die Irrenhäuser sucht man durch alle möglichen Verbesserungen dem erkannten Ziele zu nähern, gute Lehrer für Handwerke heranzuziehen, die angemessenste Beschäftigungsweise kennen zu lernen, die höchste Humanität zu üben.

Man läßt es aber nicht dabei, dem Kranken seine Gesundheit wieder zu verschaffen, sondern es bestehen eigene Vereine, um durch Geld, Kleidung, Wäsche, Empfehlungen die Entlassenen in eine Lage zu versetzen, daß sie von ihrer erlangten Gesundheit den rechten Gebrauch machen können.*)

---

*) Die Fortsetzungen über London sollen folgen.

Hgbr.

Portugal.

(Aus des Leibarztes Dr. Keßler Beschreibung in Rust's Magazin 1841 und 1842).

Zu den verschiedenen Zeiten der portugiesischen Monarchie lag die Oberleitung des Medicinalzweiges verschiedenen Behörden ob. Namentlich waren es: 1) Der Physico Mòr do Reino (oberster Staatsarzt), welcher von den älteren Zeiten an bis in die neuern die Oberaufsicht über alle zum Medicinaldienst gehörigen Personen zu führen hatte. Ihm zur Seite stand seit dem Jahre 1448: 2) Der Chirurgiao Mòr do Reino (oberster Staats-Chirurg), der die Befugniß hatte, nicht nur die Studenten zu Coimbra, Salamanca, welche die chirurgische Praxis später ausüben wollten, zu prüfen, sondern auch alle Individuen, welche auf irgend eine andere Weise sich die nöthigen Kenntnisse erworben zu haben vorgaben. Ohne seine specielle Erlaubniß konnte Niemand als Chirurg fungiren, Niemand als sogenannter Aderlasser, Dentist, Hebamme ꝛc. auftreten. So wie der Physico Mòr, ebenso hatte auch der Chirurgiao Mòr zwei General-Delegirte, einen im Norden und einen im Süden des Reiches, in allen Bezirken aber auch einen Subdelegiren, der in seinem Namen die Medicinal-Polizei verwaltete.

Ihnen zur Seite standen die Municipalbehörden der Städte, doch scheint es, als hätten letztere bei ihren medicinal-polizeilichen Vorschriften nicht immer in Uebereinstimmung mit den höchsten Medicinalbehörden des Landes gehandelt. 3) Der Provedor Mòr da Sande hatte als oberster Sanitätsverweser die specielle Beaufsichtigung des Hafens von Belem, so wie die der Landesgrenze, damit keine contagiösen Krankheiten eingeschleppt würden. Im Innern des Landes übte er die eigentliche Medicinalpolizei; unter seiner Aufsicht standen die zum Verkauf kommenden Nahrungsmittel und Getränke, die Fabriken, Straßen der Städte, kurz Alles, was zum Ressort der Polizei gehört. 4) Die Junta da Sande trat im Jahre 1813 ins Leben, ging aber schon im Jahre 1820 in 5) die Commissao da Sande über. Beide bestanden aus Aerzten und Juristen, einem höheren Militair- und Marinebeamten, also aus einem Collegium, das die als nothwendig erkannten Verbesserungen der öffentlichen Gesundheitspflege in Uebereinstimmung ausführen und eben so die vorgefundenen Mängel abschaffen sollte. Allein die Uebereinstimmung fehlte, und so blieb die ganze Einrichtung des Medicinalwesens bis zum Jahre 1837 eine höchst mangelhafte und unvollkommene. Im letztgenannten Jahre constituirte sich: 6) Der Conselho da Sande publica, der Gesundheitsrath, welcher, einige kleine, leicht zu beseitigende Mängel abgerechnet, allen an ihn zu machenden Anforderungen entspricht. Gleichzeitig mit dieser neuesten Medicinal-Einrichtung für das Civil, erhielt auch das Militair-, so wie das Marine-Medicinalwesen eine neue Organisation.

1. Das Civil-Medicinalwesen. Das Conselho da Sande publica ist aus 12 stimmfähigen Personen, aus 3 Aerzten, 2 Chirurgen, 2 Pharmazeuten, 1 Beamten der Generaladministration Lissabons, 1 Municipalbeamten, 1 Zollbeamten, 1 Officier der Landarmee und 1 der Marine zu-

sammengesetzt, welche den Präsidenten und Vice-Präsidenten aus ihrer Mitte wählen. Der Präsident ist der Executor der Beschlüsse des Raths, unterschreibt und expedirt im Namen des Conselho. Dem letztern beigegeben ist ein Secretär, ein Schatzmeister und sonst nöthiges Dienstpersonal. Dieser Gesundheitsrath steht unter dem Ministerio des Innern, zu den obern Landesbehörden aber in einem coordinirten Verhältniß. In jedem Landbezirke hat er einen Delegirten in der Person eines Arztes, in jeder Gemeinde einen Subdelegirten in Person des Bezirksvorstehers. — Zum Ressort des Gesundheitsrathes gehört Alles, was Bezug hat 1) auf die physische Erziehung der Unterthanen, 2) auf praktische Medicin, Chirurgie und Pharmazie, 3) auf Medicinalpolizei; die Delegirten sind daher verpflichtet, halbjährlich einen Bericht über den Sanitätszustand ihres Districts, über die Dienstleistungen des Sanitätspersonals ꝛc. einzusenden; die Subdelegirten verpflichtet, den ihnen von den Delegirten gewordenen Anordnungen nachzukommen, die einlaufenden Schiffe zu besuchen, die Aerzte, Chirurgen, Apotheker, Geburtshelfer, Hebammen, Dentisten zu überwachen, und endlich die Aufsicht zu führen über den Verkauf der Nahrunsgmittel, Droguen u. s. w. Außer den Subdelegirten hat jedes Kirchspiel noch einen Sanitätsaufseher — Cabeca da Sande — den jedoch nur die Todten beschäftigen; er hat nämlich darüber zu wachen, daß die letzteren nicht eher begraben werden, als bis ihr Ableben ärztlich oder richterlich documentirt ist, und daß sie dann nirgends anders als auf den bestimmten Plätzen, Kirchhöfen beerdigt werden. Unter ihm steht der Wächter des Kirchhofes, dem die Sorge für hinlänglich tiefe Gräber zusteht, und der nur solche Leichen zuläßt, die mit Scheinen des Sanitätsaufsehers zu ihm gelangen.

Die Gehalte des Sanitätsraths sind: für den Präsidenten jährlich 600,000 Reis (987½ Thlr. 640 = 1 Thlr.

Cour.), Vice-Präsidenten 500,000 Reis, für jedes ärztliche und chirurgische Mitglied 400,000 Reis, Apotheker 300,000, die Delegirten 120,000 Reis. Der Fond des Gesundheitsrathes wird aus den mehrfachen Einkünften gebildet. Unter Andern bezieht er für ein Prüfungsattestat der auf fremden Universitäten gebildeten Aerzte 50,000, für die Approbation eines Chirurgen zur medicinischen Praxis 25,000, für die Prüfung eines Apothekers 14,400, für die Prüfung eines Quacksalbers 14,400, und für dessen Erlaubnißkarte zum Quacksalbern 85,600, für die Erlaubniß zum Verkauf von Geheimmitteln 50,000 Reis u. s. w.

II. Das Militair-Medicinalwesen. Der Conselho da Sande do exercito besteht aus einem Medico militar und aus 2 Chirurgoës do exercito, bildet eine für sich bestehende Repartition des Kriegsministeriums, und erstreckt seine Wirksamkeit über das ganze Militair-Medicinalwesen. Ihm liegt die Anstellung der Chirurgen und Apotheker des Heeres ob, sowie die Anschaffung der Medicamente, Instrumente, Bandagen und Utensilien für das ganze Heer, demnächst aber auch die Inspection der Hospitäler, Ambulancen und Depositorien. Als Stellvertreter dieses Gesundheitsrathes residirt ein Chirurgiao do exercito in Lissabon und ein anderer in Porto, welche den ganzen Sanitätsdienst in ihren Militaidistricten zu inspiciren und in Kriegszeiten denselben sowohl auf dem Schlachtfelde, als in den Hospitälern zu leiten haben. — Die Regimentschirurgen (Chirurgião Mòr) versehen den ärztlichen Dienst in ihren Regimentern; zu ihrer Unterstützung haben sie die Chirurgioës Adjudantes.

Der Medico-Militar mit Oberstlieutenantsrang hat monatlich 60,000 Reis.

Der Chirurgào do exercito mit Majorsrang hat monatlich 45,000 R.

Der Chirurgào Mòr mit Capitainsrang hat monatlich 24,000 R.

Der Chirurgião Adjudant mit Lieutenantsrang, hat monat= 22,000 R.

Der Apotheker hat monatlich 24,000 R.

Der Apothekergehilfe hat monatlich 15,000 R.

Die Militärärzte avanciren nach dem Dienstalter, doch können außerordentliche Verdienste auch eine Bevorzugung gestatten. In Friedenszeiten hat jede Truppenabtheilung ihr besonderes Regimentshospital; in größeren Garnisonen haben jedoch die hier stationirten Regimenter ein gemeinschaftliches Hospital, in welchem der Dienst von den Aerzten der Regimenter versehen wird. Langen sie nicht aus, so werden Civilärzte, gegen eine angemessene Gratification, zur Aushilfe requirirt. Bei einem bevorstehenden Kriege werden Gesundheitscompagnien gebildet, aus Sergeanten, Corporalen und Soldaten der verschiedenen Truppenabtheilungen bestehend, über welche die Chirurgioës do exercito zu verfügen haben, während jene in disciplinarischer Hinsicht unter ihren resp. Officieren stehen. Nach beendetem Kriege treten die Individuen dieser Compagnien wieder in ihre Regimenter zurück. Für den Aufenthalt im Hospitale wird den kranken Soldaten während der Dauer ihres Krankseins der Sold und die Ration abgezogen; die Officire zahlen die Hälfte ihres Soldes. — So wie wir aus Vorstehendem ersehen, daß die Einrichtung des portugiesischen Militär=Medicinalwesens so ziemlich übereinstimmend, ist mit dem der übrigen europäischen Staaten, eben so ist dieß auch der Fall mit dem

III. Marine=Medicinalwesen. Der Conselho da Sande naval besteht aus 2 Aerzten und 2 Chirurgen; ihm untergeordnet sind alle der Marine angehörige Medicinal=Personen, sowohl in Portugal selbst, als auch in den überseeischen Besitzungen. Es giebt 18 Marine=Chirurgen: 6 erster und 12 zweiter Classe. Die Linienschiffe haben 3 Chirurgen: 1 ersten und 2 zweiten Ranges. Die Fregatten

1 ersten und 1 zweiten Ranges. Alle andern Schiffe haben nur 1 Chirurgen, welcher den Dienst nicht nur am Bord der Schiffe, sondern auch im Hafen, den Marine-Hospitälern ꝛc. zu versehen hat.

Hospitäler und Versorgungsanstalten Lissabons, nebst Beiträgen zur Charakteristik des gegenwärtigen Zustandes der Medicin und Chirurgie in Portugal. Von Dr. Keßler, Königl. Leibarzt in Lissabon in Rust's Magazin S. 383—451.

Bei dem Mangel aller Documente und officiellen Berichte, wie er in der That besteht, machen folgende Notizen keinen Anspruch auf Vollständigkeit, sie sind nur zusammengestellt aus den überkommenen mündlichen Traditionen und aus dem, was die eigene Anschauung dem Verf. lehrte.

Die Kranken- und Versorgungsanstalten, welche die portugiesische Hauptstadt aufzuweisen hat, sind folgende: 1) das Hospital St. José, 2) das Marine-Hospital, 3) das Militär-Hospital, 4) das Hospital St. Lazarus, 5) das Waisenhaus, 6) das Findelhaus, 7) das Bettlerasyl.

1) Hospital St. José. Dieses allgemeine Lissabonner Krankenhaus trat an die Stelle des durch das große Erdbeben (1755) vernichteten im Jahre 1472 von Johann II. gestifteten Allerheiligen-Hospitals. Es war früher Hauptsitz der Jesuiten, und als solcher vielleicht seinem Zwecke entsprechend gewesen; allein als Hospital paßte es trotz seiner schönen Lage und seines Umfangs nicht. Mit Ausnahme der noch von den Jesuiten herrührenden geräumigen und wohl eingerichteten Küche ist Alles schlecht, fast durchgehends ist der Fußboden der Krankensäle mit Ziegeln belegt, wodurch sie stets feucht, kalt und unreinlich erhalten werden, und dabei sind sie so eingerichtet, daß immer einer dem andern zum Durchgange dient. Schlechter als die Localität ist die Administration, so daß sogar trotz des besten

Willens der Aerzte, die Kranken nicht selten erfrieren oder vor Mangel an sonstiger Pflege untergehen. Abstellung dieser schreienden Uebelstände läßt sich nur von einer energischen und sachkundigen Direction und Administration erwarten, — zwei Bedingungen, die auf portugiesischem Boden nie Wurzel gefaßt haben, noch jemals Wurzel fassen werden. — Das Hospital umfaßt 24 Krankensäle, welche zusammen bequem 1179, nöthigenfalls aber auch 1682 Betten aufnehmen, 15 der Säle sind für männliche, die übrigen für weibliche Kranken bestimmt; jedem steht ein Arzt oder Wundarzt vor; jener bezieht 320,000 Reis (500 Thaler) diese 200,000 Reis. Vier der letztern wohnen im Hospital, dessen Director einer von ihnen ist, insofern er nämlich in Abwesenheit der Primär-Aerzte die Oberaufsicht führt. Die durchschnittliche tägliche Krankenzahl schwankt zwischen 11—1200. Das Hospital hat eine eigene, in seinen Gebäuden befindliche Apotheke, worin der Arzneibedarf für dasselbe, jedoch nur nach einem eigenen Formulare entnommen werden darf. Es enthält (seit 1828) 817 Nummern, ist nach den Arzneiformen alphabetisch geordnet. Beim Receptiren wird vom Arzte nur die Nummer der Formel angegeben; ein Verfahren, das leicht zu Verwechselungen führen kann. Journale werden nicht geführt, an Hospitalberichte wird gar nicht gedacht.

Mit dem Hospital steht die medicinisch-chirurgische Schule Lissabons in Verbindung, insofern sie das Recht hat, aus ihm die nöthigen Kranken für ihr Klinikum zu beziehen. Die Lehrer an dieser Schule sind wissenschaftlich gebildete, und praktisch gediegene Aerzte, während bei den praktischen Aerzten und Wundärzten am Hospital von gediegener Bildung keine Rede sein kann, da ihre Anstellung von Protection und sonstigen Rücksichten abhängt.

1) Die Abtheilung für innere Kranke enthält als fungirende Aerzte; Fernandes, Gouvea, Bizarro, Carvalho,

Limà Leitao und Barral. Nur letzterer, in Paris gebildet, ist mit dem gegenwärtigen Standpunkte der Medicin vertraut, und cultivirt die Ansichten seiner französischen Lehrer in Portugal, wo es keine so ausgesprochen charakterisirte Medicin wie in Deutschland, England, Frankreich und Italien giebt. Viele junge Mediciner absolviren ihre Studien in Frankreich, weßhalb auch gerade französische Ansichten in Portugal Platz greifen, wiewohl auch die Lehren Stahl's, Hoffmann's, Boerhave's, Cullen's, Brown's, Hahnemann's, Rasori's ꝛc. erprobt und befolgt werden. Die beiden letzteren sind bereits spürlos vorübergegangen, wogegen die gleich von vorneherein mit dem größten Enthusiasmus begrüßte Broussais'sche Lehre auch noch jetzt die durchgängig befolgte und vorherrschende Doctrin ist.

Zu den gewöhnlichsten Krankheiten gehören die Wechselfieber, von denen Dr. Lima Leitao unterscheidet 1) Wechselfieber aus Gastro-Intestinal-Phlogose entstanden. 2) Fieber mit Phlogose der Milz, Leber. 3) Fieber mit entzündlicher Reizung der Leber, Milz, Darmschleimhaut. 4) Ohne alle Zeichen irgend einer Phlogose. Bei 1 nützt also Ruhe, strenge Diät, laue schleimige Getränke und Klystire. Nach dem 2. Anfalle, oder 24 Stunden nach der Aufnahme des Kranken 24 Blutegel an das Epigastrium, Leinsaamenkataplasmen. Bei wiederholtem Anfall giebt er 12 gr. Chin. sulph. in Pillenform, 3 stündl. 2 gr. während der vollkommenen Apyrexie beim einfachen Tertianfieber; bei der Quotidiana 2stündlich oder stündlich. Ist der Paroxysmus unterdrückt, so werden noch 2—3 Tage lang täglich 2—3 Pillen nachgebraucht. Nach jeder Pille erhält der Kranke etwas laues, schleimiges Getränk, oder Zuckerwasser. Nur seien alle Entzündungssymptome geschwunden, und die Apyrexie vollkommen, sonst schadet das Chin. sulph. Die Anfälle und das intermittirende Fieber nehmen leicht einen remittirenden, selbst continuirenden Typus an. Bleibt der Anfall nach der Appli-

cation der Blutegel aus, oder ist er weit geringer, oder retardirt er beträchtlich, so wird kein Febrifugum gegeben, da das Fieber dann oft ohne dasselbe verschwindet, die Reconvalescenz kürzer, und der Kranke vor Rückfällen gesichert ist. Die Fieber 2. Art werden fast auf gleiche Weise behandelt, nur wird hier zur Ader gelassen. Meist sind 2 Aderlässe, jeder von 8 Unzen zur Beseitigung des Fiebers hinreichend. Die 3. Art erfordert die verbundene Behandlung der 1. und 2., die 4. Art gar keine Blutentleerungen.

Die portugiesischen Aerzte, der Schule getreu, behandeln ihre Kranken meist auf dieselbe Weise. Gewöhnlich wird mit Aderlässen begonnen, was lege artes 2 mal geschieht, oder es werden Blutegel in namhafter Dosis und Kataplasmen applicirt; innerlich bekommt Patient eine Mixtura salina, wird durch Oleum Ricini purgirt, und wird gesund oder stirbt. Bei Brustkranken spielt Eselsmilch die Hauptrolle, bei Unterleibskranken das erste beste Mineral- oder Seebad. Das Frühjahr ist für alle Portugiesen die General-Purgir-Saison; im Herbst schwimmt alles, Kranke wie Gesunde im Meer herum. Ist der Kranke bemittelt, so wird zur Assistenz des Hausarztes eine sogenannte Junta von zwei oder mehreren Aerzten zusammenberufen. Der behandelnde Arzt eröffnet die Consultation mit einem Schwall nichtssagender Floskeln, leerer Worte und Tautologien; ihm folgen die Herren Collegen einer nach dem andern, und alle stimmen schließlich, wenn man auch ihren gelehrten Aeußerungen nach das Gegentheil erwarten sollte, mit dem ersten überein. Fangen sich die Herren Collegen nach 3—4 stündlichem Beisammensein an zu langweilen, so nimmt jeder von einem an der Thür ihm von einem Bedienten präsentirten silbernen Teller ein Geldstück, ungefähr 20 Thaler an Werth und die Familie beerdigt bald darauf den vielbesprochenen Kranken. Für die niedere Volksklasse existiren die sogenannten Medico = Chirurgen, denen man für den Besuch gewöhnlich ein Kruſaden (16 Gr.)

giebt; nur die Reichern benutzen die Aerzte und honoriren sie in der Regel gut. Durchschnittlich wird jeder Besuch mit $2\frac{1}{2}$ — 3 Kruſaden honorirt. — Fremde Aerzte, die durch dieſes anſehnliche Soſtrum verlockt, ſich in Portugal niederließen, entſchloſſen ſich in der Regel bald wieder zur Heimkehr. Einen Fremdling läßt der Portugieſe nicht aufkommen. Durch Eiferſucht, Neid, Mißgunſt, Undank, Chicanen und Intriguen aller Art verleitet er ihm ſeine Exiſtenz mehr, als je ein anderes Volk in der Welt.

2) Die Abtheilung für äußerliche Kranke enthält Augenkranke, Ausſchlägige, Syphilitiſche, Verwundete, Fracturirte, und Luxirte bunt durcheinander, doch iſt ihre Behandlung, von den beſſern portugieſiſchen Wundärzten geleitet, der in andern Ländern üblichen ſehr ähnlich. Das nicht ſelten vorkommende Erysipelas wird durch allgemeine und örtliche Blutentziehungen, Laxantia und Emetica beſeitigt. In der Behandlung der Geſchwüre iſt man noch um einige Jahrzehnte zurück. Jedes Geſchwür, das einige Zeit gedauert hat, führt den Namen atoniſches, und wird mit Kataplasmen, Pomaden, und Salben ohne Rückſicht auf ein etwa beſtehendes Allgemeinleiden, behandelt. Hilft es nicht, ſo werden die Kranken entlaſſen, oder man amputirt. — Der Tetanus wird theils rigoros antiphlogiſtiſch behandelt, theils mit großen Gaben Opium, ſowohl durch den Mund, als auch durch den Darm, theils mit Moſchus behandelt, in Verbindung mit warmen oder kalten Bädern und energiſchen Sudorificis. — In operativer Hinſicht hat Portugal nichts Beſonderes aufzuweiſen. Zu den beſſeren Operateurs in Liſſabon gehören Lorenzo de Luz, Pereira und Texeira, doch wurde nur von dem erſtern, und zwar nur erſt einmal, die Neoplaſtik zum Erſatz der Unterlippe nach Choparts Methode verſucht, obſchon es an zu derartigen Operationen geeigneten Perſonen ohne Naſe, Augenlieder oder Lippen ꝛc. in Liſſabon durchaus nicht fehlt. — Ebenſo liegt

das Feld der operativen Orthopädik und das der Ophthalmiatrik noch gänzlich brach. — Die Syphilis, die in allen großen Seehäfen in den mannichfaltigsten Formen anzutreffen ist, ist in Lissabon, wo zu ihrer Unterdrückung gar keine polizeilichen Verordnungen bestehen, ganz besonders heimisch. Die primäre bekämpft man auf antiphlogistischem Wege, und die daraus hervorgehende secundäre mit Mercur und Holztränken.

3) Die Abtheilung für Geisteskranke kann man ohne ein gewisses Schaudern nicht besuchen. Blödsinnige, Melancholische, Wahnsinnige, Tobsüchtige, Heilbare, Unheilbare und Reconvalescenten liegen pêle-mêle in Lumpen gekleidet, halb oder auch ganz nackt durch einander und in stets freundlicher und unfreundlicher Berührung. Ganz Portugal weiß keinen eigentlichen Irrenarzt aufzuweisen, wer sich mit diesem Studium beschäftigen will, wird Director der Anstalt. Man denke den Jammer! —

4) Die Gebäranstalt ist zwar Unterrichtsanstalt für die Studirenden an der medicinisch-chirurgischen Schule, liegt jedoch ebenfalls sehr im Argen. Bis 1817 bestand kein Lehrstuhl in Portugal für Geburtshilfe. — Ist die Wendung nöthig, so geschieht sie nur auf den Kopf oder auf die Füße; von einer Wendung auf den Steiß ist gar nicht die Rede. In Fällen von vorgefallenem Arm und in den Muttermund eingekeilter Schulter, schreiten die portugiesischen Geburtshelfer ohne Weiteres zur Amputation. Führungsstäbchen und Schlingen sind bei ihnen nicht in Gebrauch. Die Zange wird nur bei vorliegendem Kopf angewandt, bei vorliegendem Steiß gänzlich verworfen. Weder der Kaiserschnitt, noch die Durchschneidung des Schamfugenknorpels, wurde bis jetzt an Lebenden in Portugal gemacht; eben so wenig aber auch die erst seit 1825 in Portugal bekannt gewordene künstliche Frühgeburt.

Eben so vernachlässigt ist bisher das Hebammenwesen geblieben, und überall waren nur ununterrichtete Hebammen zum größten Nachtheil angestellt. Erst seit 1836 bestehen in Porto und Lissabon sogenannte Hebammenschulen, in welchen die Schülerinnen einen zweijährigen Cursus absolviren sollen. Lange wird es aber noch dauren, bis Portugal mit fähigen Hebammen versorgt sein wird.

IV.

Poëſieen.

Das diätetische Lehrgedicht
der
medicinischen Schule zu Salerno*).
metrisch übersetzt
von
Dr. F. M. Horner.
(Aus seiner Inaugural-Dissertation. Würzburg).

I. De remediis generalibus.

Anglorum Regi scripsit schola tota Salerni:
Si vis incolumem, si vis te reddere sanum,
Curas tolle graves; irasci crede profanum,
Parce mero, coenato parum, non sit tibi vanum
Surgere post epulas, somnum fuge meridianum;
Nec mictum retine, nec comprime fortiter anum.
Haec bene si serves, tu longo tempore vives.
Si tibi deficiant medici, medici tibi fiant
Haec tria: mens laeta, requies, moderata diaeta.

---

*) Epoche in der Geschichte der Arzneikunst macht unstreitig die Gründung der medicinischen Schule von Salerno. Cf. Antonii Mazza Urbis Salernitanae historia et antiquitates. Neapoli 1681. Benedictiner, denen ihr Stifter Pflege und Heilung der Kranken besonders ans Herz gelegt hatte, waren ihre Begründer. Viel mag zum Aufblühen dieser Anstalt — seit dem 8. Jahrhundert — das gesunde Klima der Stadt, die gegen Süden vom Meere angespült und landeinwärts von einer Kette waldbekränzter an gewürzhaften Pflanzen und arzneikräftigen Kräutern reicher

1. Allgemeine Gesundheitsregeln.

Englands Könige schreibt die ganze Salernische Schule:
Willst du dich machen gesund, und willst du gesund dich erhalten;
Scheuche der Sorgen Gewicht: glaub, daß nur ein Thor sich erzürnet,
Sparsam genieße den Wein, speiß mäßig, nicht komm' es dir leer vor:
Aufzustehen nach Tisch, vermeide den Schlummer am Mittag;
Halte den Harn nicht zurück, noch dränge zu stark bei dem Stuhlgang,
Wenn du genaue dies hältst, wirst lange Zeiten du leben.
Fehlt dir der Arzt, so vertreten gewiß dir die Stelle des Arztes
Folgende drei: Ruh, heiterer Sinn und mäßige Nahrung.

Berge umgeben war, sowie das frische und reine Wasser der ganzen Umgegend beigetragen haben: denn solche Vorzüge mußten den Aufenthalt in Salerno für die Gesundheit eben so vortheilhaft finden lassen, als man später den in Montpellier pries. Als ersten Wallfahrer nach — dem 10 Jahre früher von Bonifacius VII. zur Hauptstadt der Gegend bestimmten — Salerno zur Wiederherstellung seiner Gesundheit nennt die Geschichte Adalberon, Erzbischof von Verdün, im Jahre 984, der aber leider seinen Zweck nicht erreichte. Allein um jene Zeit mußten auch mehr die Hilfe der Reliquien dort befindlicher Heiligen, als die gelehrten Kenntnisse der Mönche die Genesung der Kranken unterstützen. Doch schon im 11. Jahrhundert begann sich hier die Medicin des neuern Europa selbstständiger zu entwickeln, wobei die arabische Medicin von bedeutendem Einfluß auf sie war, welche von Constantinus Afer nach Salerno verpflanzt und dort mit den Resten der griechischen Arzneikunde verflochten wurde, als deren Repräsentant Galen vor allen Andern hochgehalten und eifrig studirt ward, so daß von nun an Salerno's Mönche wie Sterne erster Größe unter ihren Zeitgenossen glänzten. Darum wurde auch diese Schule im Jahre 1100 durch Roger, König von Sicilien, und 1230 vom Kaiser Friedrich II. mit Ehren und Vorrechten begnadigt. Den unbestrittenen Ruhm als erste Heil-

II. De confortatione cerebri.

Lumina mane, manus, surgens gelida lavet aqua,
Hac illac modicum pergat, modicum sua membra
Extendat, crines pectat, dentes fricet. Ista
Confortant cerebrum, confortant caetera membra.
Lote cale, sta pranse, vel i, frigesce minute.

III. De somno meridiano.

Sit brevis, aut nullus, tibi somnus meridianus.
Febris, pigrities, capitis dolor atque catarrhus,
Haec tibi proveniunt ex somno meridiano.

IV. De flatu in ventre incluso.

Quatuor ex vento veniunt in ventre retento:
Spasmus, hydrops, colica, vertigo: quatuor ista.

V. De coena.

Ex magna coena stomacho fit maxima poena;
Ut sis nocte levis, sit tibi coena brevis.

---

anstalt im christlichen Abendlande erhielt Salerno durch die Kreuzzüge, indem zahlreiche verwundete Ritter aus dem heiligen Lande kommend und vom gesunden Klima der Gegend angelockt, sich hier heilen ließen. So kam auch im ersten Jahre des 12. Jahrhunderts Robert, Sohn Wilhelm des Eroberers, aus Palästina hier an, um seine vergiftete Armwunde heilen zu lassen, heirathete des Grafen von Conversano Tochter, und dachte erst an die Abreise, als ihm die Nachricht vom Tode seines Bruders Wilhelm II. Hoffnung zur Besteigung des väterlichen Throns machte. Auch er hatte als Belohnung für seine glückliche Behandlung der Stadt verschiedene Vorrechte und Freiheiten verschafft. Auf seine Veranlassung — denn die Aerzte geben ihm im Gedichte den Königstitel, worauf er sich Rechnung machte — wurde das uns erhaltene Regimen Salernitanum, ein diätetisches Lehrgedicht in leoninischen Versen abgefaßt, und es zeigt uns am besten das medicinische Treiben auf dieser wichtigen Schule. Die metrische Einkleidung war die damals allbeliebte Form des Vortrags, und macht keine anderweitige Ansprüche, als das Gedächtniß zu unterstützen. Die Zahl der Verse dieser Sammlung von diätetischen Verhaltungsregeln ist in den verschiedenen Handschriften verschieden; denn es ist klar, daß einem solch allgemein eingeführten Lehrbuche

2. Gehirnstärkung.

Wasch mit erfrischendem Naß am Morgen die Augen und Hände,
Mäßig hierhin fahrend und dorthin, mäßig die Glieder
Ausgedehnt, die Haare gekämmt, die Zähne gereinigt.
Solches stärket das Hirn und stärket die übrigen Glieder.
Steh und beweg dich nach Tisch, nach dem Bad dünst', kühle dich sanft ab.

3. Mittagsruhe.

Gar nicht oder nur kurz sei dir ein Schläfchen am Mittag.
Trägheit, Fieber dazu, Kopfschmerz und leid'ge Katarrhe
Sind es, die dir entstehn aus einem Nachmittagsschläfchen.

4. Zurückgehaltene Winde.

Viererlei kommt von der Blähung, die man im Leibe zurückhält:
Trommelsucht, Krampf, Schwindel, Kolik; selbst alle zusammen.

5. Abendessen.

Reichlich wo ist Mahlzeit, da entsteht dem Magen gewiß Leid;
Willst du des Nachts leicht sein, sei dir die Tafel nur klein.

---

im Laufe des Mittelalters Jeder gern seine eigenen Zusätze beischrieb, Jedoch die alten Ausgaben mit des Arnoldus Bachuone de Villanova († 1363) Commentar haben nur 364 Verse, die darum als die einzig ächten betrachtet werden müssen, weil Arnold von Villeneuve bei den damaligen Herren von Salerno lebte und gewiß die richtigsten Abschriften des Gedichtes vor sich hatte.

Das ganze Gedicht hat übrigens nicht nur im frühesten Mittelalter, sondern selbst noch bis in das 17. Jahrhundert herab viel gegolten — daher findet sich in vielen alten Ausgaben und Handschriften der Randvers:

Hoc opus optatur, quod flos medicinae vocatur.

und ist gegenwärtig noch eine wichtige Quelle für die Kenntniß der Medicin seiner Zeit. Der Ausgaben und Uebersetzungen von ihm sind sehr viele in allen lebendigen Sprachen, in Deutschland existiren allein an 25 oder 26.

VI. De dispositione ante cibi sumtionem.

Tu numquam comedas, stomachum nisi noveris esse
Purgatum vacuumque cibo, quem sumseris ante.
Ex desiderio poteris cognoscere certo:
Haec tua sunt signa, subtilis in ore saliva.

VII. De cibis melancholicis vitandis.

Persica, poma, pyra, lac, caseus et caro salsa,
Et caro cervina, leporina, caprina, bovina,
Haec melancholica sunt infirmis inimica.

VIII. De cibis bene nutrientibus.

Ova recentia, vina rubentia, pinguia jura
Cum simila pura naturae sunt valitura.

IX. De cibis bene nutrientibus et impinguantibus.

Nutrit et impinguat triticum, lac, caseus infans,
Testiculi, porcina caro, cerebella, medullae,
Dulcia vina, cibus gustu jucundior, ova
Sorbilia, maturae ficus uvaeque recentes.

X. De boni vini proprietatibus.

Vina probantur odore, sapore, nitore, calore,
Si bona vina cupis, haec quinque probantur in illis:
Fortia, formosa, fragrantia, frigida, frisca.

XI. De vino dulci et albo.

Sunt nutritiva plus dulcia, candida vina.

XII. De vino rubro.

Si vinum rubeum nimium quandoque bibatur,
Venter stipatur, vox limpida turbificatur.

XIII. Contra venenum.

Allia, nux, ruta, pyra, raphanus et theriaca,
Haec sunt antidotum contra lethale venenum.

6. Essenszeit.

Niemals iß, wofern du nicht weißt, daß der Magen dir rein ist,
Und von den Speisen entleert, die zuvor du zu dir genommen.
Erstens erkennst du dieses genau aus deinem Verlangen;
Dann aus dem wässrigen Speichel, der sich im Munde dir sammelt.

7. Unpassende Speisen für Schwarzgallige.

Pfirschig, Aepfel und Birn, Milch, Käs und gesalzenes Fleisch ist,
Wie auch das Fleisch vom Hirsch, vom Hasen, vom Rind und der Ziege
Schädlich bei schwarzer Galle, und ist nicht befreundet den Schwachen.

8. Nahrhafte Kost.

Eier frisch, rothfunkelnder Wein und kräftige Brühen,
Wie auch das feineste Mehl sind stärkende Kost für den Magen.

9. Nahrhafte und fettmachende Kost.

Fett macht dieses und nährt: Milch, frischer Käs und der Weizen,
Hoden, Fleisch von dem Schwein, dann Hirn und das Mark von den Thieren.
Süßer Wein, dem Geschmack zusagende Speisen und Eier
Weich gesotten, die zeitigen Feigen und Trauben des Weinstocks.

10. Eigenschaften des Weines.

Wein erprobt der Geruch, der Geschmack, der Glanz und die Farbe.
Wünschest du trefflichen Wein, er muß fünf Stücke besitzen:
Stark, schön, reich an Arom, kühl soll er sein und auch perlend.

11. Weißer Wein.

Nährender ist für den Leib ein süßer weißlicher Wein stets.

12. Rother Wein.

Wird rothfunkelnder Wein in zu reichlicher Menge getrunken,
Bildet Verstopfung sich aus, und es trübt sich die helleste Stimme.

13. Gegengifte.

Knoblauch, Birn und Raute, sowie Nuß, Theriak, Rettig
Geben ein Gegengift gen jegliches tödtliche Gift ab.

XIV. De aëre.

Aër sit mundus, habitabilis ac luminosus,
Nec sit infectus, nec olens foetore cloacae.

XV. De nimia potatione vini.

Si tibi serotina noceat potatio; vina
Hora matutina rebibas, et erit medicina.

XVI. De meliore vino.

Gignit et humores melius vinum meliores;
Si fuerit nigrum, corpus reddit tibi pigrum.
Vinum sit clarum, vetus, subtile, maturum,
Ac bene lymphatum, saliens, moderamine sumtum.

XVII. De cerevisia.

Non sit acetosa cerevisia, sed bene clara,
De validis cocta granis, satis ac veterata.

XVIII. De usu cerevisiae.

De qua potetur, stomachus non inde gravetur.

XIX. De temporibus anni.

Temporibus veris modicum prandere juberis,
Sed calor aestatis dapibus nocet immoderatis.
Autumni fructus caveas, ne sint tibi luctus.
De mensa sume, quantum vis, tempore brumae.

XX. De potu pravo corrigendo.

Salvia cum ruta faciunt tibi pocula tuta;
Adde rosae florem, minuit potenter amorem.

XXI. De nausea marina.

Nausea non poterit quemquam vexare marina,
Antea cum vino mixtam si sumserit undam.

XXII. De generali condimento.

Salvia, sal, vinum, piper, allia, petroselinum,
Ex his fit salsa, nisi sit commixtio falsa.

14. Gesunde Luft.

Hell und rein sei die Luft, in der du zu hausen gewohnt bist,
Weder auch angesteckt, noch riechend vom Dunst der Kloake.

15. Weinrausch.

Hat dir der nächtliche Trunk des Weines die Sinne benebelt,
Wird dir am Morgen ein Schluck gleichwie die beste Arznei sein.

16. Weinsorten.

Besserer Wein erzeugt auch bessere Säfte des Körpers:
Dunkeler Wein macht aber den Körper träg und die Seele.
Wein muß hell, alt, fein und aus zeitigen Beeren gepreßt sein,
Dann mit Wasser verdünnt, aufschäumend und mäßig genossen.

17. Bier.

Nicht soll sauer des Bieres Geschmack, dann es soll sehr klar sein,
Und aus fleischigen Körnern gebraut und einige Zeit alt.

18. Bier.

Trinkt man davon, so darf sein Genuß nicht den Magen beschweren.

19. Diät in den einzelnen Jahreszeiten.

Mäßig zu essen gebeut man dir in den Zeiten des Lenzes;
Doch unmäßigen Tafeln ist schädlich die Hitze des Sommers.
Nimm dich in acht vor den Früchten des Herbstes, damit du nicht krank wirst.
Iß soviel dir beliebt von dem Mahl in den Tagen des Winters.

20. Trinkregeln.

Raute mit Salbei macht den Pokal dir sicher; geselle
Blühende Rosen hinzu, und er mindert das Liebesverlangen.

21. Seekrankheit.

Den wird die Seekrankheit mit ihrem Ekel verschonen,
Welcher zuvor Meerwasser mit Wein sich zum Trunke gemischt hat.

22. Allgemeine Würzen.

Salbei, Salz, Wein, Pfeffer und Knoblauch und Petersilie,
Sind das beste Gewürz, wofern nicht die Mischung verfehlt wird.

XXIII. De lotione manuum.

Si fore vis sanus, ablue saepe manus.
Lotio post mensam tibi confert munera bina,
Mundificat palmas et lumina reddit acuta.

XXIV. De pane.

Panis non calidus nec sit nimis inveteratus,
Sed fermentatus, oculatus sit, bene coctus,
Modice salitus, frugibus validis sit electus,
Non comedas crustam, choleram quia gignit adustam.
Panis salsatus, fermentatus, bene coctus,
Furus sit sanus, quia non ita sit tibi vanus.

XXV. De carnibus porcinis.

Est caro porcina sine vinó pejor ovina:
Si tribuas vina, tunc est cibus et medicina.
Ilia porcorum bona sunt, mala sunt reliquorum.

XXVI. De musto.

Impedit urinam mustum, solvit cito ventrem,
Hepatis emphraxin, splenis generat, lapidemque.

XXVII. De potu aquae.

Potus aquae sumtus fit edenti valde nocivus,
Infrigidat stomachum, cibum nititur fore crudum.

XXVIII. De carnibus vituli.

Sunt nutritivae multum carnes vitulinae.

XXIX. De avibus esui aptis.

Sunt bona: gallina, capo, turtur, sturna, columba,
Quiscula vel merula, phasianus, ortygometra,
Perdix, frigellus, orex, tremulus, amarellus.

23. Händewaschen.

Wasche die Hände nur oft, um zu verbleiben gesund.
Doppelten Vortheil bringt dir stets das Waschen nach Tische,
Rein wird dadurch die Hand und gemehrt die Schärfe der Augen.

24. Brod.

Brod darf weder noch warm, noch darf es aber zu kalt sein.
Sondern es sei durchsäuert, dann gut gebacken und augig,
Mäßig gesalzen; das Mehl aus kräftigen Körnern bereitet.
Iß nicht die Kruste davon; — sie erzeugt gern schwärzliche Galle.
Ist gesalzen das Brod, durchsäuert, gehörig gebacken,
Rein und gesund: so wird sein Genuß dir trefflich behagen.

25. Schweinefleisch.

Nicht so gut als des Schafs ist das Fleisch des Schweins, wo der Wein fehlt:
Trinkst du ein Gläschen dazu, so mag es dir Speis' und Arznei sein.
Eingeweide der Schweine sind gut, schlecht jene der andern.

26. Most.

Most hält an den Urin; befördert dagegen den Stuhlgang;
Setzet Verstopfung von Leber und Milz und erzeuget den Stein auch.

27. Wassertrinken.

Wasser getrunken bei Tisch, zieht nach sich mancherlei Nachtheil,
Kalt wird der Magen dadurch, und verzögert der Speisen Verdauung.

28. Kalbfleisch.

Aeußerst nahrhaft sowohl als gesund ist das Fleisch von dem Kalbe.

29. Vögelfleisch.

Henne, Kapaun, Staar, Turtel und Taube sind trefflich zur Nahrung.
Ferner die Wachtel sowie der Fasan, die Amsel, das Sumpfhuhn,
Feldhuhn, Drossel und Trappe, sodann Rohrdommel u. Taucher.

XXX. De piscibus.

Si pisces molles sunt, magno corpore tolles:
Si pisces duri, parvi sunt plus valituri.
Lucius et perca, saxaulis et albica, tinca,
Gornus, plagitia cum carpa, galbio, truta.

XXXI. De anguilla.

Vocibus anguillae pravae sunt, si commedantur,
Qui physicam non ignorant, haec testificantur.
Caseus anguilla mortis cibus, ille ut illa,
Ni tu saepe bibas et rebibendo bibas.

XXXII. De cibi et potus alternatione.

Inter prandendum sit saepe parumque bibendum:
Si sumas ovum, molle sit atque novum.

XXXIII. De pisis.

Pisum laudare decrevimus, ac reprobare:
Pellibus ablatis sunt bona pisa satis.
Est inflativum cum pellibus atque nocivum.

XXXIV. De lacte.

Lac phthisicis sanum caprinum, post camelinum,
Ac nutritivum plus omnibus est asininum;
Plus nutritivum vaccinum, sic et ovinum;
Si febriat, caput et doleat, non est bene sanum.

XXXV. De butyro.

Lenit et humectat, solvit sine febre butyrum.

XXXVI. De sero.

Incidit atque lavat, penetrat, mundat quoque serum.

XXXVII. De caseo.

Caseus est frigidus, stipans, grossus, quoque durus.
Caseus et panis bonus est cibus hic bene sanis;
Si non sunt sani, tunc hunc non jungito pani.

Caseus de se ipso:

30. Fische.

Bei weichfleischigen Fischen erwähle die großen zur Nahrung,
Bei hartfleischigen Fischen verdienen die kleinen den Vorzug.
Hecht, Barsch, Schmerle, sodann Stockfisch, nicht minder die Schleie,
Gornus, Scholle und Karpf, dann Grundel und endlich Forelle.

31. Aal.

Nachtheil bringt der zu häufige Genuß des Aales der Stimme,
Wer Naturkenntnisse besitzt, wird solches bezeugen.
Käse sowie Aalfleisch ist schädlich zu reichlich genossen,
Wenn du dabei nicht trinkst den lieblichen Wein.

32. Abwechslung in Speise und Getränke.

Während des Essens ist oft, doch nur wenig zu trinken:
Willst du genießen ein Ei, nimm es dir weich und auch frisch.

33. Erbsen.

Löblich erscheint uns bald, bald tadelig wieder die Erbse.
Nimmst du die Hülse hinweg, dann ist die Erbse gesund,
Blähung erregend und schädlich ist sie mit den Hülsen genossen.

34. Milch.

Ziegenmilch ist gesund Schwindsüchtigen; dann des Kameles,
Und mehr nährend als alle der Eselin Milch zum Getränke:
Milch von der Kuh u. dem Schaf wird auch sehr nährend gepriesen;
Doch wo Fieber besteht und Kopfweh ist sie zu meiden.

35. Butter.

Butter wirkt anfeuchtend und sänftiget, löst, wo kein Fieber.

36. Molke.

Molke wirkt einschneidend, verdünnt, durchdringet und reinigt.

37. Käs.

Kühlend und stopfend ist Käs, schwerverdaulich u. säfteverdickend;
Käs mit Brod ist das beste Gericht für gesunde Naturen:
Ungesunden jedoch ist er nicht zu dem Brode zu reichen.
Des Käses Urtheil von sich:

Ignari medici me dicunt esse nocivum,
Sed tamen ignorant, cur nocumenta feram.
Languenti stomacho caseus addit opem;
Si post sumatur, terminat ille dapes.
Qui, physicam non ignorant, haec testificantur.

XXXVIII. De modo edendi et bibendi.

Inter prandendum sit saepe parumque bibendum:
Ut minus aegrotes, non inter fercula potes,
Ut vites poenam, de potibus incipe coenam.
Singula post ova pocula sume nova.
Post pisces nux sit: post carnes caseus adsit.
Unica nux prodest, nocet altera, tertia mors est.

XXXIX. De pyris.

Adde potum pyro: nux est medicina veneno.
Fert pyra nostra pyrus, sine vino sunt pyra virus:
Si pyra sunt virus, sit maledicta pyrus.
Si coquis, antidotum pyra sunt, sed cruda venenum.
Cruda gravant stomachum, relevant pyra cocta gravatum.
Post pyra da potum; post poma vade cacatum.

XL. De cerasis.

Si comedas ceresa, tibi confert grandia dona:
Expurgant stomachum, nucleus lapidem tibi tollit,
Et de carne sua sanguis eritque bonus.

XLI. De prunis.

Infrigidant, laxant, multum prosunt tibi pruna.

XLII. De persicis, racemis et passulis.

Persica cum musto nobis datur ordine justo
Sumere, sic est mos nucibus sociando racemos.
Passula non spleni, tussi valet, est bona reni.

Schädlich nennt mich gar oft die Schaar unkundiger Aerzte,
Doch was das Schädliche sei, hat uns noch keiner gesagt.
Schwächlichem Magen erweist treffliche Hilfe der Käs,
Wenn man von ihm nach Tisch einige Schnittchen genießt.
Wer Naturkenntnisse besitzt, kann solches bezeugen.

38. Regel im Essen und Trinken.

Während des Essens ist oft, doch stets nur wenig zu trinken:
Daß du minder erkrankst, so trinke nicht während des Kauens.
Daß du die Sühne vermeidest, beginn mit dem Trinken die Mahlzeit.
Stets nach jeglichem Ei greife zum Becher von neu.
Nach den Fischen die Nuß, nach dem Fleisch ist der Käs zu genießen.
Eine Nuß ist gut, zwei schaden und Tod ist die dritte.

39. Birnen.

Wein zu den Birnen ist gut, Arznei ist die Nuß bei Vergiftung.
Ohne den Wein sind die Früchte des Birnbaums ähnlich dem Gifte.
Drum sei dieser verflucht, wirken die Birnen wie Gift.
Gegengift ist die Birne gekocht, doch Gift ist die rohe.
Sehr wird der Magen von rohen beschwert, v. gekochten erleichtert.
Geh nach den Birnen zum Trunk, nach den Aepfeln aber z. Abtritt.

40. Kirschen.

Wenn du Kirschen genießest, so machst du ein großes Geschenk dir:
Rein wird der Magen dadurch, ihr Kern entfernt den Steinschmerz,
Und es erzeuget ihr Fleisch besseres Blut in dem Leib.

41. Pflaumen.

Pflaumen sind kühlend, zugleich abführend und ungemein nützlich.

42. Pfirsig, Trauben und Weinbeeren.

Pfirschig mit Most läßt man nach Fug und Ordnung genießen;
Löblich ist der Gebrauch, mit Nüssen die Trauben zu reichen.
Weinbeer schadet der Milz, nützt aber im Husten und Nierenschmerz.

XLIII. De ficubus.

Scrofa, tumor, glandes ficus cataplasmate cedunt.
Junge papaver ei, confracta foris tenet ossa.
Pediculos veneremque facit, sed cuilibet obstat.

XLIV. De esculis.

Multiplicant mictum, ventrem dant escula strictum,
Escula dura bona, sed mollia sunt meliora.

XLV. De musto.

Provocat urinam mustum, cito solvit et inflat.

XLVI. De cerevisia et aceto.

Grossos humores nutrit cerevisia, vires
Praestat, et augmentat carnem, generatque cruorem,
Provocat urinam, ventrem quoque mollit et inflat.
Infrigidat modicum; sed plus desiccat acetum.
Infrigidat, macerat, melanch. dat, sperma minorat,
Siccos infestat nervos, et pinguia siccat.

XLVII. De rapis.

Rapa juvat stomachum, novit producere ventum
Provocat urinam, faciet quoque dente ruinam,
Si male cocta datur, hinc tortio tunc generatur.

XLVIII. De visceribus animalium.

Egeritur tarde cor, digeritur quoque dure,
Similiter stomachus, melior sit in extremitates.
Reddit lingua bonum nutrimentum medicinae.
Digeritur facile pulmo, cito labitur ipse.
Est melius cerebrum gallinae quam reliquorum.

XLIX. De semine foeniculi.

Semen foeniculi fugat et spiracula culi.

L. De aniso.

Emendat visum, stomachum confortat anisum.
Copia dulcoris anisi sit melioris.

43. Feigen.

Scrophel, Geschwulst und Abscess weicht Ueberschlägen der Feige,
Füge den Mohn noch hinzu, um gebrochene Knochen zu dehnen.
Läuse und Liebesverlangen erzeugt sie, doch wehret sie jedem.

44. Eicheln.

Eicheln vermehren den Harn, den Leib verstopfen sie gänzlich,
Hart sind die Eicheln gesucht, doch verdienen die weichen den Vorzug.

45. Most.

Most macht häufigen Harn, führt ab und blähet den Leib auf.

46. Bier und Essig.

Bier verdicket die Säfte des Leibs und erhöhet die Kräfte,
Mehret das Fleisch und erzeugt ein kräftiges Blut in den Adern;
Treibt den Urin, und erweichet den Darm und blähet den Leib auf;
Kühlt auch mäßig: — Doch mehr austrocknend wirket der Essig;
Kühlet und zehrt, macht Melancholie und mindert den Samen,
Ist den trocknen Nerven ein Feind und trocknet das Fette.

47. Rettig.

Rettig behagt dem Magen, und weiß den Wind zu erzeugen,
Treibt den Urin, und gewährt den gesunden Zähnen Verderbniß.
Nicht gehörig gekocht erzeugt er ein Grimmen im Leibe.

48. Thiereingeweide.

Herz ist ein drückend Gericht und hart zu verdauen dem Magen,
Magen von selbiger Art, nur die äußeren Theile sind löblich.
Zunge fürwahr ein köstlich Gericht und einer Arznei gleich.
Leicht wird Lunge verdaut, und geht leicht durch die Gedärme.
Hirn von der Henne verdient vor den übrigen allen den Vorzug.

49. Fenchel.

Fenchelsamen vertreibt die lästigen Blähungen sicher.

50. Anis.

Anis verbessert's Gesicht und stärket die Wände des Magens.
Suchst du ihn aus zum Gebrauch, so wähle die süßere Sorte.

LI. De spodio.

Si cruor emanat, spodium sumtum cito sanat.

LII. De sale.

Vas condimenti praeponi debet edenti.
Sal virus refugat et non sapidumque saporat,
Nam sapit esca male, quae datur absque sale.
Urunt persalsa visum, spermaque minorant,
Et generant scabiem, pruritum sive rigorem.

LIII. De saporibus.

Hi fervore vigent tres: salsus, amarus, acutus.
Alget acetosus, sic stipans, ponticus atque.
Unctus et insipidus, dulcis dant temperamentum.

LIV. De vippa.

Bis duo vippa facit, mundat dentes, dat acutum
Visum: quod minus est, implet; minuit, quod abundat.

LV. De diaeta.

Omnibus assuetam jubeo servare diaetam:
Approbo sic esse, ni sit mutare necesse:
Est Hippocras testis, quoniam sequitur mala pestis.
Fortior est meta medicinae certa diaeta,
Quam si non curas, fatue regis et male curas.

LVI. De administratione diaetae.

Quale, quid et quando, quantum, quoties, ubi, dando
Ista notare cibo debet medicus diaetando.

LVII. De caule.

Jus caulis solvit, ejus substantia stringit:
Utraque quando datur, venter laxare paratur.

LVIII. De malva.

Dixerunt malvam veteres, quia molliat alvum.
Malvae radices rasae dedere feces:
Vulvam moverunt et fluxum saepe dederunt.

51. Spodium.

Nimm nur Spodium ein, rasch heilt es den feindlichen Blutfluß.

52. Salz.

Stets ein Gefäß mit Gewürz soll man vor den Essenden stellen.
Salz ist dem Gifte ein Feind, Unschmackhaftes macht es genießbar,
Denn nie schmeckt ein Gericht, wenn es an Salz ihm gebricht.
Aber zu viel Salz brennt das Gesicht, und vermindert den Samen,
Und ruft Krätze hervor, und Jucken sowie auch Erstarrung.

53. Geschmacksarten.

Stechender, salzig und bittrer Geschmack sind Zeichen von Hitze,
Beizender, saurer und herber Geschmack sind Zeichen des Frostes.
Schleimiger, süßer und reiner Geschmack sind dem Menschen natürlich.

54. Weinsuppe.

Weinsupp reinigt den Schmelz der Zähne u. schärfet die Sehkraft;
Mehret sie, wo zu gering, und mindert sie, wo sie erhöht ist.

55. Diätregeln.

Allen die einmal gewohnte Diät zu bewahren, gebiet ich:
Wenn nichts diese zu ändern befiehlt, und dieselbe gesund ist;
Denn Hippokrates lehrt, daß trauriges Uebel daher kommt.
Eine bestimmte Diät erreicht am ersten den Heilzweck.
Wer nicht diese besorgt, wird irrig den Kranken behandeln.

56. Diätetische Fragen.

Wie beschaffen und was und wenn, wie viel und wie oft, wo?
Dieses bemerke der Arzt, so oft er Speisen verordnet.

57. Kohl.

Brühe des Kohls wirkt lösend, sein Kraut hat stopfende Kräfte,
Reichet man beides zugleich, so erscheint abführende Wirkung.

58. Pappel.

Malve benannten die Alten mich einst, weil ich löse den Stuhlgang.
Wurzeln der Malve geschabt, bringen dir kothigen Stuhl.
Auch die Mutter erregt sie, und läßt die Reinigung kommen.

LIX. De mentha.

Mentitur mentha, si sit depellere lenta
Ventris lumbricos stomachi vermesque nocivos.

LX. De salvia.

Cur moriatur homo, cui salvia crescit in horto?
Contra vim mortis non est medicamen in hortis.
Salvia confortent nervos manuumque tremorem
Tollit, et ejus ope febris acuta fugit.
Salvia, castoreum, lavendula, primula veris,
Nasturt. athanasia sanant paralytica membra.
Salvia salvatrix, naturae conciliatrix.

LXI. De ruta.

Nobilis est ruta, quia lumina reddit acuta.
Auxilio rutae, vir lippe, videbis acute.
Ruta viris coitum minuit, mulieribus auget.
Ruta facit castum, dat lumen et ingerit astum.
Cocta facit ruta de pulicibus loca tuta.

LXII. De cepis.

De cepis medici non consentire videntur,
Cholericis non esse bonas ait ipse Galenus;
Phlegmaticis vero multum docet esse salubres,
Praesertim stomacho: pulchrumque creare colorem.
Contritis cepis loca denudata capellis
Saepe fricans poteris capitis reparare decorem.

LXIII. De sinapi.

Est modicum granum, siccum calidumque, sinapi,
Dat lacrymas, purgatque caput, tollitque venenum.

LXIV. De viola.

Crapula discutitur, capitis dolor atque gravedo,
Purpuream violam dicunt curare caducos.

59. Münze.

Lügnerin ist die Münze, wofern sie nur langsam den Spulwurm
Abtreibt oder des Magens verderbliche andere Würmer.

60. Salbei.

Wie kann sterben ein Mensch, dem Salbei wächst in dem Garten?
Gegen des Todes Gewalt wächst kein Heilmittel in Gärten.
Salbei stärkt die Nerven und hebt das Zittern der Glieder,
Hitziges Fieber entflieht, wo man dieselbe gebraucht.
Schlüsselblume, Lavendel, Castoreum, wie auch die Salbei,
Brunnenkresse, sodann Rheinfarrn heilt Lähmung der Glieder.
Salbei ein heilsames Kraut erhöht die natürliche Kraft auch.

61. Raute.

Raute, ein edeles Kraut, vermehrt in den Augen die Sehkraft.
Raute gebraucht, schwachäugiger Mann, dann schärfet dein
Blick sich.
Raute vermindert im Manne die Lust, erhöht sie im Weibe.
Keusch macht Raute, erhellt das Gesicht u. mehret die Schlauheit.
Raute gekocht, macht sicher die Plätze vor lästigen Flöhen.

62. Zwiebel.

Ueber die Zwiebel war immer getheilt die Meinung der Aerzte.
Galligen sagt sie nicht zu, versichert sogar uns Galenus,
Lehret jedoch, Phlegmatischen sei sie ein heilsames Essen.
Für den Magen zumal: und erzeuge ein blühendes Aussehn.
Wer mit gestoßenen Zwiebeln die haarlosen Stellen zum Oftern
Reibt, wird bald den Schmuck des Hauptes wieder erlangen.

63. Senf.

Senf, dieß winzige Korn wirkt trocknend sowie auch erwärmend,
Mehrt die Thränen und reinigt das Haupt und hebt die Ver-
giftung.

64. Veilchen.

Rasch verscheucht es den Rausch, den Schmerz und die
Schwere des Kopfes,
Heil auch die fallende Sucht, so rühmt man das blauliche Veilchen.

LXV. De urtica.

Aegris dat somnum: vomitum quoque tollit ad usum.
Compescit tussim veterem, colicisque medetur.
Pellit pulmonis frigus ventrisque tumorem.
Omnibus et morbis ea subvenit articulorum.

LXVI. De hysopo.

Hysopus herba est purgans a pectore phlegma:
Ad pulmonis opus cum melle coquatur hysopus:
Vultibus eximium fertur reparare colorem.

LXVII. De cerefolio.

Adpositum cancris tritum cum melle medetur.
Cum vino potum poterit sedare dolorem,
Saepe solet vomitum ventremque tenere solutum.

LXVIII. De enula campana.

Enula campana reddit praecordia sana.
Cum succo rutae si succus sumitur hujus,
Affirmant ruptis nil esse salubrius istis.

LXIX. De pulegio.

Cum vino choleram nigram potata repellit:
Adpositam veterem dicunt sedare podagram.

LXX. De nasturtio.

Illius succus crines retinere fluentes
Allitus asseritur, dentisque curare dolorem.
Et squamas succus sanat cum melle perunctus.

LXXI. De chelidonia.

Coecatis pullis hac lumina mater hirundo,
Plinius ut scribit, quamvis sint eruta, reddit.

LXXII. De salice.

Auribus infusus succus vermes necat ejus.
Cortex verrucas in aceto cocta resolvit.
Pomorum succus, flos, partus destruit, ejus.

65. Brenneſſel.

Kranken verſchafft ſie ruhigen Schlaf, und ſtillt das Erbrechen,
Heilt die Kolik, und hebet vom Grund den veralteten Huſten.
Scheucht von den Lungen den Froſt, und zertheilt Anſchwellung des Leibes,
Und beweiſt ſich in allen den Gliederkrankheiten wirkſam.

66. Iſop.

Sehr gerühmt iſt der Iſop, die Bruſt vom Schleim zu befreien;
Und es erglänzt im Geſicht der Geſundheit blühende Roſe.

67. Körbelkraut.

Dieſes gequetſcht und mit Honig verſetzt heilt freſſenden Krebs aus.
Wird es genommen in Wein, ſo ſtillt es die ſtechenden Schmerzen,
Oft auch pflegt es Erbrechen ſowohl zu heben als Durchfall.

68. Alant.

Thee von Alant iſt beſonders geſund den Präcordien; ferner
Wenn man den Saft von ihm, mit dem Rautenſafte vermiſcht, trinkt,
Iſt er Kranken mit Brüchen behaftet von nützlicher Wirkung.

69. Polei.

Trinkt man denſelben mit Wein, ſo vertreibt er die ſchwärzliche Galle,
Legt man ihn auf, ſo hebt, wie man ſagt, er veraltete Fußgicht.

70. Brunnenkreſſe.

Reibſt du von dieſer den Saft in den Kopf ein, tilgt es der Haare
Ausfall, mildert beſtimmt das leidige Weh in den Zähnen.
Salbe aus ihrem Saft mit Honig heilet die Flechten.

71. Schwalbenkraut.

Ihre erblindeten Jungen und ſelbſt die zerſtöreten Augen
Heilet damit, wie Plinius ſchreibt, die zärtliche Schwalbe.

72. Weiden.

Träufle den Saft derſelben ins Ohr, und er tödtet die Würmer.
Warzen zertheilt die Rinde, ſobald ſie in Eſſig gekocht wird.
Saft von der Blume und Frucht vereitelt Geburt u. Empfängniß.

LXXIII. De croco.

Confortare crocus dicatur laetificando.
Membraque defecta confortat hepar reparando.

LXXIV. De porro.

Reddit foecundas mansum persaepe puellas,
Isto stillantem poteris retinere cruorem.

LXXV. De pipere.

Quod piper est nigrum, non est dissolvere pigrum,
Phlegmata purgabit, digestivamque juvabit.
Leucopiper stomacho prodest, tussisque dolorem
Utile, praeveniet motum febrisque rigorem.

LXXVI. De gravitate auditus.

Et mox post escam dormire nimisque moveri,
Ista gravare solent auditus, ebrietasque.

LXXVII. De tinnitu aurium.

Motus, longa fames, vomitus, percussio, casus,
Ebrietas, frigus, tinnitum causat in aure.

LXXXVIII. De nocumentis visus.

Balnea, vina, Venus, ventus, piper, allia, fumus,
Porri cum cepis, lens, fletus, faba, sinapi,
Sol, coitus, ignis labor, ictus, acumina, pulvis,
Ista nocent oculis: sed vigilare magis.

LXXIX. De confortantibus visum.

Foeniculus, verbena, rosa, chelidonia, ruta.
Ex istis fit aqua, quae lumina reddit acuta,

LXXX. Contra dolorem dentium.

Sic dentes serva: porrorum collige grana,
Ne careas jure, cum hyoscyamo simul ure:
Sicque per embotum fumum cape dente remotum.

73. Safran.

Safran stärkt, wie man sagt, indem er die Seele erheitert,
Hebt die Ermüdung des Leibs und stärket die Kräfte der Leber.

74. Porre.

Oft verschafft ihr Genuß dem Weibe die Freuden der Mutter,
Leicht auch kannst du damit anhalten den rieselnden Blutfluß.

75. Pfeffer.

Pfeffer, von Farbe schwarz, hat herrlich zertheilende Kräfte,
Reinigt den Leib von Schleim und fördert zumal die Verdauung.
Weißer Pfeffer ist gut für den Magen, gen schmerzlichen Husten
Nützlich und kommt zuvor den Frostanfällen des Fiebers.

76. Schwerhörigkeit.

Bald zu schlafen nach Tisch, sowie zu starke Bewegung
Pflegt schwerhörig zu machen, der Rausch soll Gleiches bewirken.

77. Klingen in den Ohren.

Rastloser Gang, langwährender Hunger, Erbrechen, Erschüttrung,
So wie Fall auf den Kopf, Rausch, Frost macht Klingen im Ohre.

78. Schädliche Einflüsse auf das Gesicht.

Bäder, Liebe und Wein, Wind, Pfeffer, Rauch und der Knoblauch,
Porre, Zwiebel, die Bohnen, die Linsen, der Senf und die Thränen,
Beischlaf, Sonne und Staub, Stoß, Feuer-Arbeit und Stacheln
Schaden den Augen; jedoch Wachen das schadet noch mehr.

79. Augenmittel.

Fenchel, das Eisenkraut, die Rose, die Raute, das Schöllkraut
Geben ein Wasser, wodurch der Blick des Auges geschärft wird.

80. Wider Zahnweh.

Also erhältst du die Zähne gesund: nimm Samen der Porre,
Laß nach Recht und Gebühr mit Bilsenkraut sie verbrennen;
Dann aus der Oeffnung des Trichters den Rauch aufsteigen zum Zahne.

LXXXI. De raucedine vocis.

Nux, oleum, frigus capitis, anguillaque, potus,
Ac pomum crudum faciunt hominem fore raucum.

LXXXII. Contra rheuma.

Jejuna, vigila, caleas dape, valde labora,
Inspira calidum, modicum bibe, comprime flatum:
Haec bene tu serva, si vis depellere rheuma.
Si fluat ad pectus, dicatur rheuma catarrhus:
Ad fauces branchus: ad nares esto coryza.

LXXXIII. Contra fistulam.

Auripigmento sulphur miscere memento,
His decet apponi calcem: commisce saponi.
Quatuor haec misce: commistis quatuor istis
Fistula curatur, quater ex his si repleatur.

LXXXIV. De numero ossium, dentium et venarum in homine.

Ossibus ex denis bis centenisque novenis
Constat homo: denis bis dentibus et duodenis:
Ex tricentenis decies sex quinqueque venis.

LXXXV. De quatuor humoribus corporis.

Quatuor humores humano in corpore constant:
Sanguis cum cholera, phlegma, melancholia.
Terra melanch. aqua phlegm. aër sanguis, choler. ignis.

LXXXVI. De sanguineis.

Natura pingues isti sunt atque jocantes,
Semper rumores cupiunt audire frequentes,
Hos Venus et Bacchus delectant, fercula, risus,
Et facit hos hilares et dulcia verba loquentes,
Omnibus hi studiis habiles sunt et magis apti.
Qualibet ex causa nec hos leviter movet ira.
Largus, amans, hilaris, ridens, rubeique coloris,
Cantans, carnosus, satis audax atque benignus.

81. Heiserkeit.

Nuß, Oel, Kälte des Kopfes, dann Aale und reichliches Zechen,
Rohe Früchte dazu erzeugen die Heiserkeit gerne.

82. Wider das Rheuma.

Faste, arbeit' und wache, genieß nur erwärmete Speisen,
Athme erwärmete Luft, trink mäßig, vermeide den Zugwind,
Dieses beachte genau, willst du das Rheuma vertreiben.
Fließet das Rheuma zur Brust, so wird sein Name Katarrh sein:
Branchus, wenn es zum Schlund, und Schnupfen wenn es zur Nase.

83. Gegen Fisteln.

Schwefel mit Auripigment gedenke innig zu mischen,
Ihnen geziemt Zusatz von Kalk und Verbindung mit Seife.
Alle vier nun gemischt, und durch die Mischung der vieren
Wird die Fistel curirt, wenn damit sie viermal erfüllt wird.

84. Zahl der menschlichen Knochen, Zähne und Adern.

Knochen zählt man am Körper des Menschen zweihundert und neunzehn.
Zwanzig Zähne und zwölf gleich Perlen erglänzen im Munde:
Adern zählet der Mensch, soviel als Tage das Jahr zählt.

85. Die vier Säfte des Körpers.

Vier Grundsätze bestehen im menschlichen Körper gesellig:
Blut nebst Galle und Schleim und melancholischer Saft.
Galle ist Gluth, Blut Luft, Schleim Wasser und Melancholie Erd.

86. Sanguinisches Temperament.

Solche sind fett von Natur und Freunde von heiteren Scherzen,
Immer verlangen dieselben, recht Neuigkeiten zu hören.
Liebe und Wein ist ihr höchster Genuß, dann Schmausen u. Lachen,
Heiter davon wird ihr Blick und Süßigkeit strömen die Lippen.
Studien jeglicher Art sind sie hold und dazu auch geeignet:
Nicht pflegt jegliches Ding sie in Feuer und Zorn zu versetzen.
Heiter, verliebt, freigebig, beleibt und von rosigen Wangen
Sind sie hold dem Gesang, gern lachend und muthig und gütig.

LXXXVII. De cholericis.

Est et humor cholerae, qui competit impetuosis.
Hoc genus est hominum cupiens praecellere cunctis:
Hi leviter discunt, multum comedunt, cito crescunt.
Inde magnanimi sunt, largi, summa petentes.
Hirsutus, fallax, irascens, prodigus, audax,
Astutus, gracilis, siccus, croceique coloris.

LXXXVIII. De phlegmaticis.

Phlegma vires modicas tribuit latosque brevesque,
Phlegma facit pingues: sanguis reddit mediocres.
Otia non studio tradunt, sed corpora somno:
Sensus hebes, tardus modus, pigritia, somnus.
Hic somnulentus, piger, in sputamine multus,
Est huic sensus hebes, pinguis, facie color albus.

LXXXIX. De melancholicis.

Restat adhuc tristis cholerae substantia nigrae,
Quae reddit pravos, pertristes, pauca loquentes.
Hi vigilant studiis, nec mens est dedita somno:
Servant propositum: sibi nil reputant fore tutum.
Invidus et tristis, cupidus, dextraeque tenacis,
Non expers fraudis, timidus, luteique coloris.

XC. De coloribus et sanguinis redundantis indiciis.

Hi sunt humores, qui praestant cuique colores:
Omnibus in rebus ex phlegmate fit color albus,
Sanguine fit rubeus: cholera rubea quoque rufus. —
Si peccet sanguis, facies rubet, extat ocellus,
Inflantur genae, corpus nimiumque gravatur.
Est pulsusque frequens, plenus, mollis, dolor ingens,
Maxime fit frondis et constipatio ventris,
Siccaque lingua, sitis et somnia plena rubore:
Dulcor adest sputi, sunt acria dulcia quaeque.

87. Cholerisches Temperament.

Galliger Stoff schlägt vor in den ungestümen Naturen.
Darnach strebet ihr Sinn, sich auszuzeichnen vor Allen:
Leicht wird Alles gelernt, viel essen sie, schnell ist ihr Wachsthum.
Großmuth, Streben nach Macht, Freigebigkeit sieht man an ihnen.
Struppig, betrügerisch, kühn sind sie, zornsüchtig, verschwendrisch,
Trocken und schlau, von schlanker Gestalt und gelblicher Färbung.

88. Phlegmatisches Temperament.

Schleim giebt mäßige Kraft, breitschultrige, kurze Gestalten,
Schleim macht fette, sowie Blut mittlere Körperbeleibtheit.
Minder den Studien hold ist ihr Leib als dem Schlaf und der Ruhe:
Stumpf ist ihr Sinn, und langsam ihr Gang, Schlaf,
Trägheit beherrscht sie.
Schläfrig ist solcherlei Volk und träg und häufig sein Auswurf,
Stumpf sein Sinn, sonst fett, und blaß von Farbe das Antlitz.

89. Melancholisches Temperament.

Uebriget noch die düstre Substanz der schwärzlichen Galle,
Schlimm wird der Mensch, höchst mürrisch von ihr, und
Feind des Gespräches.
Brütet in Studien tief, und sein Sinn ist dem Schlafe nur abhold:
Nichts sei ihm sicher, so wähnt er, jedoch beharrt er im Vorsatz,
Neidisch u. grämlich, sowie habsüchtig, doch treu auf den Handschlag,
Sonst nicht ohne Betrug, dann scheu und von schmutziger Farbe.

90. Hautfarbe und Zeichen der Vollblütigkeit.

Dies die Säfte des Leibs, die der Haut die Farbe verleihen:
Schleim macht weißliche Färbung der Haut in jeglichem Falle;
Rosige aber das Blut, gelbrothe die hellere Galle. —
Mehrt sich das Blut, dann glüht das Gesicht, verdrängt
sich das Auge,
Schwer sind die Glieder des Leibs und aufgedoffen die Wangen,
Häufig und voll, doch weich ist der Puls, entsetzlich die Schmerzen,
Ganz vorzüglich der Stirn, es entsteht dann Leibesverstopfung,
Trockene Zung', zunehmender Durst und Träume von Feuer:
Süß ist des Speichels Geschmack, und es schmeckt dann
süßlich das Scharfe.

XCI. De phlebotomia, et primo de aetate secandae venae.

Denus septenus vix phlebotomum petit annus,
Spiritus uberior exit per phlebotomiam:
Spiritus ex potu vini mox multiplicatur,
Humorumque cibi damnum lente reparatur.
Lumina clarificat, sincerat phlebotomia
Mentes et cerebrum: calidas facit esse medullas.
Viscera purgabit, stomachum ventremque coercet,
Puros dat sensus, dat somnia, taedia tollit,
Auditus, vocem, vires producit et auget.

XCII. De mensibus, quibus phlebotomia convenit, sive nocet.

Tres insunt istis, Majus, September, Aprilis.
Et sunt lunares, sunt velut hydra dies.
Prima dies primi, postremaque posteriorum,
Nec sanguis minui, nec carnibus anseris uti.
In sene vel juvene, si venae sanguine plenae,
Omni mense bene confert incisio venae.
Hi sunt tres menses: Majus, September, Aprilis,
In quibus eminuas, ut longo tempore vivas.

XCIII. De impedimentis phlebotomiae.

Frigida natura, frigens regio, dolor ingens,
Post lavacrum, coitum, minor aetas atque senilis,
Morbus prolixus, repletio potus et escae:
Si fragilis vel subtilis sensus stomachi sit:
Et fastiditi tibi non sunt phlebotomandi.

XCIV. Quae observanda sint circa phlebotomiam.

Haec facienda tibi, quando vis phlebotomari,
Vel quando minuis, fueris vel quando minutus:
Unctio, sive potus, lavacrum, vel fascia, motus
Debent non fragili tibi singula mente teneri.

91. Alter zum Aderlassen und seine Wirkung.

Aderlässe verlangt, wie ich glaube, das siebzehnte Jahr kaum,
Denn es entweicht zu reichlich der Geist durch Oeffnung der Ader.
Reichlich ersetzt alsbald sich der Geist durch Trinken des Weines,
Langsam gleichet den Säfteverlust die festere Kost aus.
Blutentziehung erhellt und kläret die Blicke der Augen,
Läutert Verstand und Gehirn, und erwärmet das Mark in den Knochen.
Reinigt das Innre des Leibs und stillet Erbrechen und Durchfall.
Machet die Sinne klar, giebt Schlaf und hebet den Ekel,
Stärkt das Gehör und den Klang der Stimme und sammelt die Kräfte.

92. Aderlaßmonate.

Drei sind Tage zu merken im Mai, April und September.
Diese beherrschet der Mond, ähnlich der Hydra sind sie.
Nämlich der erste im Mai, der letzt' im April und September:
Nicht da öffne die Ader, noch iß vom Fleische der Gänse.
Strotzen vom Blut die Gefäße im Jünglinge oder im Greise,
Dann in jeglichem Monat behagt die Entziehung des Blutes.
Merk' von den Monaten drei: den Mai, April und Sept.,
Wo du zur Ader läßt, um lange Zeiten zu leben.

93. Gegenanzeigen der Aderlässe.

Kalte Natur und Kälte des Lands und heftige Schmerzen,
Bad und Liebesgenuß, das Alter des Kindes und Greisen,
Langer Krankheitsverlauf, Anfüllung mit Speis' und Getränken:
Schwäche, sowie zu empfindlicher Sinn des Magens und endlich
Ekel verbieten dir stets die Aderlässe vor allem.

94. Aderlaßregeln.

Folgendes ist dir zu thun, wenn du willst lassen zur Ader,
Sei es da, wo du läßt; sei's, wo du bereits auch gelassen:
Salbung, Bad und Getränk, dann Binde, so wie auch Bewegung
Müssen dir einzeln im Geist, dem nicht vergeßlichen haften.

XCV. De effectibus quibusdam phlebotomiae.

Exhilarat tristes, iratos placat, amantes
Ne sint amentes, phlebotomia facit.

XCVI. De scissurae quantitate in venaesectione.

Fac plagam largam mediocriter, ut cito fumus
Exeat uberius, liberiusque cruor.

XCVII. Quae consideranda circa venaesectionem.

Sanguine subtracto sex horis est vigilandum,
Ne somni fumus laedat sensibile corpus.
Ne nervum laedas, non sit tibi plaga profunda.
Sanguine purgatus non carpas protinus escas.

XCVIII. Quae vitanda sunt post phlebotomiam.

Omnia de lacte vitabis rite minute,
Et vitet potum phlebotomatus homo.
Frigida vitabis, quia sunt inimica minutis.
Interdictus erit minutis nubilus aër:
Spiritus exultat minutis luce per auras.
Omnibus apta quies, ast motus valde nocivus.

IC. Quibus morbis et aetatibus conveniat venaesectio et quantum sanguinis quoque tempore detrahendum.

Principio minuas in acutis, perperacutis:
Aetatis mediae multum de sanguine tolle:
Sed puer atque senex tollet uterque parum.
Ver tollet duplum, reliquum tempus tibi simplum.

C. Quae membra quoque tempore venaesectione evacuanda.

Aestas, ver dextras: autumnus hiemsque sinistras.
Quatuor haec membra: cephe, cor, pes, hepar vacuanda:
Ver cor, hepar aestas, ordo sequens reliquas.

95. Wirkungen des Aderlasses.

Aderlaß macht Zornige sanft, macht Traurige heiter,
Läßt auch Verliebete nicht kommen von ihrem Verstand.

96. Größe der Oeffnung beim Aderlaß.

Ziemlich weit sei das Loch, daß geschwind ausgehe der Dunst, und
Reichlich im freiesten Strahl ströme der Kuchen des Bluts.

97. Aderlaßregeln.

Nach entzogenem Blut muß man sechs Stunden durchwachen,
Daß nicht des Schlafes Dunst dir den reizbaren Körper verletze.
Um zu schonen den Nerv, soll nicht der Schlag dir zu tief sein.
Ist dir entzogen das Blut, nicht gehe sogleich an die Mahlzeit.

98. Verhalten nach der Aderlässe.

Wer zur Ader gelassen, vermeide vor Allem die Milchkost
Und nicht minder dazu geist'ger Getränke Genuß.
Nichts genieße er kalt, denn so ist es feindlich dem Körper,
Noch ergehe er sich im Freien bei wolkigem Himmel,
Aber es werden die Geister erfrischt im Lichte der Sonne.
Jedem empfehle man Ruh, sehr schadet dagegen Bewegung.

99. Aderlaßanzeigende Krankheiten und seine Größe nach Alter und Jahreszeit.

Hitziges Fieber verlangt im Beginn Entziehung des Blutes:
Viel laß fließen des Bluts bei jenen im mittleren Alter:
Beide der Knabe und Greis reichen mit weniger aus.
Doppeltes fordert der Lenz, einfaches die übrigen Zeichen.

100. Ort und Zeit des Aderlasses.

Rechts will Sommer und Lenz, Links Herbst und Winter die Oeffnung.
Folgende Theile befreie von Blut: Herz, Leber, Gehirn, Fuß.
Und nach der Reihe im Frühling das Herz, im Sommer die Leber.

CI. De commodis ex sectione salvatellae.

Dat salvatella tibi plurima dona minuta.
Purgat hepar, splenem, pectus, praecordia, vocem:
Innaturalem tollit de corde dolorem.

CII. De capitis doloribus.

Si dolor est capitis ex potu, lympha bibatur·
Ex potu nimio nam febris acuta creatur.
Si vertex capitis, vel frons aestu tribulentur,
Tempora fronsque simul moderate saepe fricentur,
Morella cocta nec non calidaque laventur.

CIII. De quator temporibus anni.

Temporis aestivi jejunia corpora siccant:
Quolibet in mense confert vomitus, quoque purgat
Humores nocuos, stomachi lavat ambitus omnes.
Ver, aestas, autumnus, hiems dominantur in anno.
Tempore vernali calidus fit aër humidusque
Et nullum tempus melius fit phlebotomiae.
Usus tunc homini Veneris confert moderatus,
Corporis et motus, ventrisque solutio, sudor,
Balnea: purgentur tunc corpora medicinis.
Aestas more calet, siccat, noscatur in illa,
Tunc quoque praecipue choleram rubeam dominari.
Humida, frigida fercula dentur, sit Venus extra:
Balnea non prosunt: sint rarae phlebotomiae:
Utilis est requies, sit cum moderamine potus.

Explicit regimen sanitatis Salerni.

101. Nutzen der Aderlässe aus der Ader zwischen Ring- und Ohrfinger.

Oeffnung der Salvatell bringt dir unendlichen Vortheil.
Rein wird dadurch Milz, Leber und Brust, Präcordien, Stimme:
Unnatürlichen Schmerz von dem Herzen verscheucht dir dieselbe.

102. Kopfschmerzen.

Wenn Kopfschmerz nach dem Zechen entsteht, dann Wasser getrunken:
Denn unmäßiges Zechen erzeugt gern hitziges Fieber.
Wenn der Wirbel des Kopfes und die Stirne vom Schweiße getränkt sind,
Soll man Schläfen und Stirn abtrocknen mit mäßigem Reiben,
Dann warm waschen mit Wasser, worin Nachtschatten gekocht ward.

103. Die vier Jahreszeiten.

Nüchternheit trocknet den Leib in den Tagen der Hitze des Sommers:
Jeglicher Monat paßt zum Erbrechen, die schädlichen Säfte
Leeret es aus, die der Magen in seinen Wandungen einschließt.
Frühling, Sommer und Herbst nebst Winter herrschen im Jahre,
In des Frühlings Zeit ist der Luftstrom feucht und auch laulich,
Besser zum Aderlaß wird keine Zeit in dem Jahre.
Mäßiger Liebesgenuß ist dann für den Menschen am besten,
Wie auch Körperbewegung und Schweiß, nebst Lösung des Leibes,
Bäder dazu und Arznei, um damit den Körper zu rein'gen,
Trocken und heiß ist die Art des Sommers, man sieht in demselben
Herrschen vor allen zumal der röthlichen Cholera Durchfall.
Feuchte und kühlende Kost sagt zu, doch der Liebesgenuß nicht:
Heilsam ist nicht das Bad, nur selten die Oeffnung der Ader:
Nutzen gewähret die Ruhe und mäßig genoss'nes Getränke.

Suavis cantilena,

Medicorum atque Pharmacopolarum Coetui reverenter oblata.

Merseburgi, d. **15.** m. Septbr. a. **1842.**

Gaudeamus igitur,
Et rite bibamus,
Valetudinis tutores
Atque docti potatores,
Ergo gaudeamus.

Qui fuerunt ante nos,
Juvat meminisse.
Dum Elysio versantur,
Almam artem nunc laetantur
Olim coluisse.

Nos Pater Hippocrates
Docet: Vita brevis!
Heus, probatur haec doctrina
Vel sodalium ruina:
Sit illis terra levis!

Verum Divus Senex nos
Ars longa est! hortatur.
Absint igitur inertes,
Fortes simus ac sollertes,
Et labor dividatur.

Pereant, vestigia
Impostorum sequentes,
Qui contemnunt honestatem,
Famae quaerunt vanitatem.
Superbia tumentes!

Pereant, qui temere
Sacra profanarunt!
Arcanorum jactatores,
Turpis lucri venatores,
Fontem qui non libarunt.

Vigeant per patriam
Artis professores
Gratiosae non avari,
Morum comitate clari,
Strenui cultores.

Vivant, dulci otio
Quos ars severa privat,
Confratres dilectissimi,
Cari humano generi!
Ars salutaris vivat!

J. F. Krieg, Med. Dr.

Probe einer Paraphraſe des Gedichtes der Schule von Salerno

Dr. **Martin**, Arzt zu Paris 1650, verfaßte eine ſehr artige Paraphraſe des Gedichts der Schule von Salerno.

So gab er z. B.:

Si tibi deficiant medici, medici tibi fiant
Haec tria: Mens laeta, requies, moderata diaeta.

Si d'hazard extant en Champagne,
En Anjou, Touraine, en Bretagne
Tu ne peux avoir Medicins,
Qui rendent les maladies sains,
Sans te servir d'un Empirique,
Je t'enseigneray la pratique:
Trois medecins, non d'Arabie,
Ny de Grece, ny d'Italie,
Te pourrent ayder au besoin,
Sans les aller chercher fort loin,
Ils sont meilleurs que l'on ne pense,
Et ne font aucun depence:
Le premier c'est la Gaietè,
C'est le fine fleur de Santè
C'est de notre vie le sosse, (sauce)
Sans qui vaux mieux estre en le fausse.
La second, Repos moderè

De corps, et d'esprit, assurè
Ferme, tranquille, invariable.
Le troisieme, c'est Court Table,
Autrement la Sobrietè
C'est la Grand-mere de santè,
Si nostre Grand-pere Hippocrate
D'un faux oracle ne nous flatte.

Wasserkur.

Das Wasser ist die Losung jetzt zur Stunde,
Nur Wasser! schreit die ganze Welt,
In's Wasser schickt man Kranke und Gesunde,
Das Wasser kostet jetzt das meiste Geld.
Nicht zeitgemäß ist es, mit Bier den Durst zu löschen,
Wer Zeitgeist hat, der trinkt jetzt mit den Fröschen. —
Der alten Heilkunst Puff, man schießt ihr Bresche.
Das neue System ist: pudelnaß,
Die Kranken, die traktirt man jetzt wie Wäsche,
Die Medicin! sie ist das Wasserfaß.
Man wird geseift, gewalkt, gestriegelt,
Getrocknet, eingeschlagen und gebügelt.
Der Hoffnungslose stürzt sich nicht in's Wasser,
O nein, er stürzt das Wasser jetzt in sich.
Wie glücklich sind jetzt Dichter und Verfasser,
Ein jeder sagt: mein Gräfenberg bin ich!
Die Heilkunst bracht' es endlich schon zuwegen,
Die Leut' wie Wassergurken einzulegen.

Die Natur.

Nehmt das Geschenk, das ich Euch freundlich biete,
Ich lege es auf Aeskulaps Altar —
Vertrauet mir! Es ist der Forschung Blüthe,
Und mein Pilot im Drange der Gefahr.
O nehmt es hin, die Ihr nach Wahrheit strebet,
Von ihr belebt, das weite All durchspäh't;
Die Ihr im Muth vor keiner Müh' erbebet,
Nur in der Müh' der Arbeit Krone seh't.

Ein alt Gebäude steht seit grauen Zeiten,
Ein würdig Denkmal unsrer Geisteskraft —
Man sieht darin ihr stilles, edles Schreiten
Das sich des Lebens niederm Qualm entrafft.
Gar freundlich schimmert aus der Vorzeit Hallen
Dies edle Werk, im sanften Mythenlicht;
Und dumpf hör' ich sein Segenslied erschallen,
Das in der Zeiten langem Strom sich bricht.
Nur langsam ward der Riesenbau begründet;
Die ersten Steine gab des Zufalls Macht,
Bis sie zum Ganzen jener Geist verbindet,
Der Licht und Ordnung in das Dunkel bracht',
So stieg das Werk, wie ferne Sagen lauten,

Die Vorsicht hat für sein Bestehn gewirkt;
Doch viel versank, was andre höher bauten,
Und Manches ward im eitlen Kampf verwirkt. —
Die Wahrheit siegt! Aus Hippokrates Händen
Hob sie verklärt sich an das heitre Licht —
Sie durfte nicht durch Kunst und Worte blenden,
Ihr Hauch ist rein, der durch die Dämm'rung bricht.
O wär' die Welt ihr stets geneigt geblieben,
Hätt' sie ihr Wort beseligend durchglüht,
Wir ständen längst am Ziel, das uns beschieden,
Um das sich ernst des Menschen Kraft bemüht.
Doch es geschah, was uns zum Unheil führte,
Ein Geist der Nacht erhob sein Riesenhaupt —
Der Sturm begann, der eisig uns berührte,
Es ward durch ihn der Hoffnung Baum entlaubt.
Das Leben schwand, die Kraft entwich dem Streite,
Und steinern lag vor uns ein Formenheer —
Das Denken floh, das uns in Lieb' entzweite,
Man traute nicht den eignen Gründen mehr.
Das Ansehn galt! Nur Einer triumphirte —
Nur ein Gedanke hob die ganze Welt.
O Aberwitz! Galens Verstand entführte
Die Menschheit von der Forschung weitem Feld.
Rom siegte oft; es zeigt auch hier die Stärke,
Die schwere Kraft der Meinung. Ach! Sein Sieg
Vernichtete der Vorwelt schönste Werke,
Das Licht erlosch, das ihrem Geist entstieg.
Es wurde Nacht! Der Bau zerfiel in Trümmer;
Ruinen nur bezeichneten den Stand —
Aus ihnen leuchtete kein Hoffnungsschimmer,
Der sich sonst durch des Geistes Forschung wand,
O tiefe Schmach! Jahrhunderte begonnen —
Ihr Götze war das wesenlose Wort!
Sein Buchstab' siegt! Der kalten Form entronnen,

Schien er allein des Lebens Stab und Hort.
In Einem floß des Menschen Geist zusammen;
Man nahm den Theil, das Ganze blieb zurück —
Wer sollte nicht den Trennungsstreit verdammen?
In ihm versank der Wissenschaft Geschick.

Nach langer Zeit rang sich aus diesem Grauen,
Ein bleicher Schimmer an das Tageslicht,
Er lüftete zuerst auf Deutschlands Gauen,
Den heitern Strahl der frohen Zuversicht.
Ein kühner Mann, die Stirn' dem Kampfe offen,
Erhob der Wahrheit siegendes Panier —
Vom düstern Schein des Zweifels nicht getroffen,
Eröffnet er der Forschung weite Thür.
„Mir folget nach!" ruft er im freud'gen Muthe,
„Ich bring' das Licht! Ich bin Euch ein Titan!
Entsprossen aus dem göttergleichen Blute,
Betrete ich des Himmels Sternenbahn.
Dort suche ich, dort finde ich die Spuren
Der Wissenschaft — ein weitverbreitet Netz;
Im höchsten Raum der himmlischen Naturen,
Im Makrokosmus unser erst Gesetz.
Der Erdenleib ist eine Welt im Kleinen,
Er ist der reinste Abdruck der Natur —
In ihm sieht man die Kräfte sich vereinen,
Wie in dem Gang der großen Weltenuhr."
So tönt der Ruf aus Paracelsus Munde,
Sein tiefer Laut durchbebt die stille Nacht;
Und tief erschütternd dringt das Wort, die Kunde,
Zum trägen Ohr der Schlafenden: Erwacht!!

Die Stille weicht! Ein reges, höh'res Streben
Steigt aus dem Grab der Wissenschaft empor;
Das Auge sucht Gesetze zu verweben,

Und hebt im Sein das Was? Warum? hervor.
So steigt verklärt die schöne Morgenröthe
Am finstern Himmel unsres Wissens auf —
Die Kabbala, die sich im Wahne blähte,
Versinkt im neu erwachten Tageslauf.
Heil allen! Heil! Die falschen Götter schwinden,
Das Wort sucht sich den Grund im Meteor;
Es will der Truggestalten sich entbinden,
Und schwebt verklärt im weiten Raum hervor.
Aufs Neu' beginnt der Geist sein Werk zu bauen,
Er sucht die Trümmer der verschwund'nen Zeit —
Und herrlich ist sein edler Styl zu schauen,
Er ist im Sinne der Vergangenheit.
Aus ihm ruft Hippokrates: „Sei willkommen!
Willkommen Mensch auf der betret'nen Bahn!
Du hast den Pfad zum fernen Ziel erklommen,
Die Palme winkt für den verlor'nen Wahn."

So hebt sich auf den einst verlass'nen Stützen,
Viel prächtiger der neue Bau empor;
Man sieht im Innern auf dem Throne sitzen
Den Genius durch's offne, breite Thor.
Er haucht uns an auf allen weiten Gängen —
Sein Hauch, beseelt von des Bewußtseins Macht,
Will unser Ich in seine Sphäre drängen —
In seinem Glanz erstirbt des Lebens Nacht.
Soll ich — darf ich den Genius benennen?
O Mensch verstumm'! Er heißt Natur! Natur!
Wirst du nicht schnell für ihren Ruf entbrennen,
Der laut ertönt durch Berg und Wald und Flur?
„Ich bin's allein, die mit den vollen Brüsten
Euch labend naht, wenn ihr vom Sturm berührt,
Euch an des Lebens rauhen Felsenküsten
In Krankheit, Noth, im Gram und Leid verliert.

Ich stärk' in euch die immer wachen Triebe,
Ich fess'le an das Leben eure Lust,
Ich selbst umschlinge mit dem Band der Liebe
Für mein Gesetz, die tiefergriffne Brust.
Mir gab ein ewig unumschränktes Walten
Die Macht dazu, die Schlüssel und die Kraft,
Und unbefleckt will ich sie rein erhalten,
Bis mir sie einst des Höchsten Schluß entrafft.
Aus mir entspringen jedes Daseins Fäden,
In meinen Kreis kehrt Alles neu zurück.
Ich bin des Lebens Quell', ein geistig Eden —
Das All erwarmt an meinem Sonnenblick.
An meinem Busen steht der Menschheit Wiege,
Dicht nebenbei eröffne ich ihr Grab —
Ich fei're ernst, bescheiden ihre Siege,
Und nehm' Geschlechtern Frücht' und Blüthen ab."
So ruft uns zu aus jedem stillen Walten
Laut die Natur, in süßer Harmonie,
Und in den immer wechselnden Gestalten
Erkennen wir: ihr Ausspruch altet nie.
O blinder Thor! der sich im seichten Glauben
Der höhern Kräfte über sie erhöht —
Ein Augenblick kann dich des Wahns berauben,
Mit welchem sich dein trunk'ner Busen bläht.
Ja, unvernünftig hört' ich sie benennen,
Im kranken Stand zeigt sie ihr rauhes Thun —
Und dennoch sehn wir, ihre Hand erkennen
Die Lebenden, die ihr am Herzen ruhn.
Verstumm' mit deiner Weisheit aus dem Staube!
Der Mutter Milch befleckt dein leichtes Wort.
Du giebst ihr Wohlthun preis — dem Hohn zum Raube,
Und doch umfaßt sie dich mit ihrem Hort.
Erkenn' die zarte Milde in dem Rauhen,
In ihrer Unvernunft das helle Licht —

Du kannst getrost dein ganzes Leben bauen,
Was sie gebaut, erreicht dein Denken nicht.

Drum Brüder! forscht bescheiden nach den Wegen,
Die sie betritt, sie sendet Euch das Licht;
Auf ihren Fuß entsproßt der üpp'ge Segen,
Den in dem Hain die Hesperide bricht.
Nur weise nützt den hellen Glanz der Augen
Und fesselos verfolget ihre Spur:
So könnt ihr Euch satt an Erfahrung saugen,
Für Euch steht ja geöffnet ihre Flur.
Was Ihr erblickt, das sei des Weges Leuchte,
Es sei ein Stern in jeder dunkeln Nacht.
O sammelt thätig, was der Sinn erreichte,
Im Kleinsten liegt oft, was Euch klüger macht.
Auf! Zieht den Stoff aus tausend Phänomenen,
Zieht das Gesetz, das sie bedingt, hervor;
Die Form sucht mit dem Geiste zu versöhnen,
Fragt nach dem Wie? im lichten Meteor.
Heil allen, denen Legionen Sterne
Entlodern auf der dunkeln Wissensbahn;
Die Weisheit winkt in ihnen aus der Ferne,
Man sieht sie mit dem Kranz der Wünsche nahn.
O Weltumsegler! Steure durch die Kreise
Mit kühnem Muth, im Meere der Natur,
Du hast den Führer auf der weiten Reise,
In deinem Innern suche seine Spur.
Er sei in dir der Anfang und das Ende,
Sein Rath die Kraft, die durch die Seele dringt —
Er heißt Vernunft! O reiche ihr die Hände,
Sie sei der Leitstern, der dir freundlich winkt.
Sie ist der Zeiger in dem Stundengange,
Ein Demantring im Uhrwerk der Natur;
Sie ist das Hemmrad in dem falschen Drange,

Im Sprunge nach des Aethers Glanz-Azur.
Durch sie wirst du den Endzweck nie verfehlen,
Von ihr geführt gehst du den sichern Pfad;
Sie wird dir nie des Irrthums Gang verhehlen,
Den ungewiß dein müder Fuß betrat.
Hör' ihren Ruf! Sie wird dich ernsthaft mahnen;
Was sie gebeut, das — das verläugne nie!
Ihr Gluthenstrahl kann dir die Wege bahnen,
Denn ihr Gesetz ist ew'ge Harmonie.
Wer kann so leicht die schroffen Seiten gleichen?
Verbinden, was uns unvereinbar scheint?
Ihr Thun ist groß! Kein Mensch kann es erreichen;
In ihr versöhnt sich selbst der Feind dem Feind.
Ja, die Vernunft durchdringe mit dem Glanze
Den zarten Stoff, den Euer Sinn erkennt —
Sie weih' die Empirie mit ihrem Kranze,
Mit einem Kuß, der auf den Wangen brennt.

Dies ist der Weg, der zum Bewußtsein führet,
Zum heil'gen Born, aus dem die Wahrheit quillt,
Der mit Gewißheit unser Herz berühret,
Im Drang nach Höherm seine Neigung stillt.
Es ist der Weg, der hin zur Einheit leitet,
Zum Grundgesetz, das einst das Wissen krönt,
Das sich verzweigt durchs weite All verbreitet,
Die Pole selbst im Mittelpunkt versöhnt.
Das Grundgesetz — wer wünscht dies nicht zu kennen?
Wer sucht begeistert nicht den zarten Gang,
Auf dem sich die Atome wechselnd trennen,
Und neu verbinden nach bestimmtem Hang?
Doch dieser Leitstern fehlt noch unserm Wissen,
Wir kennen nicht den führenden Magnet;
Es ist nicht eigne Schuld, wenn wir ihn missen,
Wenn er verhüllt dem schwachen Sinn entgeht.

O wären wir nicht an den Stoff gebunden,
Nicht an den Körper mit dem Ich gebannt:
Längst hätten wir das Fehlende gefunden,
Das Höchste in dem Strahlenglanz erkannt.
Doch dieser Mangel hindre nicht das Streben,
Nach jeder Richtung dringe vor der Geist;
Forscht emsig nach der Deutung in dem Leben,
Die man mit Recht den Stein der Weisen heißt.
Nur euer Wissen trete aus den Schranken
Des engen Ichs ans Licht der Welt empor,
Nicht athmen darf es nur in dem Gedanken,
Sich selbst entzweiend steig' es frei hervor
Und werde That. Nach außen offenbare
Sich sein Gehalt. — Es möge Euch durchwehn,
Es mög' verklärt durch der Erfahrung Jahre,
Als Genius an unsrer Seite stehn.
Es läutre Euch, es tilge jeden Flecken,
Es hemm' die Phantasie im kühnen Flug,
Wenn sie berauscht sich auf den öden Strecken
Des weiten Alls, des höhern Rufs entschlug.
Sie führt uns leicht ins süße Land der Träume,
Wo nur die Täuschung ihren Zauber webt,
Wo unbewacht sich aus dem kleinsten Keime
Ein hohles Nichts mit eitlem Glanz erhebt.

Bleibt Aerzte stets der Sinnenwelt ergeben,
Sie reiche Euch des Denkens Element —
Nicht über sie dürft Ihr Euch kühn erheben,
Dort herrscht der Zweifel, der die Geister trennt.
Die Sinnenwelt giebt Stoff zu dem Gebäude,
Das hoch zum Heil der Menschheit sich erhebt;
Wer diese innig liebt, o der vermeide
Den eitlen Wahn, der sich Gesetze webt.
Drum thürmet auf Erscheinungen der Sinne,

Verbindet sie, wenn sie zerrissen sind;
Pflanzt diesen Wahlspruch auf die höchste Zinne:
Hier thront Natur, der Gottheit erstes Kind.
Ihr Geist durchwehe Euch, und gütig leite
Er Euren Schritt zur That und Kunst hinan —
Er bleibt sich gleich, und morgen so wie heute
Verläugnet er der Vorurtheile Wahn.
Ja, eins in sich, mit sich, durch Gott belebe
Er unzersplittert Euch mit seiner Kraft;
Im Forschen nach dem Endlichen erhebe
Er Euren Muth, der Großes wirkt und schafft.
Ja die Natur sei immer Euer Glaube,
Aus ihrem Busen zieht Religion;
Die Hoffnung keimt aus des Atomes Staube,
Und baut sich einen luft'gen Himmelsthron.
Die Lieb' beseel'ge, beglücke Euer Streben,
Sie schling' um Euch ein heilig Freundschaftsband,
In ihr mög' Eure Forschung sich verweben;
Und wechselseitig reichet Euch die Hand,
Um krafterfüllt den steilen Weg zu wallen,
Der zu dem Lorbeer der Erfahrung führt —
Sie baut die Säulen zu des Tempels Hallen,
Der sich in der Unendlichkeit verliert. — —

Rothenstein.

Dr. K. Kaufmann.

Hygea.

Warum fliehst du mich stets? rief voll Entsetzen,
Der Tochter Aeskulap's ein Jüngling zu.
Ich möchte mich an deinem Auge letzen —
Mir fehlt des Lebens Heiterkeit und Ruh'.

Ich suchte dich! Wirst du mich ewig meiden?
Du kennest nicht die Sehnsucht, die mich beugt.
Soll ich die Gluth in kalte Worte kleiden,
Den Drang nach dir, der meiner Brust entsteigt?

Erquicke mich! Beende meine Qualen —
In deiner Nähe grünt ein dauernd Glück.
Ich werde dir des Dankes Thränen zahlen,
Nur stoße nicht mein flehend Wort zurück.

Du rufst umsonst, erwiedert sanft und leise
Der Göttin Mund. Ich flieh' dich, weil ich muß —
Gern träte ich aus dem gezognen Kreise,
Um dich zu weihn mit meinem Götterkuß.

Es kann nicht sein! An ein Gesetz gebunden
Bleib' ich gefesselt durch den höchsten Schwur.
Dein Glück ist schnell im Strom der Zeit entschwunden;
In meiner Nähe blüht noch seine Spur.

Doch ich darf nicht die Hand dir hülfreich bieten,
So lang bei dir dein keck Gefolge weilt.
Entsende die, die dich einst falsch beriethen —
Nimm dann den Balsam, der die Wunden heilt.

Ich flieh' das Weib mit den entblößten Brüsten,
Mich ekelt an Silenus schmachvoll Bild;
Sie ziehn um dich mit den verbotnen Lüsten
Ein weites Netz, das mich mit Gram erfüllt.

Entferne sie, eh' deine Jahre schwinden —
Saturnos geht den ewig gleichen Gang.
Du wirst mich stets in meinem Tempel finden,
Komm rein zu mir, dann still' ich deinen Drang.

Dann kannst du dich an meinen Busen legen,
Ich öffne dir die Fülle jeder Kraft —
Aus meiner Hand empfängst du Glück und Segen,
Entwindest du dich deiner Leidenschaft. —

Rothenberg in Ungarn. Dr. K. Kaufmann.

Bitte

für

Dr. Eisenmann auf Oberhaus*)

Wenn ich oft im düstern Schachte medicin'scher Wissenschaft
Mit dem Grubenlicht des Geistes, mit des Busens bester Kraft,
Suchte nach der Wahrheit Golde, nach der Weisen Zauberstein —
Dann erblickte oft mein Auge eines andern Lichtes Schein.

Tief im Innern dieses Schachtes, wo erglänzt das gold'ne Erz,
Sitzt ein Mann mit fleiß'gen Händen und es klopft sein warmes Herz,
Einsam leuchtet zu der Arbeit seiner Lampe mattes Licht,
Und ermüdet ist sein Auge, blaß und ernsthaft sein Gesicht.

Schon hat er ringsum gehäufet, Schätze seiner ämsig'n Hand,
Aber ach! er darf nicht sehen, wie sein Gold die Freiheit fand;
Andre tragen es zu Lichte — ihn hält fest ein mächt'ger Bann
„An der Eisenkette lieget jahrelang schon Eisenmann."

Mitten in des Schachtes Golde hält ihn eisernes Gebot!
Dennoch hat er überwunden der Erschlaffung Geistestod;
Aemsig grub er nach dem Edlen, ämsig trugen wir's an's Licht —
Doch der Bergmann selber sahe seiner Arbeit Freude nicht. —

---

*) Aus Braunschweig uns eingesandt. Hgbr.

Ach! er sah nicht wie in Freiheit schöner noch das Herz erglüht,
Wie der Ehrenkranz für ihn schon lang in freier Sonne blüht —
Sah nicht, wie die freien Männer seiner Arbeit sich erfreu'n,
Wie das Wissen mit dem Leben mächtig wird, wenn frei sie sei'n. —

Festgebannet an die Mauer, der er edles Gold entlockt,
Fühlt er jetzt nach langen Jahren, wie der Pulse Leben stockt,
Was verbrochen er am Staate — hat er längst damit versöhnt,
Daß ein jeder Mann des Wissens gern sein Haupt mit Lorbeer' krönt. —

Ja! gesühnt hat er im Dienste heil'gen Geistes alte Schuld —
Denn der Geist hat selbst zum Priester ihn erkoren voller Huld; —
Drum, o Geist! schick' deine Flammen auf den Pfad als ein Geleit,
Der dem längst befrei'ten Geiste auch die freie Erde beut. —

König Ludwig! Mächt'ger Herrscher! höre meines Liedes Ton!
Du bist ja der Götter Liebling und ihr auserwählter Sohn!
Du ein Dichter, der verstanden, was der Geist vertraulich spricht,
O! verstoß des Dichters Worte, zürne seiner Bitte nicht!

Vor dem Königsthrone durfte immer auch der Dichter steh'n —
Arzt und Dichter durften immer nah' das Königsauge seh'n —
O! erhöre meine Bitte, löse jenes Geistes Bann:
„Nimm das Eisen vom Gefang'nen, gieb uns ganz zurück den Mann:"

Du hältst einen Geist in Banden, den der höchste Geist erkor,
Daß er für der Menschen Heilung öffne manch' verborg'nes Thor; —
Mache frei die starken Arme, gieb dem Auge wieder Licht,
Gieb zurück ihm seine Erde und — verstoß den Bitter nicht.

Wenn er selbst nicht also bittet—König! sei ihm gnädig doch!
Wer den ew'gen Geist erfühlet—bleibt auch stolz im schweren Joch;
Ist's nicht schöner, wenn ein Fremder für den Fremden wagt zu fleh'n,
Den er nur im Geiste kennet, nie auf Erden hat gesehn? —

Du, o Herrscher! liebst Apollo — blicke auch auf Aeskulap!
Nicht so fern liegt ja die Leier von des Gottes Schlangenstab —
O! verzeih' dem kecken Jünger, wenn für seinen Gott er spricht —
Wende mit dem Königsschwerte Deine Friedenspalme nicht. —

V.

Miscellen.

Psychologische Erscheinungen.

I.

Lord Byron erzählt im Monthly Review (1830 pag. 229) folgende Geschichte, die auch Schubert in seine Geschichte der Seele aufnahm.

„Capitän Kidd (Lord Byron vernahm es aus dessen eigenem Munde) schlief einst bei Nacht in seiner Hängematte, da weckt ihn ein Gefühl, als ob etwas Schweres auf ihm läge. Er öffnet die Augen und es däucht ihm, er sähe bei dem schwachen Licht, das die Kajüte erhellte, die Gestalt seines Bruders, der damals als Seeofficier in Ostindien war, gekleidet in seine gewöhnliche Uniform, quer übers Bett liegen. Er hält dies für eine leere Einbildung, schließt die Augen und bemüht sich wieder einzuschlafen. Aber der Druck auf seinen Körper dauert fort, und so oft er aufblickt, sieht er die nämliche Gestalt quer übers Bett gelehnt. Er streckt die Hand darnach aus, berührt sie und hat das Gefühl, als sei die Uniform ganz naß. Erschrocken ruft er jetzt einen seiner Officiere zu Hülfe und sobald dieser hereintritt, verschwindet die Erscheinung. Wenige Monate nachher erhält Kidd die Schreckenspost, daß in derselben Nacht, in welcher er die Erscheinung hatte, sein Bruder im indischen Meere ertrunken sei."

2.

Herr Secretarius W. zu Stuttgart lag in einer Nacht wachend im Bette, da schwebte durch das Fenster seines Schlafzimmers eine weibliche Geistergestalt, blieb eine Zeit lang, ihn anschauend, vor seinem Bette stehen und entwich dann wieder durchs Fenster. Er hatte unerschrocken die Gestalt stark in's Auge gefaßt, das Frauenbild prägte sich ihm fest ein, und da er ein guter Maler war, so entwarf er sogleich am andern Morgen ein Gemälde von diesem Bilde. Das Gemälde blieb auf seinem Tische liegen und er äußerte über dasselbe und über die Erscheinung gegen keinen Menschen weiter etwas. —

Als das Gemälde schon mehrere Wochen lang unbeachtet da gelegen war, erblickte es zufällig einmal ein älterer Bewohner des Hauses, in dem Herr W. wohnte, und fragte ihn mit Verwundern: woher er denn das Bild der Frau N. habe? Herr W. wußte nichts von einer Frau N. und erkundigte sich bei dem Fragenden näher, da erfuhr er, daß diese als sehr bös geschilderte Frau in früheren Jahren dieses Haus und namentlich den Theil, in dem Herr W. wohnte, bewohnt hatte. Herr W. hatte nun keinen Rückhalt mehr, er erzählte, zum Erstaunen des andern ältern Hausbewohners, wie er zu diesem Bilde gekommen.

3.

An diese Erscheinungsgeschichten mag sich folgende aus Irland (dem Auslande Nr. 314 vom 10. Nov. 1829 entnommen) anreihen:

„Wir kamen, erzählt die Lady Fanshawe, zu Lady Honor O'Brien, der jüngsten Tochter des Grafen von Thanood, wo wir uns drei Tage lang aufhielten. In der ersten Nacht hatte ich einen großen Schrecken, indem ich in dem Zimmer, wohin ich geführt worden war, un-

gefähr um ein Uhr durch eine Stimme erweckt wurde, und als ich den Vorhang wegzog, beim Mondschein eine Frau in einer Fenstervertiefung bemerkte, weiß gekleidet mit rothem Haar und von bleichem, geisterhaften Ansehen. Sie sah zum Fenster hinaus und sagte laut und mit einem Tone, wie ich ihn nie gehört hatte: „ein Pferd! ein Pferd! ein Pferd!" worauf sie mit einem Seufzer, der eher dem Winde, als menschlichem Athem glich, verschwand: ihr Leib kam mir eher wie eine dicke Wolke, denn wie eine wirkliche Substanz vor.

Ich war so erschreckt, daß mir das Haar zu Berge stand und mein Nachtzeug herabfiel. Ich stieß und schüttelte an meinem Gemahl, welcher während der ganzen Zeit geschlafen hatte, endlich aber sehr verwundert war, mich in solcher Angst zu finden, noch mehr aber als ich ihm die Geschichte erzählte und das offene Fenster zeigte. Keines von uns schlief mehr diese Nacht, sondern er sprach mit mir darüber, wie weit häufiger dergleichen Erscheinungen in diesen Gegenden wären als in England. Gegen fünf Uhr kam die Dame des Hauses zu uns und sagte, sie sei die ganze Nacht nicht im Bette gewesen, weil einer ihrer Vettern aus dem Hause O'Brien, dessen Vorfahren das Schloß besessen hätten, gewünscht habe, daß sie bei ihm auf dem Zimmer bleibe, um zwei Uhr sei derselbe gestorben. Sie setzte hinzu: Ich wünsche, daß ihr nicht beunruhigt worden sein möget, denn es ist in diesem Hause gewöhnlich, daß, wenn Jemand aus der Familie auf dem Sterbebette liegt, die Gestalt einer Frau jede Nacht am Fenster erscheint, bis er todt ist.

Diese Frau war vor alten Zeiten durch den Herrn des Schlosses guter Hoffnung geworden; er aber ermordete sie in seinem Garten und warf sie in den Fluß, der unter dem Fenster hinfließt.

Ich dachte nicht daran, als ich euch hierher quartierte; es ist das beste Zimmer im Hause."

„Wir erwiederten wenig auf den Beweis ihrer Güte, sondern entschlossen uns, bald möglichst abzureisen."

4.

Der vormalige Dr. Med. auch Medicinalrath Ehrmann zu Frankfurt a. M., geboren zu Straßburg und im vorigen Jahrzehnt zu Speyer gestorben, ein ausgezeichneter praktischer Arzt und sehr gelehrter Mann, übrigens ein Liebhaber des Scherzes und der Laune, war bei allem Vergnügen am Außerordentlichen nichts weniger als entschieden gläubig in der Geistersache. Als im Jahre 1804 Wötzels „Erscheinung meiner Gattin nach ihrem Tode" herausgekommen war, so schrieb Ehrmann 1805 eine darauf bezügliche kleine Gelegenheitsschrift, unter dem Titel „Onirus" (der Traumgott), welche nicht in den Buchhandel gekommen ist. In dieser wird die Sache humoristisch hin und hergeworfen, ungefähr wie in Kants „Träumen eines Geistersehers," und am Ende aus Coma vigil, oder der wachenden Schlafsucht erklärt, so daß alles Visionswesen auf den schwankenden Füßen der Träumerei ruhen soll. Inzwischen muß der spöttelnde Psycholog doch zwei merkwürdige Erfahrungen erzählen, die wohl verdienen, gekannt zu sein, eine von einem Andern, und die andere sogar von sich selbst. Vermuthlich scheute er nur den Ruf eines Geistersehers, oder wollte nicht mehr behaupten, als streng erweislich war. Friede sei mit seiner Seele! Wir glaubten nichts Unerlaubtes zu thun, wenn wir seines, auf dem Titel der Druckschrift selbst befindlichen Namens mit verdientem Lobe erwähnen. Hier die erste.

5.

„Der verstorbene Hofrath Senkenberg (der Gründer der berühmten Senkenbergischen medicinischen Stiftung zu

Frankfurt) ließ in der Lebensbeschreibung seiner Gemahlin, einer geborenen Riese, seinen Mitbürgern kund und zu wissen thun, daß sie ihm, während ihr Leichnam noch in seiner Behausung lag, dreimal geklopft hätte, einmal an der Stubenthüre, das andere Mal am Kleiderschranke, und das dritte Mal am Sargdeckel, „„und in dem war es, als ginge etwas zwischen uns durch, nicht dem Gesichte, sondern dem Gefühle nach, und uns überlief, ohngeachtet wir ohne Furcht und leere Einbildung waren, auf gleiche Zeit ein Schauer, der uns nicht schreckhaft, sondern vielmehr fröhlich machte.““ Dr. Joh. Christian Senkenbergs Nachricht von seiner Ehefrauen Johanna Rebecca, gebornen Riese, christlichem Leben und seligem Tode. Frankfurt a. M. **1743**, in Fol. (gehört unter die rariora.)

6.

Die andere Geschichte macht eigentlich die Grundlage der kleinen Schrift aus, und wird in brieflichen Actenstücken erzählt, woraus wir Folgendes ausziehen: Im Sommer **1804** reiste Dr. Ehrmann nach Straßburg auf Besuch, und fand daselbst unter wenigen alten Freunden seinen ehemaligen Lehrer, Magister Schmidt. Ihm theilte er das von Haus mitgenommene Wötzel'sche Buch zum Lesen mit, worüber derselbe ein unentschiedenes Urtheil fällte. Sie unterhielten sich oft über die Wahrheit der Erscheinungen. Als nach einigen Wochen Dr. Ehrmann zu Straßburg Abschied nahm, so sagte Schmidt zu ihm bei der Trennung, in Gegenwart mehrerer Freunde, mit Thränen in den Augen: „Leben Sie wohl, mein theuerster Freund, ich fühle, daß ich Sie nicht mehr sehen werde; aber zählen Sie auf mein Versprechen, daß, wenn es möglich ist Ihnen ein Anzeichen zu geben, wenn ich diese Welt verlasse, Sie den Beweis davon haben sollen.“ Diese Wiederholung einer gegebenen Zusage beim Scheiden geschah, nach dem damaligen

französischen Kalender, am 24. Messidor des Jahres 12. Schon unterm 6. Thermidor erhielt Ehrmann die Nachricht von Straßburg, daß wenige Tage nach seiner Abreise von da, Schmidt mit Tode abgegangen sei. Er erkundigte sich nun genau bei mehreren Freunden um den Tag und die Stunde des Verscheidens, und erhielt die Auskunft, daß dieses am 1. Thermidor (21. Juli), ungefähr um 1 Uhr in der Nacht, vom Freitag auf Sonnabend, erfolgt sei. Die Angaben variiren nur um $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{2}$ und längstens $\frac{3}{4}$ Stunden, wobei der verschiedene Gang der Uhren, die wenige Aufmerksamkeit, die in solchem Falle auf die Minute gerichtet zu werden pflegt, und daß diese bei einem Sterbenden oft gar nicht zu bestimmen ist, in Anschlag kommt. Eine Nachricht, bei den Hausleuten eingeholt, sagte bestimmt: um ein und ein halb Uhr in der Frühe. Die Ursache dieser sorgfältigen Nachfrage war, daß eben um halb zwei Uhr in derselben Nacht sich bei Dr. Ehrmann zu Frankfurt etwas angemeldet hatte. Er saß wach im Bette, und dachte über gewisse Angelegenheiten nach; in demselben Augenblicke zieht es stark an seiner Hausschelle, die hinten im Hofe hing, und deren Klang ihm so bekannt war, daß er sich unmöglich darüber täuschen konnte; auch hörte es seine Frau ebenfalls. Er springt aus dem Bette ans Fenster, ruft: Wer da? Niemand war an der Thüre und auf der Straße Alles still. Er denkt sogleich, ohne näheren Grund, an seinen Freund Schmidt. Die eingezogenen Nachrichten ergaben mithin ein seltsames Zusammentreffen. Ueber die Richtigkeit der Thatsache setzte er in der Druckschrift seine Ehre zum Pfande, und erbot sich, die Briefe zum Belege der Wahrheit jedem Untersuchenden im Original vorzulegen. Hier also eine verabredete Anzeige; oder das Experiment, welches Wötzel empfohlen hatte; wenigstens ist aller Grund vorhanden, es dafür anzunehmen. Merkwürdig ist, daß Dr. Ehrmann das Klingeln wachend vernehmen mußte, und

seine Gattin, als zweite Zeugin, mit ihm; beide Umstände schlagen seine Theorie vom zweideutigen Traumwachen, die aber wohl auch nicht ganz ernsthaft gemeint war, nieder.

7.

Historisch gewiß ist auch dieses. Die Ehegattin des Lehrers L. in U. (nur dieses sind nicht die wahren Anfangsbuchstaben der Namen) hatte eine Erziehungsanstalt für junge Mädchen; darin befand sich die kleine Tochter eines dortigen Hauptmanns. Eines Abends kam der Vater zum Besuch, herzte das Kind sehr innig, und ging weg. In der Nacht gegen 4 Uhr erwachte die Frau des Lehrers, und sagte zu ihrem Manne: Hörst du nicht, daß dir der Hauptmann ruft? Auch er war erwacht, und hatte mit des Hauptmanns Stimme seinen Namen rufen hören: „Herr L.!" Dieser Ruf ertönte dreimal. Der Lehrer stand auf, und warf seinen Rock um, fand aber Niemand vor dem Zimmer. Morgens kommt eine Bäuerin in das Haus, und erzählt, daß sich über Nacht ein Mann bei ihrem Orte erschossen habe. Sie kannte ihn nicht; es ergab sich aber, daß es der Hauptmann war.

8.

Im Jahr 1461 zog ein von jenseits der Alpen kommender Kaufmann mit 5,000 Ducaten baar über Siena nach Rom. Dieser träumte zu Siena in einer Nacht dreimal und ganz erschütternd, man schneide ihm die Gurgel ab. Er konnte es dem braven Gastwirth nicht verhehlen, der, den Kopf schüttelnd, ihm rieth, zu beten, zu beichten. Nach dem Gottesdienste ritt er fort. Unterwegs wird er angefallen: von wem? von dem Beichtvater, dem er seine Geschichte erzählt hatte. Dieser mit einem Ordensbruder tödtete ihn. Indeß lief das Pferd mit den Geldsäcken in das Wirthshaus zurück. Der Wirth erschrack, führte es

zum Podesta. Dieser sandte auf die Straße aus, und man fand die Mönche mit blutbeflecktem Stricke; sie bekamen ihren Lohn.

9.

Ein Frauenzimmer saß eines Abends bei Licht in ihrem Zimmer; sie war allein zu Hause, nur der Hund war bei ihr. Plötzlich rauschte etwas von der Decke über die Stubenthür herab, als wenn man, sagte sie, ein Papier oder Pergament aufrollte. Sie hatte die Thüre im Auge, sah aber nichts. Der Hund verkroch sich winselnd unter das Bette, ward krank, und starb nach einigen Tagen. Sie erhielt Briefe mit der Nachricht, daß um dieselbe Zeit, wo sie das Geräusch gehört hatte, ihre abwesende verheirathete Tochter mit Tode abgegangen war. — Der thierische Mitzeuge ist nicht zu verachten: bekanntlich ist bei Thieren das andere Gesicht nicht selten. Man vergleiche unter anderem Horsts Deuteroskopie.

10.

Eine brave, angesehene, verständige aber einfache Frau geht einst auf ihren Speicher nach der Wäschkammer. Hier sieht sie plötzlich sich selber vor sich stehen. An eben diesem Tage im folgenden Jahre starb ihr ältester, bereits verheiratheter Sohn. Als dieser krank lag, nicht im Hause der Eltern, sondern in dem seinigen, sprachen sie von ihm; plötzlich ging vor dem Zimmer eine gläserne Wandlaterne mit außerordentlichem Gepraſſel entzwei, ohne daß ein Grund zu entdecken war.

11.

Johannes B.....r (unter dem Spottnamen: der gelbe B.....r bekannt, Stiefvater des Herrn Professors R.....n in St.....g) war, als Jüngling, mit einigen jungen Medicinern nach Paris gereist, die aus Wißbegierde und einem leidenschaftlichen Hange zur Zergliederung, den sie damals

nicht befriedigen konnten, weil ihnen die Leichname fehlten, die Pariser Gottesäcker insgeheim besuchten, um Leichname auszugraben, welches sehr leicht geschehen konnte, da man die Körper der Armen in großen Gruben neben einander legte, und nur mit ein wenig Erde zudeckte. Die Polizei, welche erfuhr, daß diese jungen Anatomiker einst einen solchen Leichnam in einer Platzkutsche (fiacre) nach Hause brachten, ließ diese Leichenräuber verhaften, um ihnen, wegen der verübten Verletzung der geweiheten Gräber, den peinlichen Proceß zu machen. Johannes B.....r war nicht unter der Zahl der Angeklagten; aber seine Mutter in St.....g, als sie durch Briefe von Bekannten in Paris die Verhaftung der Schuldigen erfuhr, wurde von Todesängsten gepeiniget, indem sie meinte, ihr Sohn möchte mit den Thätern in die Sache verwickelt sein. Sie fühlte eine so heftige Sehnsucht nach ihrem Sohne, daß sein Bild sie überall in ihrer Einbildung begleitete. Einst als ihr Sohn in Paris sich zu Bette legte, und noch sein Licht nicht ausgelöscht hatte, erschien ihm seine Mutter in einer Kleidung, die er nie auf ihrem Leibe gesehen hatte. Er schwieg dazu, schrieb aber sogleich nach Hause, um sich nach dem Wohlbefinden seiner Mutter zu erkundigen, und erfuhr, daß dieselbe zu der Zeit, als er sie sah, krank war, und viele Besorgnisse wegen ihm äußerte. Ihre Sehnsucht war so groß, daß sie ihren Sohn dringend bat, bald möglichst nach Hause zu kommen; und als er bald darauf in seine Vaterstadt zurückkehrte, fuhr ihm seine Mutter auf ein nahegelegenes Dorf entgegen. Kaum aber erblickte er dieselbe, so erblaßte er, und umarmte sie so kalt, zitternd und verlegen, daß sie ihr Befremden über einen solchen Empfang mit Unwillen äußerte. Der Sohn bat seine Mutter um Verzeihung, und sprach ihre Geduld an, um sich von seinem Schrecken zu erholen. Endlich gestand er, daß er sehr betroffen war, als er seine liebe Mutter in

demselben, ihm vorher unbekannten, Kleide erblickte, in welchem sie ihm in Paris erschienen war!

12.

Der Landrichter F. in Fr. schickte eines Tages einen seiner Schreiber auf ein benachbartes Dorf, um dort so schleunig als möglich eine Bestellung zu machen. Nach geraumer Zeit trat der junge Mann wieder in's Schlafzimmer des Landrichters, nahm aus dem Bücherschranke ein Buch und blätterte darin. Der Landrichter fuhr ihn an, warum er noch nicht weggegangen sei; plötzlich ist der Schreiber verschwunden, ein Buch fällt auf den Boden, und der Landrichter nahm es auf, aufgeschlagen, wie es gefallen war, und legte es auf den Tisch. Abends kam, sehr zur rechten Zeit, der Abgeschickte heim, und der Landrichter fragte ihn, wann er weggegangen sei; und da ihm der Junge eine Zeit nannte, die vor der seines Wiedererscheinens lag, so fragte er ihn weiter, ob ihm nichts unterwegs geschehen sei, ob er nicht wieder in der Stube gewesen sei und ein Buch gesucht habe. Dem Schreiber fällt die Frage auf; er antwortet, es sei ihm nichts begegnet, er sei ganz ruhig seines Weges nach jenem Dorfe, in Begleitung eines Bekannten, gegangen; sie hätten im Walde einen Zwist gehabt über eine Pflanze, die sie gefunden, sie seien verschiedener Meinung über die Gattung gewesen, der sie angehörte; er aber sei seiner Sache so gewiß, daß er auch geäußert habe, wenn er doch nur zu Hause wäre und seinen Linné zur Hand hätte, er wollte ihm die Seite aufschlagen, wo der Beleg für seine Behauptung stünde. Dieß aber war eben das Buch, welches gefallen war, und eben die Seite, die sich aufgeschlagen hatte.

13.

Herr Professor Dr. Kruse erzählt in seinem geistreichen Buche: „Sieben Jahre," nachstehende sehr inte-

ressante Geschichte. Bengt, einige und dreißig Jahre alt, hatte bei einer sehr achtungswürdigen, bürgerlichen Familie, die sich durch eine patriarchalische Lebensweise und die strenge Beibehaltung angeerbter Sitten und Gebräuche auszeichnete, zu H. als Hausknecht gedient.

Er war etwas faul, verrichtete jedoch zur Nothdurft seinen Dienst, war übrigens sehr verdrießlich, dabei geizig, und vergaß, wo nur ein Schilling zu verdienen war, alle andere Rücksichten, um diesen habhaft zu werden. Auch war er höchst ehrsüchtig, und besonders darauf that er sich etwas zu gute, daß ihm der Hausherr noch kein böses Wort gesagt hatte. So lange er aber in dem Hause gedient, war er hin und wieder mit der fallenden Sucht behaftet gewesen. Im Anfange erregte dieser Umstand Unruhe und Aufsehen im Hause, als er aber wieder zu sich selbst gekommen war, beschwor er weinend die Dienerschaft und die Kinder vom Hause, dem Herrn seine Krankheit doch nicht zu verrathen, denn er fürchtete, den guten Dienst wieder zu verlieren; bat nur, daß man ihn ganz in Ruhe herumtaumeln lassen sollte. Er wäre dieser Krankheit seit den Kinderjahren unterworfen gewesen, wäre noch nie zu Schaden gekommen, obgleich er auf den gefährlichsten Stellen umgefallen sei, und wenn man ihn nur nicht anfasse, würde er schneller hergestellt werden, und sich weniger ermüdet fühlen. Man ließ ihn gewähren, und so geschah es, daß erst nach seinem Tode der Hausherr Kunde von dieser Krankheit bekam, von der er gemeiniglich oben auf dem Boden, wo sich sein Kämmerchen befand, angefallen wurde; anfangs zu der größten Bestürzung der Hausbewohner, die ihn später sehr oft hoch über sich vor der offenen Bodenlucke sich zerarbeiten sahen. So waren mehrere Jahre verstrichen. Eines Tages kam er etwas traurig zu Hause, setzte sich, statt seine Geschäfte auszuführen, verdrießlich in eine Ecke der Küche, wo er

mitunter sein Essen zu verzehren pflegte, das ihm auch bald gereicht wurde.

Während er dabei beschäftigt war, trat der Hausherr plötzlich herein, fragte mit vielem Eifer nach einem beauftragten Geschäfte, wegen dessen Nichtbesorgung das Mädchen, welches deßhalb gescholten wurde, Bengt billigerweise die Schuld gab. Er war im Begriff, sich entschuldigen zu wollen, als der sonst immer sehr gemäßigte Hausherr — vermuthlich durch das Phlegma gereizt, womit das, was in dem Augenblicke Werth für ihn hatte, angesehen wurde — dem Hausknecht eine Maulschelle gab, und sich zurückzog.

Bengt strich die Hand leise über die Wange, trat lebhaft vor das Mädchen hin, starrte sie mit brennenden Augen an, und sagte: Warte Sie, wenn ich gegessen, soll Sie das bereuen! Dann ging er langsam zu dem Essen zurück, leerte mit gutem Appetite die ganze Schüssel und verließ die Küche. — Nach mehreren Stunden, als er gar nicht zum Vorschein kam, und man ihn vergebens gerufen, nahm man sich vor, ihn zu suchen.

Das Mädchen behauptete, er habe nicht das Haus verlassen, dann hätte er bei der Küche vorbeigehen müssen; auch läge sein Hut noch da. — Er wurde auch bald auf dem Boden, aber todt, gefunden. Er hatte sich aufgehängt, gerade vor der Bodenlucke. Die Hausbewohner wurden natürlich bestürzt, aber das Mädchen, das sich die Schuld seines Todes beimaß, gerieth in Verzweiflung, und fiel, ungeachtet sie, um ihr Gewissen doch in etwas zu erleichtern, dafür sorgte, zwei mit vieler Mühe von ihm geliehene Schillinge neben ihm in den Sarg zu legen, in eine langwierige Krankheit.

Kurz nachher, nachdem Bengt begraben worden war, hörte man auf einmal in der Nacht einen schweren Fall oben auf dem Boden, worauf ein Geräusch folgte, als

wenn ein menschlicher Körper die Treppe herunterrollte. Natürlich strömte Alles hinzu; als man aber hinaufkam, war nichts zu hören, noch zu sehen. Dieß polternde Geräusch wiederholte sich sehr häufig; da es aber nicht jede Nacht vorfiel, wurde es dadurch schwieriger, die gehörigen Maßregeln zu treffen, um die Ursache desselben zu ergründen. Doch traf es sich wirklich mitunter, daß, wenn Leute sich oben befanden, sie das Geräusch ganz nahe und fast wie unter sich vernahmen. Man hatte sich bemüht, alle materiellen Gründe zu entdecken, ehe diese wissenschaftlich aufgeklärte Familie sich bereden konnte, dem Verstorbenen die Schuld aufzuladen. Indeß war es doch dabei auffallend, daß dieß Geräusch ganz dasselbe war, wie das, welches das ganze Haus gehört, wenn Bengt von der Fallsucht befallen wurde; und daß es in der ersten Zeit gewöhnlich in den Zwischenräumen, die seine Krankheit mit sich führte, eintraf.

Dieß Geräusch ließ sich im Verlaufe der Jahre immer seltener und schwächer hören, und verschwand nach der Dauer von ungefähr sieben Jahren. —

14.

Urbansky, ein Mensch von etlichen und zwanzig Jahren, arbeitete schon drei Wochen in einem Steinbruche zu Weinsberg. Als armer Tagelöhner genoß er nur Sonntags warme Speisen, die Werktage über nur Brod und Wasser, hie und da etwas Wein oder Branntwein. Schon durch diese Lebensart mochte er seinen Leib für geistige Eindrücke empfänglicher gestimmt haben. Wenige Nächte vor dem harten Schicksal, das ihn traf, träumte ihm, es seien ihm die Füße durch einen Felsensturz im Steinbruch abgeschlagen worden, welchen Traum er Morgens verschiedenen Freunden erzählte. Mehrere Tage klagte er über Herzklopfen und Schmerzen im Unterleibe, und

zu einem Mädchen, das er liebte, sagte er noch am Abende vor seinem Todestag, er wolle ihr ein Andenken übergeben, denn er müsse doch sein Leben bald im Steinbruche lassen. An diesem Abende war er auch, wider seine Gewohnheit, sehr schweigsam, und legte sich, kein Wort sprechend, auf die Ofenbank. In der Nacht wälzte er sich schlaflos im Bette hin und her.

Wider alle Gewohnheit brach er am andern Tage schon Morgens halb sechs Uhr vom Lager auf und mit ihm noch drei andere Arbeiter, die auch Alle, wie durch ein nothwendiges Schicksal getrieben, außer aller Ordnung diesmal schon so frühe (es waren noch die Wintermonate) ihrer Arbeit und dadurch auch ihrem Tode zueilten. Diesen fanden sie im Moment, als sie im Steinbruch angekommen waren, der mit seinen ungeheuren Felsenmassen jetzt sogleich über sie hereinstürzte und sie begrub.

Ihre furchtbar verstümmelten Leichname konnten erst nach mehreren Tagen, der angestrengtesten Arbeit unerachtet, wieder an's Licht gebracht werden. Der erste derselben war der Urbansky's.

15.

Die schottischen Landleute haben ihren eigenthümlichen Glauben und sind überzeugt, daß derjenige, welcher sich einer gewissermaßen unwillkürlichen Freude überläßt, von einem großen Unglück bedroht ist. Man ist alsdann, ihrem Ausdrucke zufolge, frei, d. h. von der Fatalität besessen, und auf dem Punkte, von einem schrecklichen Ereignisse überrascht zu werden. Das war denn auch die Gemüthsstimmung, in welcher sich der Gastwirth Cruishank am 3. August 1829 (in der schottischen Grafschaft Moray) befand.

Seht doch, sagte seine Frau, ist er nicht frei? Wie er tanzt! wie er springt! Ich habe ihn den Strashspey

(ein sehr lebhafter Geigentanz) noch nie so tanzen sehen. Gewiß steht uns ein großes Unglück bevor.

Der Wirth tanzte noch und spielte dazu auf seiner Violine, als die furchtbare Ueberschwemmung begann, die im Jahre 1829 eine Oberfläche von mehr als sechstausend englischen Geviertmeilen, und den größten Theil der Grafschaft Moray begriff, verwüstete. Sogleich war er darauf bedacht, sein Brennholz auf's Trockene zu führen, wobei ihm zwei Nachbarn behülflich waren, die jedoch entflohen, als das Wasser höher stieg. Cruishank verspottete sie, und blieb mit der Rettung seiner Habe beschäftigt. Endlich sah er sich aber selbst genöthigt, sein Haus aus dem obersten Theil desselben zu verlassen. Er schiffte sich auf zwei Brettern ein, und immer noch bei guter Laune, spielte er, von der Fluth fortgerissen, auf seiner Violine. Er hoffte eine nahe Höhe zu erreichen. Aber in demselben Augenblicke sah er die Wassermasse hochaufgethürmt gegen sich heranbrausen. Er erblaßte, warf die Violine von sich, und schrie, wie König Richard: Ein Pferd! ein Pferd! Laßt ein Pferd schwimmen, mit einem Strick am Halse, oder ich bin verloren! Kaum hatte er diese Worte gerufen, so wurde er von der Fluth verschlungen. Einige Minuten nachher sah man ihn über dem Abgrunde an einem Baume hängen. Er hatte die Zweige desselben ergriffen, während sein Floß ihm unter den Füßen hinweggerissen wurde. Von den Höhen jauchzte man ihm zu. Er glaubte sich gerettet. Umsonst suchte man ihm mit einem Boote zu Hülfe zu kommen, das Boot wurde durch die zu starke Bewegung fortgerissen und sie gewannen mit größter Anstrengung erst bei völliger Nacht wieder das Land ohne ihn.

Die Wasser stiegen immer mehr. Gegen 10 Uhr Abends hörte man ihn mehrmals um Hülfe rufen, wobei er seine Stimme sehr angreifen mußte, um vor dem Heulen

des Sturmes und dem Krachen des Donners noch gehört zu werden.

Nach und nach wurde seine Stimme immer hohler. Manchmal glich sie der einer wilden Katze. Dann wurde sie wieder durchdringend, wie wenn die Gegenwart des Todes und des Unglücklichen Lebenskraft den äußersten Kampf beständen. Auf einmal trat eine lange Stille ein. Es ist um ihn geschehen, sagten seine Freunde.

Plötzlich vernahm man ein schneidendes Pfeifen. Was ist das? schrie seine Frau und wollte sich in's Wasser stürzen. Mein Mann muß in der Nähe sein. Nur mit Mühe hielt man sie zurück.

Cruishank hatte in der That, als die Stimme ihm ihre Dienste versagte, seine Finger in den Mund gesteckt, und auf solche Weise ein durchdringendes Pfeifen erschallen lassen. Er wiederholte es mehrmals sehr stark erschütternd, wüthend, bis es auf einmal verstummte. Nur seine Frau glaubte es noch zu vernehmen; aber die Arme täuschte sich.

Mit Tagesanbruch sah man sie, hart am Wasserrande, auf den Knieen, halb erstarrt, mit Schlamm und Schaum bedeckt, die Augen gegen die Stelle gerichtet, wo ihr Mann sich an einem Baume festgeklammert hatte. Man bemerkte etwas zwischen den Zweigen, das von ferne einem Menschen ähnlich zu sein schien. Darauf waren unverwandt ihre Blicke gerichtet. Aber bald überzeugte man sich, daß der bemerkte Gegenstand nichts anderes sei, als ein Pack Stricke. Der Baum, auf welchem sich Cruishank festgehalten, war mit ihm verschwunden. Am andern Abend fand man den Leichnam des Gastwirths fünf Meilen weiter unten in der Nähe von Dandalrith.

Mediciniſche Gymnaſtik.

Des Prof. Gubitz Geſellſchafter 1839 enthielt folgende Anzeige.

Unſere Erziehung hat bekanntlich eine ſtarke Inclination, durch Declination und Conjugation krumme, blaſſe, ſtubenſieche Therſites-Geſtalten zu bilden und durch Sitzen und Schwitzen, Lehren und Lernen, Stopfen und Pfropfen ungeſtaltete Herren von Buckelinsky in die Höhe zu treiben, ſalz- und ſchmalzloſe Gelehrſamkeitsſäcke aufzuſchwemmen und ſie der Gelehrten-Welt zur beliebigen Conſumtion hinzuwerfen. Doch dabei verſauert mancher ſauerſtoffloſe Candidat, dabei platzt manche gute Haut, zerbricht mancher Kopf, verhypochondert mancher Magen, verhuſtet ſich manche Lunge, begräbt ſich mancher Junge. Es iſt zum Erbarmen. Deßhalb hat man ſich auch erbarmt und hier und da orthopädiſche Heil-Anſtalten errichtet, Turnplätze reſtaurirt und praktiſch und theoretiſch entgegen zu wirken geſucht. Hierher gehört das Büchlein: „Mediciniſche Gymnaſtik von Dr. J. A. L. Werner" (Dresden und Leipzig, Arnold 1838), welches wir den Erziehenden und zu erziehenden Ungezogenen, Verzogenen, Verbogenen und um ihre geſunde Conſtitution Betrogenen angelegentlich empfehlen. Hundert Figuren, die beigedruckt ſind, drücken einen mit

der Nase darauf, wie man's machen soll, um den Uebeln der Declinations- und Conjugations-Manier vorzubeugen oder sie wenigstens in Ablation zu verwandeln. Hierher gehört auch: „Die kleinen Gymnastiker oder die Anfangsgründe der Gymnastik u. s. w. von Carl Buhle." Mit 32 lithographirten Figuren (Meißen, Gödsche 1840). Hierüber nächstens etwas Näheres, da es vielleicht dadurch Manchem einleuchtend wird, daß es besser ist, wenn ein Junge mit der Zunge schlecht declamirt, als wenn seine Lunge zu Schwindsucht inclinirt oder sein Rücken den Casus des Buckels durchdeclinirt.

Was ist's, das die Gymnastik schafft? —
Des Geistes Muth, des Körpers Kraft!

Latinität in Jena.

Wie selbige zu Anfang des vorigen Jahrhunderts bestellt war, erhellt aus folgendem Rescript des Herzogs Wilhelm Ernst von Weimar, an die Gesammt-Universität Jena, die Sprachschnitzer in der mediciniſchen Disputation betreffend:

Unſern gnädigſten Gruß zuvor!

Würdige, Hohe und Wohlgelahrte, Andächtige, Liebe und Getreue! Angeſchloſſene Disputation, welche auf Unſrer geſammten Univerſität zu Jena Dr. Lober daſelbſt ohnlängſt gehalten, iſt mit verſchiedenen vitiis grammaticalibus angefüllt, ſo daß zu befürchten, es möchte Unſrer geſammten Univerſität, abſonderlich der mediciniſchen Facultät, bei Auswärtigen dadurch ein Blame zuwachſen, welches aber durch denjenigen, dem die Cenſur obgelegen, konnte verhütet werden. Wir können daher nicht bergen, daß Uns ſolches empfindlich vorgekommen, und begehren vor Uns und Unſers freundlich geliebten Vetters, Herrn Ernſt Auguſt Liebden, hiermit gnädigſt, Ihr wollet denen, welche dabei intereſſirt, es ernſtlich verweiſen, und mir ſolches von Euch expediret werden, Euren unterthänigſten Bericht, nebſt

Remittirung angeregter Disputation erſtatten, auch in Zukunft darauf ſehen, daß bei den Promotionibus und Verleihung der Dignitäten auch auf deren Promovendorum Wiſſenſchaft geſehen, und die dignitates academicae nicht proſtituiret werden.

Weimar zu Wilhelmsburg, den 29ſten Juli 1726.

Wilhelm Ernſt.

Ueber das Opium-Rauchen bei den Chinesen

von

G. H. Smith Esq.

zu Pulo Penang in der Meerenge von Malacca.*)

Das zum Rauchen bestimmte Opium-Präparat wird „Chandoo“ genannt, und man verfertigt es, indem man den weichen innern Theil der Opium-Ballen herausnimmt, den äußern aber in Wasser aufkocht und durch ein Stück Zitz filtrirt. Die Flüssigkeit wird dann sorgfältig gereiniget, eingedickt, mit dem ebenfalls gereinigten weichen Theile des Opiums vermischt, in Form eines Teiges auf Zinkplatten ausgelegt, und nach dem Erkalten in lange, schmale Streifen zerschnitten. Diese werden dann nochmals gepulvert, wieder aufgelöst und eingedickt und in Kugeln gerollt, die denen von Schusterpech (Shoemaker's wax) ähnlich sehen. So sind sie zum Rauchen geeignet und doppelt so stark als Opium im rohen Zustande. Der einmal gerauchte „Chandoo“ verliert nicht gleich seine Kraft, man holt die Reste aus den Pfeifen und nennt dieß „Tye-Chandoo: oder Faecal-Opium. Aermere, die den Chandoo nicht bezahlen können, machen aus diesem Bodensatz Pillen, die sie essen.

In Penang sind die Opium-Schmaucher Chinesen, Malayen und einige wenige von andern Nationen, namentlich Portugiesen. Man hat berechnet, daß 19 Procent der

*) Aus der Lancet. Febr. 1842.

Chinesen, zwei ein halb der Malayen und mehr als ein Procent der übrigen Nationen dem Laster des Opiumrauchens ergeben sind. Dies scheint sich jedoch nur auf das männliche Geschlecht zu beschränken. Ein Anfänger kann in einem Tage höchstens 5 bis 6 Gran von Chandoo verbrauchen, ein daran Gewöhnter consumirt täglich an 300 Gran. Bei wohlhabenden Chinesen ist es gebräuchlich, ihren Gästen sofort Pfeifen und Chandoo vorzusetzen. Eltern gestatten leicht ihren Kindern diesen scheuslichen Gebrauch, wahrscheinlich um sie dadurch von manchen größern Lastern abzuhalten, denen die Chinesen mehr als irgend eine Nation der Erde ergeben sind. Uebrigens soll, nach sicheren Erfahrungen, das Opiumrauchen die geschlechtlichen Genüsse erhöhn und verlängern, doch ist es sicher, daß es schon in einer frühern Lebensperiode männliche Impotenz nach sich zieht. Bei allen schmerzhaften oder unheilbaren Krankheiten, bei Unglücksfällen aller Art ist das Opiumrauchen dem Chinesen das ultimum refugium, um sich ein momentanes Vergessen seiner Noth, eine glückliche Indifferenz gegen Alles, was ihn umgiebt, zu verschaffen.

Die Schmauchhäuser (Smoking-shops) sind höchst erbärmliche Löcher, welche ihren Gästen von sechs Uhr Morgens bis zehn Uhr Abends geöffnet sind. Es stehen darin sechs bis acht mit Matten versehene Betten, an deren Kopfende sich ein kleiner hölzerner Schemel befindet, der zum Kopfkissen dient. Eine kleine Lampe erhellt spärlich das Lokal und dient zugleich zum Anzünden der Pfeifen. Diese selbst bestehen aus einer Röhre von hartem und schwerem Holze, funfzehn Zoll lang und drei und einen halben Zoll im Umkreise, einem Mundstücke und dem Kopfe, woran auch eine Art von Abguß (cup) sich befindet, um den Abgang, das Tye-Chandoo, aufzunehmen.

Die Raucher kommen in der Regel paarweise, legen sich auf die Betten und stützen den Kopf auf den Schemel.

Einer von beiden nimmt dann ein Stückchen Chandoo auf die Spitze einer eisernen Nadel, zündet es an und steckt es in die enge Oeffnung des Pfeifenkopfs, welche dem Zündloche eines Gewehrs nicht unähnlich ist. Nach einigen Zügen reicht er die Pfeife seinem Nachbar hin, welcher ein anderes Stück anzündet und so wechseln sie ab, bis sie genug haben oder das Rauchen nicht mehr fortzusetzen im Stande sind. Der Rauch wird übrigens durch die Nase herausgelassen; und nur alte erfahrene Kenner ziehen ihn in die Lungen ein, ehe sie ihn wieder von sich geben*). Zu Anfang sind die Raucher geschwätzig und die Conversation wird lebhaft; bald aber, wenn das Opium zu wirken anfängt, geräth sie ins Stocken, und man hört nur noch lautes Lachen ohne Grund und Veranlassung bis denn auch dieses schwindet, und in Abspannung, Blässe des Gesichts, Verfallensein der Gesichtszüge und Betäubung übergeht. Dann verfallen die Raucher in einen tiefen Schlaf, welcher oft bis zu 4 Stunden anhält. — So verhält es sich im Allgemeinen bei den Chinesen. Die Malayen dagegen werden durch das Opium in eine ganz andere, heftige Stimmung versetzt, die oft in Streit, Mord und Todtschlag ausartet.

Zuweilen wird der Chandoo in der Absicht, sich dadurch umzubringen, angewendet. Es scheint jedoch nicht, daß jemals ein plötzlicher Tod durch übermäßiges Opiumrauchen herbeigeführt worden wäre; Kopfschmerz, Schwindel und Uebelkeiten sind die einzigen Folgen. Brechen beseitigt sie. Hat ein Mensch sich einmal dem Laster des Opiumrauchens ergeben, so ist es (ganz wie bei Branntweintrinkern) überaus schwer, sich davon wieder zu entwöhnen. Ein Solcher muß selbst die Annäherung an ein Schmauchhaus und den

*) Eine specielle Beschreibung des Opiumrauchens von einem Augenzeugen, James Hill, finden wir noch in der Lancet 12. März 1842. p. 820.

Geruch des Chandoo's; weil beides einen unwiderstehlichen Reiz auf ihn ausübt, vermeiden, um nicht sogleich wieder in seinen alten Fehler zu verfallen. Das plötzliche Aufhören des Opiumrauchens kann gefährliche Folgen nach sich ziehen; man thut am besten ein Surrogat für dasselbe anzuwenden und am meisten dazu geeignet ist eine Tinctur des Tye Chandoo in „Lamsoo," einem aus Reis gebrannten Spiritus, welche man so lange in allmählig verkleinerten Gaben reicht, bis die verderbliche Gewohnheit geschwunden ist.

Durch länger fortgesetztes Opiumrauchen werden die moralischen wie die körperlichen Eigenschaften der Individuen, besonders der niedern Stände, beinahe gänzlich zerrüttet. Alle Arten Verbrechen werden begangen lediglich, um sich die Mittel zu verschaffen, dieser gräßlichen Leidenschaft fernerhin fröhnen zu können. Kranken- und Armenhäuser sind vorzugsweise mit Opiumrauchern angefüllt dergestalt, daß sie nicht selten fünf Sechstel der Gesammtzahl ausmachen. Vergeßlichkeit, Stumpfsinn, Schwinden aller Geisteskräfte, Abmagerung, allgemeine Schwäche, bleiche Haut, matte glanzlose Augen und gänzliches Darniederliegen der Verdauung sind die häufigsten und verderblichsten Folgen. Morgens fühlen dergleichen Individuen sich besonders elend und erbärmlich, sie sind durch den Schlaf nicht erquickt; eine unleidliche Trockenheit und ein Brennen im Halse treibt sie das Opiumrauchen zu wiederholen. Wird die einmal gewohnte Dosis nicht zur bestimmten Stunde angewendet, so erfolgt große Erschlaffung, Schwindel, Thränen der Augen, zuweilen auch unwillkührlicher Samenerguß in wachem Zustande. Wird das Opiumrauchen plötzlich unterdrückt, so schwindet die Körperwärme, alle Glieder schmerzen; das Gefühl der größten Hinfälligkeit überwältiget den Kranken, Diärrhoe stellt sich ein und bald auch der Tod.

Das Aussehen mancher Opiumraucher, welche den bessern Ständen angehören und sich mancherlei Annehmlich-

keiten des Lebens verschaffen können, ist nicht so übel und hinfällig, als man es wohl erwarten sollte. Manche derselben haben sich länger als dreißig Jahre dieser verderblichen Leidenschaft hingegeben und dessen ungeachtet ein Alter von 60—70 Jahren erreicht. Der jetzt regierende Kaiser soll selbst in früherer Zeit dem Opiumrauchen ergeben gewesen, allmählig aber Herr über diese Leidenschaft geworden sein, die er nun im regen Eifer für das Wohl seines Volks mit allen Kräften zu bekämpfen bemüht ist. —

An diese Darstellung reiht Herr Dr. Johnson folgende Bemerkungen. Das Opiumschmauchen scheint ein Mittel zu sein, um eine schnellere und kräftigere Einwirkung des Opiums und besonders seiner beruhigenden Kräfte auf den Körper herbeizuführen. Diese Wirkung wird lediglich durch das Nervensystem und nicht durch die Digestionsorgane oder das Blutsystem vermittelt. Das Schmauchen des Opiums, gelegentlich nur als Heilmittel angewendet, scheint für den Organismus nicht schädlicher zu sein als der innere Gebrauch des Mittels. Es dürfte also wohl der Erwägung werth sein, ob diese chinesische Methode, Opiumdämpfe einzuathmen, bei gewissen schmerzhaften Krankheiten nicht dem gewöhnlichen innern Gebrauch des Opiums vorzuziehen wäre, wie z. B. im Tetanus, der Hydrophobie, dem Gesichtsschmerz u. s. w. wo letzterer bekanntlich oft ganz unwirksam erscheint. Die Morphiumpräparate, mittelst einer gewöhnlichen Tabakspfeife angewendet, würden gewiß schnell und sicher auf das Sensorium und das gesammte Nervensystem einwirken, die Verdauung und die übrigen Körperfunctionen aber nicht so direct beeinträchtigen. Wir dürfen wohl nicht mehr daran erinnern, daß Versuche der Art anzustellen, allein nur ältern und erfahrenen Aerzten, namentlich aber solchen, die an der Spitze von Hospitälern stehen und deren Patienten mithin einer steten Beaufsichtigung unterliegen, überlassen bleiben muß.

Das Tabakrauchen selbst ist längst, namentlich von Chapman in Pensylvanien (S. Lond. med. phys. Journal. Mai 1821) bei krampfhaftem Croup als Antispasmodicum angewendet worden. Andere haben narkotische Kräuter (Herba Belladonnae, Strammonii) bei asthmatischen Beschwerden wie Tabak rauchen lassen. So empfiehlt Dr. Meyer in Bückeburg Datura Strammonium als Rauchtabak gegen Asthma spasmodicum, und Dieffenbach mit Zinnober gefüllte Cigarren für Solche, die an syphilitischen Geschwüren der Nase und des Mundes leiden.

Hypochondristen und Aerzte.

Nicht selten haben wir Gelegenheit, uns darüber zu wundern, daß Menschen von ungewöhnlicher Geistesbildung ganz mittelmäßigen Aerzten, ja notorischen Charlatans ihr unbedingtes Vertrauen schenken. „Freilich ist sonst nicht viel dahinter, allein seine Medicin versteht der Doctor," ist eine Phrase, die man von solchen Patienten häufig hört. Als ob man ein guter Arzt sein könnte, wie ein guter Schneider oder Schuster und übrigens ein Narr! Als ob es irgend ein Fach gäbe, welches die Bornirtheit mehr ausschließt, wie die praktische Heilkunst! Bei genauerer Untersuchung werden wir jedoch diese gebildeten Patienten als Hypochondristen erkennen. Die Hypochondrie aber umwölkt den tüchtigen Geschäftsmann, den genialsten Künstler und Gelehrten mit undurchdringlicher Bornirtheit, sobald es seine kranke Person betrifft. Vor allen will er gehört und unermüdlich wieder gehört sein. Bien entendre c'est répondre — mit diesem wohlapplicirten Grundsatze Marmontel's fängt jeder Charlatan jeden Hypochondristen. Wird einem solchen Patienten überdies gelegentlich das Stethoskop auf den Thorax gesetzt, wird sein Urin mit Lakmuspapier und sein Auswurf mit dem Mikroskop untersucht — was könnte seiner Ueberzeugung, er sei in den besten Händen, noch fehlen?

An der Pharaobank zu Köthen saß neulich ein nicht sehr alter Mann und spielte. Seine Karte war bereits mehrere Male gebogen, vor demselben lag eine Rolle Gold. Der Banquier zog ab, zwei, drei Mal, die Karte hatte **1000** Ducaten gewonnen. Mit vornehmer Nonchalance schob der Croupier die Summe hin, und fragte den Ge-

winnenden, wie er jetzt weiter zu spielen gedenke. Der Befragte gab weder auf die Frage Antwort, noch zog er den Goldhaufen ein; sein Auge blieb starr auf die Karte gerichtet, sein Antlitz blieb kreidebleich. „Mein Herr," mahnte der Croupier „ich bitte, streichen Sie ein!" — Keine Antwort. — „Sie stören das Spiel," fuhr unwillig der Banquier fort. Keine Antwort; der bleiche Mann rührte sich nicht. Die Mitspielenden wurden unwillig; man fragte, man lärmte, endlich faßte ein Nachbar des Mannes Hand, sie war eiskalt, der Mann war todt! — Man schaffte die Leiche hinaus, und der Croupier strich kalt die angezahlten **1000** Ducaten wieder ein, indem er behauptete, das Spiel, als ein gegenseitiger Vertrag, könne nur zwischen rechtsfähigen Personen, niemals aber zwischen Lebenden und Todten gelten. Tags darauf stellten sich die Erben des Verstorbenen ein, und forderten die gewonnene Summe, indem sie als Basis ihrer Anforderung die Behauptung unterstellten, daß der Verstorbene das Spiel rechtsförmig begonnen und fortgesetzt, der Banquier also auch seine Verbindlichkeit nach der Regel des Pharaospiels zu erfüllen habe. So viel ist gewiß, daß der Mann sich lebend zur Pharaobank gesetzt, und daß man nicht weiß, ob sich der Moment des eintretenden Todes vor oder beim Gewinnen einstellte.

Die Quacksalber.

Voi che d'un falso merito
Talor, vili impostori,
Brillate infacia a simplici
Ignori amiratori:
Voi che fra gente stupida,
Nel bujo risplendete
Che il sole alfin discoprasi
Sopra di voi temette.

Signotti.

VI.

Aphorismen.

Aphorismen.

Die wissenschaftliche Geschichte der Medicin will nicht einen Geist sich hineinzwingen, sondern sie will den inwohnenden Geist herausholen und sich zum Bewußtsein bringen. Sie will nicht die Geschichte einem gemachten Gesetz unterwerfen und dasselbe ihr einbilden, sondern sie will das natürliche aus ihr herausbilden und dem Geist der Geschichte nachdenken. — Um in einem Bilde zu reden, so will die wissenschaftliche Geschichte von dem erhabenen Kunstwerke, in welchem ihre Idee ausgedrückt ist, gleichsam einen Abguß nehmen. — Die Entwickelungsgeschichte der Medicin soll die wesentlichen Evolutionsmomente aufstellen und als die wesentlichen beweisen; sie soll zweitens in diesen Hauptentwickelungsmomenten die Gesetzmäßigkeit der Folge erkennen, sie soll darthun, daß aus dem nächst vorhergehenden Moment das nächst folgende entstehen mußte, und zwar durch alle Zeiten hindurch bis zur Gegenwart. Sie soll endlich drittens aus der Totalität der Vergangenheit den herrschenden Geist der Gegenwart begreifen, und aus der Einheit beider die Keime der Zukunft hervortreiben. Sie soll das Schicksal der Medicin voraussagen, wie auch

wohl der Einzelne sein persönliches Schicksal sich verkünden kann, wenn der weissagende Gott ihn in dem Tempel der Selbsterkenntniß streng und liebend erzog.

H. Damerow.

Elemente d. nächst. Zukunft d. Med. Berlin 1829. S. 8.

Die Geschichte der Naturwissenschaften zeigt die glänzenden Erfolge, welche sich unmittelbar an die Errichtung solcher festen Mittelpunkte für planmäßige Beobachtungen und Versuche knüpften. War erst eine solche Anstalt gegründet, bald breiteten sich ähnliche Einrichtungen über alle gebildeten Staaten Europas aus und überschritten die Meere oft mit so reißender Schnelligkeit, daß nach wenig Jahren Niemand mehr wußte, wer den ersten Gedanken gefaßt, wer den ersten Anstoß gegeben hatte. Die wenigsten Aerzte wissen, daß erst Sylvius de la Boë vor noch nicht 200 Jahren die erste medicinische Klinik einrichtete und dadurch Leyden für ein Jahrhundert zum Mittelpunkt medicinischer Bildung machte. Vor Desault, der vor 47 Jahren starb, gab es noch keine chirurgische Klinik, und die erste Thierarzneischule wurde 1762 zu Lyon gegründet. Noch lebt und wirkt der Mann, an dessen Namen, an dessen praktische Thätigkeit sich der jetzige Standpunkt der Chemie anknüpft. Als es bei uns noch keine für praktische Arbeiten zugänglichen Laboratorien gab, pilgerten wißbegierige Schüler nach Stockholm. Im Strudel der unruhigen Bewegung der Gegenwart, unter dem Wechsel der Tagsbegebenheiten und dem Brausen der Dampfmaschinen vergißt das junge Geschlecht die Namen der Männer, deren mühevoller und aufopfernder Thätigkeit wir die zweckmäßigen Unterrichtsmittel verdanken, ohne welche das rasche Fortschreiten der Naturwissenschaften unmöglich wäre. Es gilt auch hier was Ph. v. Walther jüngst so schön von unsrer Zeit gesagt hat. (Gedächtnißrede auf J. Döllinger, München 1841).

„Ehemals wo die Fortschritte der Naturwissenschaften langsam aber vielleicht eben darum mehr gesichert waren, konnte der alternde Gelehrte sich seiner in einem langen thätigen Leben angehäuften geistigen Besitzthümer und des durch sie wohlerworbenen Ruhmes am Abend desselben erfreuen und ruhig das beschlossene Tagewerk jüngeren und rüstigeren Händen übergeben, mit der sicheren Aussicht solches durch diese in fortgehender gleicher Richtung und nach seinen eigenen festgehaltenen Intensionen gefördert zu sehen. Gegenwärtig ist dem nicht mehr also. Die Wissenschaft geht raschen Schrittes vorwärts über die Gealterten, Ermüdeten und Erschöpften hinweg. Andere ernten auf dem Feld, welches wir urbar gemacht und mit goldenen Körnern besäet haben. Wer ihren raschen Schritt nicht mit einhält, bleibt bald ungekannt und ruhmlos seitlich dem Wege liegen. Der alternde Gelehrte ist wie der greise Held, zuletzt unvermögend das Schwert und die Lanze zu schwingen! Wenn er von seinen ehemaligen Thaten erzählt, findet er kaum einen aufmerksamen Zuhörer und an den Zustand der Wissenschaft, wie er vor 40 Jahren gewesen, als er sie zur Pflege übernommen, will Niemand glauben." Aber wer vom wahrhaftigen Geist der Wissenschaft erfüllt ist, wer die Ueberzeugung hat, daß die That und das Wirken des Einzelnen nicht ihm selbst zum Ruhm gereichen soll, wird sich nicht hemmen lassen sein Tagewerk zu erfüllen, wenn er auch weiß, daß die späten Enkel, die sich des weiten Schattens eines von ihm gepflanzten Baumes erfreuen, seines Namens dabei nicht mehr gedenken. — —

„Die Aufgabe einer physikalischen Wissenschaft ist die Allgemeinheit einer Thatsache festzustellen und beständig zu vergegenwärtigen. Zwei Irrthümer sind es, die gar häufig bei Folgerungen über medicinische Gegenstände begangen

werden, und welche die Fortschritte der Medicin nicht wenig aufhielten. Der Eine derselben ist die Aufstellung hypothetischer Theorien oder die Annahme von Grundsätzen, welche durchaus willkührlich und nur von der Einbildung geschaffen sind; der Andere besteht in der Ableitung allgemeiner Principien oder Folgerungen aus einer geringen Anzahl von Thatsachen. — Einige Schriftsteller setzen sogar ein solches Vertrauen in solche Schlüsse, daß sie von allgemeinen Regeln in der Medicin und von deren Ausnahmen reden.— Spricht man in einer physikalischen Wissenschaft von Ausnahmen einer allgemeinen Regel, so giebt man zugleich zu, daß diese Regel nicht allgemein sei und kein Vertrauen verdiene."

Abercrombie.

Mit dem sogenannten „richtigen Blick" des Arztes wird viel Mißbrauch getrieben. Er ist an sich ein blinder Wegweiser, der gewiß höchst selten richtig führt, wenn ihm seine beiden Gehilfen: richtige Urtheilskraft und gediegenes Wissen fehlen. In Letzterem besitzt er die Karte zu dem Meere, welches er beschifft; in Ersterer den Compaß und das Steuerruder, welche ihm den rechten Weg zu seinem Ziele finden und die Abwege vermeiden helfen. —

Dr. Rosenthal's Aphorismen.
Meckl. med. C.-Bl. 1841.

Der Arzt besitzt das Vertrauen des Kranken nicht, wenn er ihn nicht ohne Recept zufriedenstellen kann. —

Dr. Rosenthal.
Mecklenb. med. Corr.-Bl.

Der Geist der Medicin ist leicht zu fassen;
Ihr durchstudirt die große und kleine Welt,
Um es am Ende gehn zu lassen,
Wie's Gott gefällt.

Vergebens, daß ihr ringsum wissenschaftlich schweift,
Ein Jeder lernt nur was er lernen kann;
Doch, der den Augenblick ergreift,
Das ist der rechte Mann.
Ihr seid noch ziemlich wohlgebaut,
An Kühnheit wird's euch auch nicht fehlen,
Und wenn ihr euch nur selbst vertraut,
Vertrauen euch die anderen Seelen.

Mephistopheles in Goethe's Faust.

— — Hier war die Arzenei, die Patienten starben,
Und niemand fragte: wer genas?
So haben wir mit höllischen Latwergen
In diesen Thälern, diesen Bergen,
Weit schlimmer als die Pest getobt.
Ich habe selbst den Gift an Tausende gegeben,
Sie welken hin, ich muß erleben,
Daß man die frechen Mörder lobt.

Goethe in s. Faust.

Daran erkenn ich den gelehrten Herrn!
Was ihr nicht tastet, steht euch meilenfern,
Was ihr nicht faßt, das fehlt euch ganz und gar,
Was ihr nicht rechnet, glaubt ihr sei nicht wahr,
Was ihr nicht wägt, hat für euch kein Gewicht,
Was ihr nicht münzt, das meint ihr gelte nicht.

Goethe.

Viel Wunderkuren giebt's jetzunder,
Bedenkliche, gesteh' ich's frei!
Natur und Kunst thun große Wunder;
Und es giebt Schelme nebenbei.

Goethe.

Nichts fegt und siebt unsere Vorzüge und Liebhabereien besser durch, als eine fremde Nachahmung derselben. Für ein Genie sind keine schärfern Polirmaschinen und Schleifscheiben vorhanden, als seine Affen.

Jean Paul.

Viele Köche verderben den Brei;
Bewahr' uns Gott vor vielen Dienern!
Wir aber sind, gesteht es frei,
Ein Lazareth von Medicinern.

Goethe.

D'Alembert sagt: Die Recensenten gleichen den Thorschreibern. Den armen Teufel durchsuchen sie streng — große Herren lassen sie mit tiefer Verbeugung passiren und ihren Freunden sehen sie die Contrebande durch die Finger.

VII.

Curiosa und Anekdoten.

Curiosa und Anekdoten.

Luther als Patient.

Als sich Martin Luther im Jahre 1537 zu Schmalkalden für die große Conferenz über die Lehrsätze der Augsburgischen Confession befand, litt er an Steinschmerzen gar sehr. Er blieb aber dabei fest, getrost und freudig. Alle Anwesende, besonders Kurfürst Joh. Friedrich, besuchten ihn öfters. Einst saß Melanchton an Luthers Bett und weinte. Da richtete der Kranke sich auf und sagte: „Hans Löser pflegte zu sagen, es wäre keine Kunst, gut Bier zu trinken, sondern böses Bier zu trinken wäre eine Kunst. Eben so möchtet Ihr von mir denken, daß ich jetzt mit dem Apotheker trinken lernen muß, und Gottlob! ich kann auch in diesem Todeskampf und neben meinen großen Schmerzen gutes Herzens sein; denn haben wir Gutes empfangen von der Hand des Herrn, und sollen wir das Böse nicht auch mitnehmen? Das reimt sich nicht. Es heißt: der Herr gab's, und der Herr hat's genommen." Die Aerzte machten ihm den Kopf so warm, daß er denn doch zuweilen auf sie schalt. Oft sagten sie: „Lieber Herr Doctor! Ihr habt zuzusetzen, man muß Euch stark angreifen." Aber er hatte es endlich so satt, daß er, ungeachtet alles

Zuredens, beschloß, von Schmalkalden abzureisen und sich der Natur zu überlassen. Dies that er auch wirklich, trotz der kalten Witterung im Februar. Unterwegs forderte er in einem Quartier (in Tambach) kalte Erbsen und gebratene Bücklinge, eben kein Essen für einen Kranken, und gleichwohl bekam es ihm so vortrefflich, daß der Blasenstein abging, und er noch in der nämlichen Nacht vollkommen hergestellt war.

Boerhave sah einst im Hospital mehrere junge Mädchen, welche beim Anblicke einer an der Fallsucht leidenden Kranken von den schrecklichsten Convulsionen befallen wurden. B. suchte sie durch sanfte Worte zu beruhigen, doch vergeblich. Er verlor indeß den Muth nicht. Er befahl einen Rost mit glühenden Kohlen in den Saal zu bringen. Hierauf faßte er ein Brenneisen, machte es glühend, und es über seinem Kopfe schwingend, rief er mit einer Donnerstimme: „Wer jetzt noch von Zuckungen befallen wird, dem brenne ich mit diesem Eisen das Gesicht.“ Diese Worte brachten eine sonderbare Wirkung hervor; die Zuckungen hörten augenblicklich auf.

Alles spendirt man auf den Leib, damit derselbe gesund bleibe oder gesund werde. Man leidet das Brennen, man duldet das Schneiden, man stehet aus das Brechen, man versucht das Schwitzen, man ergreift das Fasten, man nimmt allerlei graußliche Medicin, Pillulen von Assa foetida oder Teufelskoth, Sal volatile urinae, den Succum und Saft von Esels- oder Saukoth, distillirte Würm, Stink-Wurzen, sonsten Bigonia genannt, Saft von dem Roßmist, ja allerlei verzuckerten Wust und präparirten Unflath, nur damit der Leib, dieser grobe Lümmel, wieder gesund werde. Wegen der Seele aber, wegen dieser unsterblichen Creatur, wegen dieser herrlichen Braut Jesu Christi, wendet man nicht den viertel Theil

so viele Mühe und Fleiß an. Bei allen Tafeln, auf allen Mahlzeiten, in allen Gesellschaften, aus Pütschen, aus Gläsern, aus Kandeln, aus Krügen, aus Tätzen, sogar Salzbüchselein und Pantoffeln trinkt man die Gesundheit dieser und dieses, bald in Wein, bald in Bier, bald in Möth; da wünscht man, ruft man, schreit man vivat! er soll leben! bei allen Zusammenkünften wird der Gruß sein, ich erfreue mich seiner Gesundheit; in allen Beurlaubungen wird das Compliment sein, der Herr bleib fein gesund; in allen Briefen wird der Zusatz sein, ich bin, Gott sei Lob! wohl auf! Ihr Limmel blaue Leckeryer, ihr verbrämten Gassentreter, ihr regenbogenfarbigen Paschy, ihr indianisch hochzornleibfärbige Diener, was ist nur vormittagiges aus und ein, hin und her auf und Ablaufen und Schnaufen, was anders, als die ordinari Post, wie man geschlafen, wie man sich befinde? ob man gesund seye? ja und allemalen gedenkt man nur des Leibs, dieses trammplischen Wildfangs; der Seelen aber, dieser nach dem Ebenbild Gottes erschaffenen Wesenheit, dieses so theueren Schatzes, ist man gar selten eingedenk, ja oft gar nite.

Aus Abraham a S. Clara's Schriften.

In einem Marktflecken, nicht weit von Wien, wohnte 1758 ein Chirurgus, über dessen Hausthür ein großes Schild mit folgender Inschrift paradirte:

Balthasar Alexander Fabian Schwarzkittel, Barbier, Paruckenmacher, Chirurgus, Hochzeitbitter, Altarmann zu der Kirche zum heiligen Kreuz, Schulmeister, Hufschmidt und Geburtshelfer.

Schreiben des Fräuleins von Stich aus dem Jahre 1764.

Monsieur! Ich bin ein hochadlig Frölen von etliche 63 Jahr und aus sehr nobler Famylie, und meine hoch-

sälige Vorfahren haben sich schon zu Carl XII. Zeiten distinguirt und haben wohl in 100 Schlachten fast alle ihre gesunde Glieder verlohren, daß manche nur den puren Rump wieder mit nach Hause gebracht haben. Ich hätte mich wohl 80 mahl können vermehlen, hatte auch etzlichemal schon auf dem poeng gestanden, das wir vor Gott schon Eheleute waren, aber meine Capprice hats immer wieder rückgängig gemacht, weil ich keinen nehmen wollen, der nicht erst vor dem Beilager einige seiner Gliedmaßen verlohren, da sichs denn immer getroffen hatt, daß zum Unglück just solche Gliedmaaßen verlohren gegangen, daß aus dem Beilager nichts hat währen können. Anno 1709 hielt ein schöner junger Graff um meine Personne an, allein er wollte sich nicht ins Feld gedrauen, und war noch so wohl gebilt, wie ihn Gott erschaffen hatte. Also ließ ichs zurückgehen: denn wir haben Gottlob noch keinen in unserer Familie gehabt, der seine gesunden Gliedmaßen mit in unser hochadlig Erpbegrebniß genommen hätte. Was mich betrift, so habe auch nicht zu Klagen, da schon in meiner Kindheit in einem kleinen Tuel mit mein Herr Bruter den Fänerich daß rechte Auge verloren und an beide Hände gelähmt bin auf die Welt gekommen, daß die Arme wie ein paar Bistohlen steif von mir abstehen. Diese Ehrenzeichen meines hochadlichen Ursprungs, wofür den Himmel nicht genug danken kann, machen mir nur in den Monaten July Aougusti einige Ungelegenheit, weßhalb ich mich hierdurch an Ihn Monsieur adressire, daß er mir davon abhelfen soll. In diese Jahreszeit sind die leydigen Flö so unartig und mal conduisirt, daß sie mich fast an rage setzen und das edle Geblüt von mir saufen wie Turquen. Weil ich mich nun mit meine steifen Arme nicht gegen sie währen kann und die größte passesse eine unbewehrte Person zu attaquieren, so soll er mir gegen diese Nichtswürdigen ein bewährtes Remede vorschlagen, daß sie auf den camp de pataille tödtet.

Er kann nicht glauben, wie ich manchmal des Morgens aussehe, wie ein Buch in einem marmorirten Bande, und peinigen mich die Bestien, daß oft im Schlafen laut schreien und springen muß, und fast alle Contenance verliere. Sie sind auch so dick und fett, daß sie bärsten möchten, und beleidigt mich am meisten, das in der ganzen Nachbarschaft keine adliche Famile wohnt, und ich die Aeser von lauter Bürgervolke bekomme und alle ihre gesunde Gliedmaßen haben. Womit soll ich mich also schmieren, daß sie crôpiren? Wenns etwa Menschenfett sein soll, so habe eine Krucke von einem harkebusirten Edelmann aus meiner Famylie von stieffmütterlicher Seite, der **500** wog, und davon brauchen wir in der Famylie ständig, weils von unserm Geblüte ist, und nicht so eckelhaft, als von gemeine arme Sünders von Bürgervolke ich bin A. R. Ch. C. W. Frôl. v. Stich.

Anekdoten.

Ein Doctor, der Alles mit Meerwasser heilte, fiel über Bord. Ein Matrose that die Meldung dieses Unfalles mit den Worten: Der Herr Doctor ist in seinen Arzneikasten gefallen.

In süddeutschen Blättern nannte neuerlich ein Hühneraugen-Operateur sich in seinen öffentlichen Anzeigen Chiropodist. Man muß einräumen, der Ausdruck hat Hand und Fuß!

„Freund was halten Sie von der Wasserkur?" „Nicht viel." „Nicht viel? Recht, ich habe auch immer nicht viel davon gehalten; aber jetzt fange ich an, ganz anders darüber zu denken, ich sage Ihnen ganz anders." „Anders?" Allerdings. Anders und besser, ich halte viel, ich sage Ihnen, sehr viel davon, und schon einer einzigen Eigenschaft wegen gebe ich ihr vor jeder andern Kur den Vorzug." „Und

diese wunderbare Eigenschaft wäre?" „Ganz einfach die: Jede andere Kur macht das Geld zu Wasser, aber diese macht das Wasser zu Gelde."

Ein Landarzt an der belgisch-französischen Grenze war dieser Tage in einer Schenke mit mehreren Forstwächtern zusammen, die sich um ihren Muth bei Wolfsjagden viel wußten, was ihn auf die unglückliche Idee brachte, ihnen Furcht einzujagen. Sofort verließ er die Schenke, legte sich auf alle Viere und spielte den Wolf aus allen Kräften. Die Wächter gingen in die Schlinge; doch faßte der eine bald Courage, zielte auf den vermeintlichen Vierfüßler und brachte ihm an einer sehr unbequemen Stelle eine Ladung Rehposten bei, worauf sich zwar ein entsetzliches Geheul, das aber gar nicht wolfsähnlich klang, vernehmen ließ. Der Arzt ist von seiner Wunde geheilt und zugleich von der Manie der Nachahmung. (Man kannte bisher nur ein Völkchen, welches der alte Dichter pecus imitatorum nannte; unser liebenswürdiger Arzt aber kehrte die Phrase um, er war ein imitator pecorum).

Ein in B. seiner Zeit wohlrenommirter Arzt behandelt einen Patienten an rheumatischen Schmerzen des Oberarms lange Zeit, aber vergeblich; endlich führt er den Kranken zu Rust, um eine chirurgische Untersuchung vornehmen zu lassen. Diese ergiebt, daß der Arm verrenkt sei, und der Arzt ruft unwillig aus: Wie kann aber der dumme Kerl damit zu mir kommen, da hätte er doch zum Chirurgen gehen müssen!"

Zu einem Kranken, der sich immer durch medic. Bücher selbst zu heilen suchte, sagte Hufeland: „Nehmen Sie sich in Acht, Sie sterben bestimmt einmal an einem Druckfehler.

Ein guter Kehlkopf ist jetzt in Deutschland beinahe mehr werth als ein guter Kopf.

Nach Voltaire ist ein Doctor, ein Mann, der Medicin, von der er wenig weiß, in einen Körper schafft, von dem er noch viel weniger weiß.

Wer einen guten Magen und ein schlechtes Herz hat, der kommt am besten durch die Welt.

Ein öffentliches Blatt meldete unterm 11. Februar 1842 aus Flittart: Gestern ereignete sich hier ein auffallendes Beispiel, wie sehr der Glaube zur Heilung körperlicher Gebrechen beitragen kann. Ein Geometer der Nachbarschaft, welcher des schlimmen Wetters halber in einem Gasthause der Düsseldorfer Heerstraße einkehrte und dort seines langen Bartes halber Aufsehen erregte, wurde von einigen Kindern für den Schäfer von Niederempt gehalten. Die Nachricht wurde bald im Dorfe verbreitet, jener Wundermann sei in der Nähe, so daß Jung und Alt nach dem Gasthause rannte, daß Alles was unpäßlich und krank war dort eintraf und geheilt sein wollte. Der Geometer, welcher von der Enttäuschung der Menge eben keine Freundlichkeit erwartete, sah sich bewogen, die Rolle durchzuspielen, wobei der Wirth ihn nach Kräften unterstützte, so daß er mit seinen Aussprüchen allen Gegenwärtigen genügte und drei Kranke, nach ihrer eigenen Erklärung, geheilt entließ. Um nicht noch mehr in Anspruch genommen, und so endlich endeckt zu werden, mußte der Mann die Dunkelheit benutzen, um dem Schwarme seiner Bewunderer zu entkommen, und mit seinem Winkelmesser auf heimlichen Wegen nach Hause zu ziehen.

Aus Paris. Unser Institut de France hatte seit mehreren Jahren den für Erfindungen im Gebiete der Chi-

rurgie ausgesetzten großen Preis nicht ertheilt. Vor Kurzem aber krönte die Akademie mit eben diesem ursprünglich chirurgischen Preise den ohne Zweifel glorreichen Erfinder einer Maschine für Ziegelbrenner oder Streicher. Bei dieser auffallenden Preisvertheilung erinnert eine Zeitschrift an die Grabschrift Piron's:

Ci gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même Académicien.

Zur Steuer der Gerechtigkeit, erinnere man sich aber, daß Napoleon selbst sich zur Ehre schätzte, Mitglied des Instituts zu sein, und daß er während seines Feldzugs in Aegypten, seinem Titel als Obergeneral regelmäßig den eines Mitgliedes des Instituts voransetzte.

Druck von Friedrich Andrä in Leipzig.

Bei dem Verleger dieses erschien ferner:

Chloris protogaea.

Beiträge zur

Flora der Vorwelt.

von

F. Unger.

Heft II. Mit 10 in farb. Lithogr. gedr. Tafeln in kl. Fol. 6 Thlr. 20 Ngr.

(Heft I. Mit 5 farb. Tafeln kostet 3 Thlr. 10 Ngr.)

Herr Dr. Justus Liebig

in Giessen

und die

Pflanzenphysiologie.

Von

Dr. M. J. Schleiden,

Ausserordentl. Professor in Jena.

gr. 8. brosch. 5 Ngr.

Offenes Sendschreiben

an

Herrn Dr. Justus Liebig

in Giessen,

eine gegen mich gerichtete Anmerkung im Juniheft der Annalen der Chemie und Pharmacie betreffend. Nebst einigen Bemerkungen zu der Schrift: Ueber Liebigs Theorie z. Pflanzenernährung und Schleiden's Einwendungen gegen dieselbe. Von Karl Winkelblech, Prof. in Kassel.

Von

M. J. Schleiden, Dr.

gr. 8. brosch. 5 Ngr.

Im Verlage von Ferdinand Hirt in Breslau erschien so eben und ist durch alle namhaften Buchhandlungen des In- und Auslandes auf feste Bestellung zu beziehen:

Monstrorum sexcentorum

descriptio anatomica.

Auctore

Adolpho Guilelmo Otto.

Accedunt CL imagines XXX tabulis inscriptae.

Et sub titulo:

Museum

anatomico-pathologicum Vratislaviense.

Folio majore. Gebunden 55 Thlr.

Ein herrliches Prachtwerk, das Resultat eines dreissigjährigen Sammelns und Forschens, welches schon auf den ersten Blick durch die Seltenheit und zweckmässige Auswahl der Gegenstände, so wie durch die Vollendung der bildlichen Darstellung imponirt; jedenfalls darf dasselbe als die wichtigste und unentbehrlichste Grundlage für die Lehre von den Missbildungen betrachtet werden, so wie als eine ausgezeichnete, bisher noch wenig zugängliche Hülfsquelle für verwandte Wissenschaften, insbesondere für die menschliche und vergleichende Anatomie, die Physiologie, Pathologie, Entbindungskunde, die gerichtliche Medicin und die Bildungsgeschichte des Foetus. — Die ganze Ausstattung des Werkes bekundet, wie sehr der Verleger bemüht war, dieselbe mit dem inneren Werthe in würdige Harmonie zu bringen.

Gleichzeitig mit obigem Werke erschien in zweiter, durch einen Nachtrag von

1000 Nummern

bereicherter Auflage:

Neues Verzeichniss

der anatomischen Sammlung des Königl. Anatomie-Instituts zu Breslau,

angefertigt von dessen Director

Dr. *Ad. Wilh. Otto.*

gr. 8. Elegant geheftet 1 Thlr. $7\frac{1}{2}$ Sgr.

Dieses Verzeichniss einer d. reichsten anatomischen Sammlungen Deutschlands ist nicht blos für Diejenigen, welche in Breslau das anatomische Museum benutzen wollen, unentbehrlich, sondern hat auch für die Herren Anatomen und Aerzte ein allgemeines, wissenschaftliches Interesse.

Den Besitzern der ersten Auflage dieses Catalogs überlässt der Verleger den Nachtrag unentgeldlich.